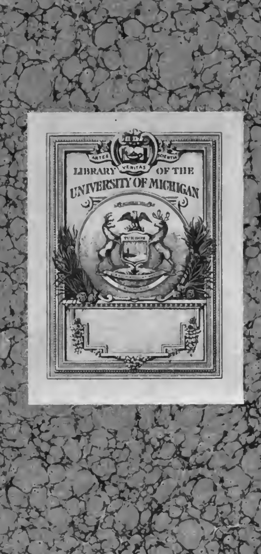
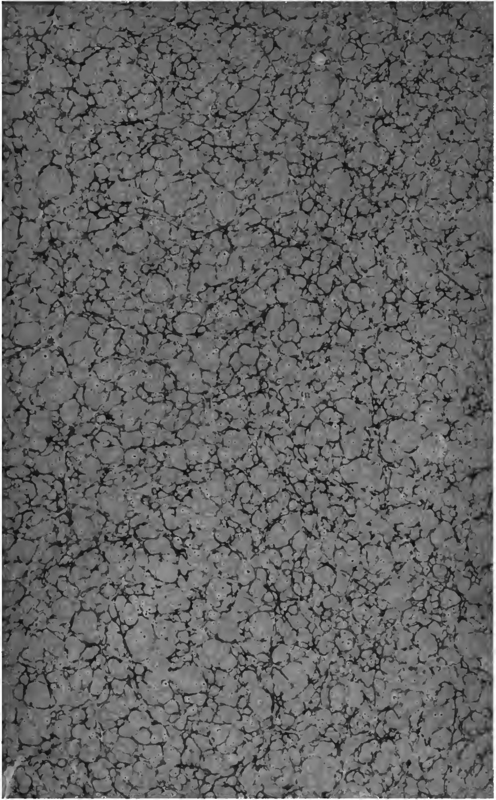

B 863,680


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR



à Mr Crémieux

hommage de l'auteur

[illegible]

LES ÉCRITURES

CUNÉIFORMES.

CAEN, TYP. DE A. HARDEL.

ÉLÉMENTS D'ÉPIGRAPHIE ASSYRIENNE

LES ÉCRITURES
CUNÉIFORMES

EXPOSÉ DES TRAVAUX

QUI ONT PRÉPARÉ LA LECTURE ET L'INTERPRÉTATION

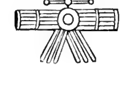
DES INSCRIPTIONS

DE LA PERSE ET DE L'ASSYRIE

PAR

M. JOACHIM MÉNANT

SECONDE ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALE DE BENJAMIN DUPRAT

LIBRAIRE DE L'INSTITUT, DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE ET DU SÉNAT

7, Rue du Cloître-St-Benoît

M DCCC LXIV

PRÉFACE

POUR CETTE SECONDE ÉDITION.

Il y a quatre ans à peine que ce livre a paru pour la première fois, et je viens aujourd'hui en présenter une nouvelle édition au public. — Il m'est peut-être permis de croire que j'ai déjà atteint, dans une certaine limite, le but que je me proposais alors.

On sait que le véritable intérêt que présentent les écritures cunéiformes repose surtout dans la lecture des textes assyriens. Il y a vingt ans, les documents étaient encore enfouis sous les sables du désert; aujourd'hui, ils sont compris dans leur ensemble, et cependant beaucoup de personnes ignorent l'importance de ces documents, comment ils sont arrivés à notre connaissance et comment on est parvenu à les déchiffrer.

Ceux qui jettent les yeux sur ces textes sont d'abord frappés de la bizarrerie des caractères, et bientôt des difficultés qu'ils doivent présenter à l'interprétation. Si quelques personnes savent déjà comment on peut arriver à les vaincre, le grand public hésite; il se retranche derrière des défiances surannées; il ne connait pas l'état de la question, il ne connaît pas les faits.

Les lectures assyriennes viennent cependant de recevoir une sanction qui devrait dissiper toutes ces susceptibilités. L'Institut, en accordant à ces études le prix fondé par

l'Empereur pour récompenser *l'œuvre ou la découverte la plus propre à honorer la France*, a maintenu à la France l'initiative de ces belles découvertes, et a consacré la légitimité des principes qui ont guidé les savants dans leurs recherches.

Malgré cette imposante consécration, mon livre est-il désormais inutile? Je ne l'ai pas pensé. — Je crois que, tout en m'associant aux travaux de lecture et de déchiffrement, je ne dois pas renoncer à vulgariser, autant qu'il est en moi, une science dont les détails sont trop ardus pour former l'objet des préoccupations du grand nombre, mais dont on ne saurait désormais ignorer les premiers éléments.

Cependant, tout en poursuivant mon idée première, et même en la reproduisant, j'ai dû y apporter quelques modifications: il fallait tenir compte des progrès qui se sont accomplis depuis ces dernières années. Or, en touchant à quelques parties de mon livre, j'ai été amené successivement à le refaire; aujourd'hui, c'est pour ainsi dire un livre nouveau, qui vaut peut-être moins que le premier, mais que je crois plus complet. Mon plan n'a pourtant pas changé : car j'ai toujours été dominé par l'idée de m'effacer dans les théories qui servent de base à la lecture de ces textes. Si je n'étais entraîné par le désir de rendre à chacun la part que je crois lui revenir dans les découvertes, je voudrais même leur faire perdre leur personnalité.

J'ai cru devoir m'étendre sur tout ce qui pouvait faire comprendre les procédés à l'aide desquels on a triomphé des difficultés qui entravaient la lecture du texte arien des inscriptions trilingues, bien que les derniers travaux de Boop, de Speegel, de Lepsius ne permettent plus de douter de la légitimité des traductions; mais ces lectures sont encore la base et le contrôle des travaux qui s'accomplissent sur l'assyrien : je ne devais donc pas négliger de montrer comment ces premières difficultés avaient été vaincues.

La lecture des textes assyriens, malgré la haute sanction qui la couvre, n'est pas aussi avancée ; il y a encore beaucoup de difficultés à vaincre ; l'erreur est possible, et les traductions les plus consciencieusement élaborées ne sont pas à l'abri de la critique. Je ne crains pas de faire cet aveu pour tous ceux qui s'occupent d'assyrien ; mais si je reconnais ce fait, je veux avoir le droit de demander à ceux qui voudraient s'en emparer pour critiquer nos lectures, de vouloir bien nous dire dans quelles limites ces erreurs sont possibles, quels sont les points encore obscurs, les faits incertains, les passages qui résistent à nos investigations, et pourquoi ces obscurités, ces incertitudes, ces obstacles ! Car, prenez garde : si vous voulez être écouté, il faut désormais que vos objections révèlent une certaine connaissance des textes et ne roulent plus sur des théories générales que la pratique vient renverser.

Maintenant, quelle est l'importance de ces études nouvelles ? — On croirait peut-être que je veux l'exagérer. Je vais me contenter d'indiquer quelques faits.

Si on porte ses regards sur la Haute-Asie, on voit que les fouilles modernes ont mis au jour des monuments de l'épigraphie assyrienne, non-seulement à Babylone et à Ninive, mais encore au fond du golfe Persique, à Persépolis, à Suse, à Ecbatane, à Vân, sur les côtes de la Syrie, dans les îles de la mer Méditerranée, et jusqu'aux bouches du Nil. — L'assyrien était donc une langue écrite, parlée et comprise dans un grand empire.

Si on examine l'origine des documents qui nous sont parvenus, on s'aperçoit qu'ils appartiennent non-seulement aux premiers rois de l'empire assyro-chaldéen, mais encore aux rois d'Assyrie et de Babylone, et que l'invasion arienne, en abattant la puissance sémitique, n'a pu éteindre brusquement cette écriture et cette langue dont l'usage s'est perpétué jusqu'à la chute des rois ariens eux-mêmes. — L'assyrien a donc

été écrit, parlé et compris pendant une longue période, puisque cette période embrasse près de deux mille ans.

Si on considère le nombre des monuments de cette langue, on s'aperçoit bientôt que les textes déjà étudiés, déjà déchiffrés, transcrits en caractères hébraïques, formeraient un volume plus considérable que la Bible. — L'assyrien présente donc à nos investigations une masse de documents bien étendue, puisque nous n'en connaissons encore qu'une faible partie.

Enfin, si on étudie le caractère de cette langue nouvelle, on voit qu'elle se présente avec une richesse de formes qui la rapproche de tous les idiomes sémitiques par les points qui les séparent les uns des autres, et qu'elle s'en éloigne elle-même par des points qui lui sont propres. — L'assyrien a donc une grande valeur philologique; aussi on ne sera pas étonné que l'un des assyriologues les plus distingués, le Dr Hincks, ait pu dire que cet idiome était appelé à jouer, au milieu des langues sémitiques, le rôle du sanscrit au milieu des langues indo-européennes (1).

Nous pouvons donc le proclamer, en présence de tous ces faits, les études assyriennes sont destinées à jeter une lumière bien vive sur une période de l'histoire de l'humanité dont il devient de jour en jour plus intéressant de bien apprécier le caractère: aussi nous nous estimerons heureux si nous pouvons contribuer à les répandre.

J. MÉNANT.

16 avril 1864.

(1) *On the polyphony of the assyrio-babylonian cuneiform writing.* P. 25, from the Atlantis, vol. IV.

INTRODUCTION.

« J'avais à cœur de n'entrer dans cette voie difficile qu'après avoir réuni tous les secours que pouvaient me fournir mes devanciers. »

E. Burnouf.

Les observations modernes sur les différents idiomes du monde, sur les formes que l'expression orale ou écrite de la pensée peut recevoir, ont donné naissance à une science nouvelle, la *Philologie comparée.* C'est une science que le XIXᵉ. siècle réclame comme son plus puissant moyen d'investigation et de découverte. Son action s'exerce particulièrement et avec une grande efficacité sur toutes ces inscriptions éparses sur les débris des monuments antiques, élevés par le besoin de renommée qui pousse tous les hommes à se préoccuper de l'opinion de leurs semblables, de l'opinion de l'avenir. Elle rend à ces inscriptions long-temps oubliées leur signification primitive, et aux monuments leur gloire et leur éclat. Car le moment est venu où ces monuments, après avoir résisté aux dévastations jalouses, orages des peuples

plus funestes que les orages des temps, se dressent désormais devant des hommes nouveaux auxquels le passé inspire du respect. A l'aide des signes incompris dont ils sont chargés, on reconstruit une langue, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus caractéristique dans la vie d'un peuple ; et alors ces monuments mutilés racontent l'histoire de ce peuple dans un livre qui fut ouvert à la face du monde, sur une page que les contemporains envieux n'ont pas déchirée, que la postérité indifférente a respectée et que notre souverain Maitre à tous a laissé vivre, pour qu'une génération nouvelle la recueille un jour comme un précieux héritage dans lequel elle puise à son tour de salutaires enseignements.

Une loi fatale enchaine ainsi les générations les unes aux autres. Quand un peuple succombe sous les armes d'un peuple plus fort qui va lui imposer ses mœurs, ses lois, ses dieux, le conquérant, quelque fier qu'il soit de ses succès, ne peut établir son droit ni faire connaitre sa gloire qu'à la condition d'accepter et de subir, pour se faire comprendre, l'idiome des vaincus. Ses ordres, ses décrets, son histoire se produisent alors dans deux ou plusieurs versions différentes, suivant le nombre des peuples asservis. Puis, lorsque les peuples ont disparu et qu'il ne reste plus de leur histoire que des inscriptions incomprises, c'est le vainqueur qui perpétue malgré lui, avec ses titres de gloire, le moyen de retrouver un jour la langue des vaincus. Si les décrets des vainqueurs sont encore compris, la restauration de la langue oubliée n'offre que des difficultés secondaires dont la science

saura facilement triompher. Mais il se peut que vainqueurs et vaincus aient disparu de la scène du monde, laissant après eux des monuments écrits en plusieurs langues et que toutes ces langues soient également oubliées. Les difficultés sont alors d'une autre nature et beaucoup plus sérieuses : il faut tenter toutes les voies et entourer les premiers essais de restauration de tous les renseignements que la philologie, l'archéologie et l'histoire peuvent fournir, jusqu'à ce que l'on ait trouvé un point d'appui suffisant pour asseoir les premières investigations.

Une phase tout entière de la vie de l'humanité séparait la civilisation moderne de la civilisation orientale. Les traditions, qui reportaient à cette période de l'histoire des souvenirs de grandeur et de prospérité, s'étaient peu à peu affaiblies et avaient enfin disparu dans les ténèbres du moyen-âge : l'Orient était oublié.

L'Égypte sortit la première de ses sombres nécropoles. Un décret qui présentait un texte grec à côté du texte hiéroglyphique fut le point de départ des recherches, et nous pouvons lire maintenant les antiques annales des Pharaons sur des monuments qui nous sont conservés, avec une fidélité que l'ignorance des siècles qu'ils ont traversés ne nous permet pas de contester. Il en sera de même des royaumes de la Haute-Asie : l'historien philologue sent déjà revivre, sous son investigation féconde, des pages précieuses de l'histoire des Darius, des Nabuchodonosor et des Sennachérib.

L'empire des Perses s'était élevé sur les débris de l'empire d'Assyrie, et de l'empire des Perses, il ne nous restait que des ruines dont les plus récentes étaient vingt-cinq fois séculaires. Lorsque la Perse brillait de toute sa splendeur, ses rois ont tracé le récit de leurs exploits, de leurs croyances et de leurs conquêtes, sur le marbre de leurs palais et de leurs tombeaux, ou bien sur des montagnes dont ils faisaient tailler les flancs pour que l'historien et l'artiste y déposassent une page de leur histoire; et pour que cette page fût comprise de leurs sujets Perses, Mèdes, Assyriens, ils l'écrivirent en trois langues différentes. Les Achéménides cédaient aux mêmes nécessités philologiques que leurs successeurs actuels. Ne faut-il pas, en effet, pour qu'un décret soit compris aujourd'hui, à Bagdad ou à Téhéran, de tous les sujets du Schah de Perse, qu'il soit écrit en persan, en turc et en arabe? Or, chacun de ces idiomes représente, d'une manière plus ou moins rapprochée, les différents idiomes qui étaient en usage sous les Achéménides.

De nombreux spécimens de ces inscriptions dites *trilingues* sont parvenus jusqu'à nous : malheureusement ces documents sont écrits en caractères dont on avait depuis long-temps oublié l'usage. Aussi lorsque les voyageurs modernes les ont remarqués pour la première fois, ils ne furent frappés que de leur bizarrerie et ne signalèrent que ce qu'ils y trouvaient d'insolite : c'étaient des traits en forme de *pointe*, de *pyramide*, de *flèche* ou de *coin*, qui se combinaient de différentes manières et ne laissaient saisir aucun rapport avec les écritures

connues. A cause de l'élément radical en forme de *clou*, de *coin*, de *flèche*, qui paraissait servir de base aux caractères de cette antique écriture, on lui donna le nom de *Keilschrift*, d'*Arrow headed*, de *cludiforme*, etc., etc., et enfin de *cunéiforme*. C'est ce dernier nom, quelque impropre qu'il soit, que l'usage a consacré et qui demeure acquis à cette étrange écriture.

Cet élément primitif n'était pourtant qu'un accident dans la forme du caractère résultant peut-être de l'instrument qui avait servi à le tracer; car on le retrouve également dans des inscriptions antiques qu'on ne songe point à rattacher à celles qui nous occupent. Quoi qu'il en soit, en Perse, on constata que le clou ou le coin formait la base de deux systèmes d'écriture essentiellement différents.

D'une part, il formait des signes qui exprimaient des lettres, des voyelles et des consonnes, un alphabet en un mot dont les signes ne différaient que par la forme des signes des alphabets ordinaires, sans qu'on eût pu, toutefois, remonter à la forme primitive des lettres ainsi exprimées, ni à l'origine de ce bizarre alphabet. On a donné à ce système graphique le nom d'*écriture arienne*. C'est celui qui occupe la première place dans les inscriptions trilingues des rois Achéménides; il exprime la langue des anciens Perses, l'iranien pur, une branche des langues indo-européennes, voisine du sanscrit et du zend, le *perse* en un mot, une langue qui peut être considérée comme la mère ou la sœur aînée du persan moderne. D'une autre part, le clou primitif forme des caractères qui ne corres-

pondent plus à de simples lettres, mais qui expriment des syllabes et quelquefois des mots. Lorsque ces signes servent ainsi à traduire des idées plutôt que des sons, ils parlent pour l'œil plutôt que pour l'oreille, et c'est en se guidant sur ces premières données qu'on a pu constater leur origine figurative. Ce système graphique procède donc d'un principe complètement différent du premier : aussi, pour le distinguer de ce genre d'écriture, quelles que soient les langues qu'il pourrait traduire, on lui a donné le nom d'écriture *anarienne*. Il sert, en effet, à exprimer différents idiomes. —C'est d'abord la langue écrite sur la deuxième colonne des inscriptions de Persépolis, la langue des Mèdes non-ariens ou des Scythes, en laissant toutefois à ce nom le vague qu'il peut avoir pour désigner ces innombrables peuplades Tartaro-Finnoises qui occupaient le centre de l'Asie. — C'est ensuite la langue écrite sur la troisième colonne des monuments de la Perse, et qu'on retrouve également sur les monuments de Babylone et de Ninive ; c'est une langue sémitique qui a son caractère particulier : ce n'est point la langue des fils d'Aram, bien qu'elle ait les plus grands rapports avec le chaldaïque et l'hébreu ; mais c'est la langue des fils d'Assour, l'*assyrien*, un idiome qui tient aux autres dialectes de la famille sémitique par les liens les plus intimes et qui conserve cependant son individualité. — C'est enfin le même système graphique qui sert à exprimer plusieurs langues encore inconnues, dont on peut lire les mots sans en comprendre le sens, et dont on peut distinguer les nuances qui en font autant d'idiomes différents. Telles sont les inscriptions Arméniaques et Saziennes, ainsi que les

curieux fragments d'inscriptions bilingues qu'on peut étudier sur les tablettes de Ninive, et qui présentent à côté de l'assyrien une langue nouvelle qu'on désigne sous le nom de Casdo-Scythique.

Parmi ces langues, celle qu'il importe le plus de connaître aujourd'hui c'est l'assyrien, à cause de la grande quantité de documents qu'il offre à l'étude et de l'intérêt que nous avons à connaître la civilisation de la Haute-Asie au moment où les rois de Ninive et de Babylone étaient dans toute leur splendeur. L'empire assyro-chaldéen a eu une longue et glorieuse existence; on sait déjà que pendant cette longue vie la langue assyrienne s'est peu modifiée; c'est une langue sémitique, et elle porte avec elle un caractère d'unité qui se prête peu aux changements. Les langues de cette famille naissent toutes faites, et meurent avant d'avoir changé; mais il n'en est pas ainsi de l'élément graphique qui exprime l'assyrien. Cet élément, étranger à l'Assyrie, et qu'elle a reçu d'un peuple qui ne parlait point une langue sémitique, a subi de nombreuses modifications. Quelques-unes sont purement graphiques et tiennent au caprice du moment. Que les signes soient plus ou moins penchés, plus ou moins réguliers, plus ou moins bien faits, il y a là des différences paléographiques à découvrir, et l'étude de la paléographie de tous les pays peut nous en donner une idée. Mais le signe primitif a subi des modifications bien autrement importantes; il était d'abord *figuratif* ou *hiéroglyphique;* cependant, lorsque nous le retrouvons en Assyrie, l'hiéroglyphe était déjà tellement défiguré qu'il ne

restait plus que des traits qui en reproduisaient les principales lignes. L'écriture anarienne, sous cette forme primitive qui a pu servir plus ou moins long-temps à exprimer la pensée, est dite *hiératique*. Puis ce signe, en perdant sa forme primitive, s'est accentué à l'origine de chaque trait; l'instrument semble y avoir laissé une empreinte plus forte, et un *apex* s'est dessiné dans chacun de ses traits: ce fut alors seulement que l'écriture devint *cunéiforme*.

Ce premier progrès de l'écriture anarienne produisit des signes très-compliqués que l'on désigne sous le nom d'*archaïques*. Ces signes archaïques, qui devaient reproduire le signe hiératique, ne furent pas toujours exprimés de la même manière à Ninive et à Babylone. De là deux styles distincts qui présentèrent une différence sur certains signes, tout en conservant avec d'autres des ressemblances qui ont permis d'arriver à l'identification des signes qui paraissaient, au premier abord, tout-à-fait dissemblables.

Enfin les signes compliqués se modifièrent à Ninive et à Babylone; quelques traits qui parurent superflus pour représenter certains caractères disparurent et donnèrent naissance aux signes qui représentent les deux styles relativement modernes de Ninive et de Babylone, dans lesquels sont gravées la plupart des inscriptions qui sont parvenues jusqu'à nous.

L'importance historique des documents assyriens est considérable. Toutes les sciences alors connues y sont représentées; l'astrologie, l'astronomie, le Droit et les coutumes, la mytho-

logie, l'histoire et la grammaire ; tout cela forme un ensemble de documents à l'aide desquels on pourra bientôt reconstruire l'histoire d'un grand empire qui, pendant plus de quinze siècles, a imposé son influence au développement de la civilisation orientale.

La langue assyrienne, il est vrai, se présente avec un système graphique qui s'écarte des habitudes qui nous sont familières ; il s'en faut que ce soit une langue parfaite dans laquelle il y aurait une harmonie constante entre la pensée et son expression écrite. Mais quelles sont les langues qui résument cette perfection ? Quelques-unes n'offrent-elles pas, au contraire, des difficultés plus étranges ; et les plus parfaites, ou les plus usuelles, ne présentent-elles pas des anomalies dont l'habitude seule peut triompher ? Il faut être juste, accepter cette langue avec les difficultés qu'elle apporte et ne pas désespérer de la comprendre lorsqu'on a déjà tant acquis, lorsque les critiques les plus sérieuses ne peuvent plus porter que sur la traduction plus ou moins heureuse d'un mot, ou d'un signe. Je ne veux pas dire que, dans l'état actuel de la science, toutes les difficultés soient enfin surmontées : les progrès que ces études font chaque jour attestent le contraire ; toutefois les grands principes sont posés, et lorsqu'ils auront été successivement éprouvés, il n'y aura pas moins encore d'importantes découvertes à tenter. Mais, pour comprendre ce qui reste à faire, il faut surtout s'éclairer des travaux antérieurs : il y a des points sur lesquels la discussion n'est plus permise ; il y a des faits accomplis par les recherches les plus opiniâtres,

sanctionnés par les plus heureux résultats, et qu'il ne faut plus remettre en question.

Il est difficile d'apprécier ce qui se serait passé si nous n'avions eu à notre disposition que des inscriptions purement assyriennes : serions-nous arrivés à les comprendre ? — Je le crois ; mais ce n'est pas ainsi qu'on a procédé. Les inscriptions trilingues de la Perse ont été le point d'appui des lectures assyriennes : on n'est arrivé à comprendre l'assyrien qu'après avoir compris le perse. Il faut donc bien se rendre compte des travaux qui ont été accomplis sur les inscriptions de Persépolis, si on veut comprendre la solidité des premiers essais de lecture et d'interprétation des textes assyriens.

La première difficulté à vaincre, dans l'état actuel des choses, lorsque l'on veut entreprendre quelques recherches sur les écritures cunéiformes, soit pour se rendre compte des travaux accomplis, soit pour se porter en avant vers de nouvelles découvertes qu'il sera long-temps permis d'espérer dans une sphère où l'inconnu est si grand, la première difficulté à vaincre, dis-je, réside dans l'incohérence des premiers travaux. Si l'on n'est pas au courant de tout ce qui a été entrepris déjà sur cette matière, on s'expose à se donner une peine infinie pour arriver à combattre ce qui est abandonné depuis long-temps, ou à découvrir ce qui est déjà découvert. Les travaux des assyriologues sont épars dans des *Revues*, dans des brochures qu'il est souvent très-difficile de réunir, et le point de départ de nouvelles recherches reste souvent indécis.

Il est certain que cet empressement que chacun a mis à communiquer promptement le résultat de ses observations a tourné au plus grand profit de la science : c'est la preuve de l'indépendance des premiers essais ; et c'est peut-être une des causes les plus directes de la rapidité des progrès qui se sont accomplis pendant ces dix dernières années : je crois avoir déjà compris que la nature des choses imposera longtemps encore ce mode de publication. Dans l'état actuel des recherches, il n'y a pas toujours, entre le traducteur et le lecteur, une communauté d'idées suffisante pour qu'on puisse comprendre l'état de la question dès que les discussions philologiques s'élèvent à propos des traductions assyriennes : aussi la critique demande que chaque traducteur apporte, à l'appui de ses lectures, les preuves les plus élémentaires de ses déchiffrements. On ne peut pas cependant être condamné, quand on traduit ces textes, à reprendre toujours la science à son origine, à prouver encore et toujours ce qui a été établi et ce qui doit rester acquis. Et puis d'ailleurs on oublie, sans qu'on sans doute, ces premières difficultés ; car il se passe dans les études de cette nature quelque chose de semblable au travail de l'enfant, qui apprend si péniblement à lire la langue qu'il parlera plus tard avec tant de facilité. A mesure qu'on fait des progrès, on ne se souvient plus de ses peines, ni de ses efforts, et l'on s'imagine que tout le monde a suivi des progrès dont on n'a bien souvent que soi pour témoin.

Je n'ai pu réunir, sans doute, dans ces pages tous les travaux épars qui ont concouru au déchiffrement des écritures cunéi-

formes. J'ai analysé les plus importants, et j'ai indiqué tous ceux qui étaient parvenus à ma connaissance. Je crois avoir démontré ainsi que la lecture des langues oubliées de la Perse et de l'Assyrie repose sur une identité de procédés que les traducteurs ont suivis et à laquelle les travaux les plus indépendants devaient aboutir. Aussi, si cet exposé peut rendre accessibles à tous les notions les plus superficielles, mais aussi les plus nécessaires, d'une science dont je crois connaitre les premières difficultés; si surtout il peut fortifier la confiance que l'on doit avoir dans les traductions le plus laborieusement acquises, et appeler particulièrement l'indulgence sur les erreurs dans lesquelles je pourrais tomber moi-même, en protestant d'avance de mon profond respect pour les travaux de mes devanciers, j'aurai certainement atteint mon but.



PREMIÈRE PARTIE.

ÉCRITURE ARIENNE.

Les inscriptions que nous allons étudier appartiennent à l'époque la plus glorieuse de l'histoire de l'antique Iran. Elles sont de nature à modifier profondément les idées que nous nous étions faites sur la civilisation de la Haute-Asie; elles apportent le contrôle le plus sérieux qu'il soit possible de désirer aux traditions qui nous sont parvenues : — par les historiens orientaux, — par les livres sacrés de l'Iran, — et par les auteurs grecs qui nous ont parlé de l'Orient; il importe donc de rappeler, aussi succinctement que possible, les données qui nous sont fournies par ces différentes sources, pour bien comprendre l'importance des lumières que les découvertes modernes vont jeter sur cette phase de l'humanité.

Le document historique le plus sérieux qui nous soit parvenu de l'Orient sur l'histoire de l'antique Iran porte le nom de *Schah-Nameh*, c'est-à-dire le Livre des Rois. C'est une histoire qui

commence aux premiers jours du monde et qui s'arrête à l'époque de la rédaction définitive du livre ; elle est écrite en persan moderne. Voici comment on raconte l'origine et la formation de cette grande épopée :

Il y avait un livre des temps anciens dans lequel étaient écrites beaucoup d'histoires. Tous les *mobeds* (les hommes de la classe la plus éclairée de la nation) en possédaient chacun une partie, et chaque homme intelligent en portait un fragment avec lui. Or, il y avait également un Pehlevan (prince) nommé Danischver, d'une famille de Dihkans, qui aimait à étudier et à recueillir les récits des temps passés. Il fit venir, de chaque province, un vieillard de ceux qui avaient rassemblé des parties de ce livre et il leur demanda l'origine des rois, des guerriers illustres, et la manière dont ceux-ci, au commencement, avaient ordonné le monde. Les vieillards récitèrent devant lui, l'un après l'autre, les antiques traditions de leur patrie. Il écouta leurs discours et en composa un livre digne de renom. C'est là le souvenir qu'il laissa parmi les hommes, et les grands et les petits célébrèrent ses louanges. Lors de la conquête de la Perse par les Arabes, la collection de Danischver, trouvée parmi les trésors d'Iesdedjerd, subit le sort des dépouilles que les vainqueurs se partagèrent : elle fut dispersée et on en perdit la trace. Cependant, deux siècles plus tard, on retrouva aux mains de Abdallah-ibn-al-Makafa cette précieuse collection ; mais elle fut encore malheureusement perdue. Alors une foule d'auteurs composèrent des histoires sur les vieilles légendes de la Perse. Quelques Arabes s'en approprièrent des extraits informes qu'ils faisaient réciter par des chanteuses dans les assemblées, en tournant en ridicule, dans leurs fêtes, les anciens rois du pays conquis. Mais, dans la partie orientale de la Perse, il n'en était pas ainsi : une révolution qui

s'était faite sourdement dans les esprits vint à éclater et la Perse secoua le joug du Khalifat. Ce fut Iacoub, fils de Leïs, fils d'un chaudronnier, qui rendit à la Perse son antique splendeur et fonda la dynastie des Soffarides. Il parvint à se procurer le recueil de Danischver-Dikan, et il ordonna à son visir Abou-Mansour de traduire en persan ces livres écrits en pehlvi. Abou-Mansour fit faire ce travail par le wakil de son père, Saoud-ibn-Mansour-al-Moamri, en lui adjoignant quatre personnes de pure race persane. L'ouvrage fut achevé, l'an 260 de l'Hégire, sous le titre de *Livre des Rois*. Les Soffarides ne gardèrent pas long-temps le pouvoir : vers l'an 297 de l'Hégire, leurs possessions tombèrent aux mains des Samanides qui s'occupèrent avec ardeur des anciennes traditions persanes : Balami, visir d'Abou-Saleh-Mansour le Samanide, chargea Dakiki de mettre en vers la traduction du recueil de Danischver. Mais le poète mourut, assassiné par un esclave, laissant son œuvre inachevée. Les Samanides n'eurent pas le temps de faire recommencer l'entreprise ; car leur empire tomba quelque temps après aux mains des Ghaznévides. Cependant Mahmoud, le second roi de cette dynastie, s'affranchit de plus en plus du joug du Khalifat et abolit même l'usage de l'arabe dans l'administration de son royaume. Mahmoud, qui s'était formé une cour littéraire, ne pouvait laisser passer inaperçu l'ouvrage de ses prédécesseurs : il proposa des récompenses pour les meilleures rédactions en vers des épisodes du poème de Danischver, et, les désignant lui-même, il pressait Ansary, poète fort distingué d'alors, de mettre en vers toute cette collection ; mais celui-ci n'accepta point cette mission ; il proposa au roi, qui l'agréa, Abou-Kasim-Mansour, dit Firdousi (le Paradisiaque). Les documents authentiques dans lesquels sa biographie est consignée sont très-rares : on ne trouve nulle part la date exacte de sa naissance. Il vivait dans le IVe. siècle de l'Hé-

gire (X^e. de J.-C.). De bonne heure il s'était occupé de ce genre de poésie : plus qu'un autre il pouvait remplir les projets de Mahmoud ; il s'en acquitta avec un succès qui lui valut les faveurs du prince. C'est ce poème qui est parvenu jusqu'à nous et que M. Mohl a traduit en français dans la collection orientale publiée par ordre du Gouvernement (1).

Voici maintenant les principaux faits qui nous sont révélés par le Schah-Nameh, sur l'origine et les développements de la civilisation arienne :

Suivant le Schah-Nameh, deux dynasties seulement ont régné sur cette contrée, depuis l'origine du monde jusqu'au moment où l'empire de Darius s'écroula sous les armes d'Alexandre. La première dynastie, qui porte le nom de Pischdadiens (*Pischdad*, qui donne des lois justes), a commencé avec le premier homme, naturellement le premier roi de cette terre. C'est Kaiomors ; il a régné cinq cent soixante ans. Ses descendants fournissent une succession de douze souverains qui ont régné pendant l'espace de trois mille deux cent soixante-neuf ans. La plupart de ces rois présentent des règnes dont la durée excède les limites de la vie humaine ; ils nous montrent, comme dans les légendes de tous les peuples de l'Orient, des règnes séculaires qui font soupçonner des dynasties plutôt que des règnes isolés. Il est évident que plusieurs individus du même nom sont réunis sous un seul type. Quelques-uns de ces rois ont laissé sur la terre des souvenirs chers à leur patrie. Houschenk, petit-fils et successeur de Kaiomors, a établi dès ces temps reculés le culte du feu dans l'Iran. Thahamouras, son fils, apprit à tondre la laine des brebis, à la filer, à en faire des vêtements.

(1) Voyez la belle traduction du Schah-Nameh, intitulée : *Le Livre des Rois*, par Abou'l Kasim Firdousi, publié, traduit et commenté par M. Jules Mohl ; 4 vol. in-folio. Paris, Imprimerie impériale.

Djemschid, le fils de Thahamouras, régna sept cents ans; il signala sa puissance par ses bienfaits, et les habitants de l'Iran en conservent encore le souvenir. Il amollit le fer, nous dit le *Schah-Nameh*, par sa puissance royale; il lui donna la forme des casques, des lances, des cuirasses, des cottes de mailles; il fit des vêtements avec le lin et la soie; les étoffes de luxe, le brocart, apparurent sous son règne. Djemschid a fixé la durée de l'année et l'a divisée en périodes; il a marqué le commencement de chacune d'elles par une fête spéciale que l'on célèbre encore aujourd'hui. Enfin il passe pour avoir jeté les fondements d'une ville qui fut pendant long-temps la capitale de la Perse. Les Grecs nous l'ont fait connaître sous le nom de Persépolis et ses ruines sont encore visibles non loin de Schiraz, à côté du village d'Istakhar.

Les hommes ont été long-temps heureux sous son règne; cependant, dans les dernières années de sa vie, ils négligèrent peu à peu le culte du vrai Dieu, et après la mort de Djemschid, un prince étranger, Zohak, s'empara du trône. Son règne, de lugubre mémoire, a duré mille ans, pendant lesquels la moralité fut méprisée, la magie en honneur et le culte établi par Djemschid abandonné. Il paraît que l'impur Zohak portait sur ses épaules deux serpents nés des baisers d'un Génie cruel, et qu'il fallait repaître ces monstres avides avec des cervelles humaines. Enfin, un descendant de la famille des Pischdadiens, Féridoun, arracha des mains de Zohak le sceptre de ses ancêtres, il ranima le culte du feu, institua des fêtes nouvelles, combattit la magie et régna 500 ans. Les habitants de l'Iran retrouvèrent sous ce prince le bonheur des premiers âges; après lui vinrent encore quelques rois pleins de bonté, dont le nom seul est resté dans l'histoire, et la dynastie des Pischdadiens s'éteignit pour faire place à une dynastie nouvelle.

La seconde dynastie, celle des Keans ou Kayans (rois géants), rois forts et guerriers, habiles à tirer de l'arc, comprend une succession de neuf rois, qui ont régné 732 ans selon les uns ou 938 ans selon les autres, pour arriver au règne d'Iskander-le-Roumi (Alexandre), qui porta un coup si cruel à la civilisation iranienne. Quelques-uns des rois de cette dynastie se présentent encore avec ces règnes séculaires, qui indiquent que nous sommes toujours dans les temps héroïques. Le plus célèbre de ces nouveaux souverains, c'est Gustasp; il a régné 120 ans. Sous son règne s'est accomplie la grande révolution religieuse de l'Iran. Le culte de Djemschid était relâché; les méchants commençaient à prendre de l'audace; les bons tremblaient; mais les fervents étaient pleins d'espérance. Le moment était venu, en effet, où le Dieu de l'Iran devait envoyer sur la terre le prophète qui devait les consoler et leur apporter la parole céleste. Ce fut alors qu'un saint personnage, Poroschasp, riche en chevaux, s'humilia devant le Seigneur et lui demanda un fils pour apporter la parole d'Ormusd parmi les hommes. Sa prière fut écoutée, et le Seigneur accorda à Poroschasp un fils, Zoroastre, qui devait relever les saintes croyances et délivrer les captifs.

Quelle est l'époque réelle de ce grand événement? Les calculs auxquels on s'est livré tendent à le placer à des époques bien différentes: on s'était arrêté à considérer Gustasp comme Histaspe, et à placer cette réforme sous Darius, en identifiant comme on pouvait les rois Achéménides avec les derniers rois Kayaniens; mais aujourd'hui il faut abandonner ces calculs et reporter la venue de Zoroastre à une époque bien antérieure, sans pouvoir encore la fixer dans l'histoire. Les rois des premiers âges de la Perse ont vécu dans un temps pour lequel les dates font défaut; Gustasp lui-même nous montre encore une vie plus que sécu-

laire; il touche à la légende et il ne saurait avoir vécu à l'époque de Darius dont le règne est désormais bien connu; il y a plus: ces rois paraissent avoir eu le siége de leur empire, de même que le dogme dont ils étaient les défenseurs paraît avoir eu son berceau dans des contrées plus septentrionales que celles de la Perse, telle que nous pourrions aujourd'hui en fixer les limites. C'est au-delà de la Bactriane et beaucoup plus au nord, dans les pays où le plus long jour d'été est égal aux deux plus courts jours d'hiver (1), qu'il faut chercher l'origine des croyances religieuses qui ont fait vivre la Perse. Le Schah-Nameh, qui retrace si bien les règnes vénérés de Féridoun et de Djemschid, n'a pas un chant pour les princes Achéménides: Cyrus, Darius, Xercès n'y sont pas nommés; il est impossible d'établir un rapport quelconque entre les rois mentionnés dans le poème de Firdousi et les rois que les Grecs nous ont fait connaître et auxquels les découvertes modernes ont donné une incontestable réalité. Il y a, dans l'histoire des rois de la Perse, des lacunes que nous pouvons constater, mais dont il est impossible d'apprécier l'importance et la durée.

— Voyons maintenant ce que nous disent les livres sacrés de la Perse sur ces temps antiques. Ces livres, que les croyants regardent encore aujourd'hui comme l'expression par excellence de la parole divine, portent le nom d'*Avesta* et *Zend-Avesta*, à cause de la langue dans laquelle ils sont conçus; ils renferment un dogme,

(1) Voyez A. Du Perron, *Zend-Avesta, Boundehesch*, XXV. Ce passage n'a point échappé à Volney : « Un tel état de choses, dit-il, n'a lieu que par le 49e. degré 20 de latitude, où le plus long jour de l'année est de 16 heures 10 minutes et le plus court de 8 heures 5 minutes. Or, cette latitude est d'environ 11 degrés plus au nord que les villes de Bactre ou Balk et Ourmia ou Urmi, où l'histoire place le théâtre des actions de Zoroastre. » Volney, *Œuvres complètes*, 8 vol.; *Recherches sur l'histoire ancienne*, t. Ier., ch. XVII, p. 197.

un culte dont l'origine remonte aux premiers jours du monde, et qui a été successivement révélé aux hommes par une série de prophètes dont Zoroastre est le dernier.

Quelques-uns de ces livres pénétrèrent en Europe dans le courant du XVIIe. siècle; mais personne ne pouvait alors les comprendre: ils restèrent donc en Angleterre dans les bibliothèques publiques ou privées, comme un objet de curiosité. Hyde, en 1700, n'hésita pas à dire qu'il avait essayé de traduire ces livres, mais qu'il y avait trouvé tant d'absurdités qu'il lui avait fallu renoncer à son projet. La vérité était que Hyde ne savait même pas épeler les caractères dans lesquels ils étaient écrits. C'était un mensonge. Aussi l'Angleterre, malgré l'opinion de Hyde, promit des sommes considérables au premier traducteur sérieux. Ces encouragements n'eurent aucun résultat de l'autre côté du détroit. Ce fut un français, Anquetil Du Perron, qui de lui-même conçut le projet d'aller dans l'Inde surprendre les secrets des Parses au fond de leurs retraites, s'instruire de leur langue, de leurs usages, de leurs coutumes, afin de pouvoir rapporter en Europe une traduction de leurs livres. On sait qu'Anquetil Du Perron ne recula devant aucun sacrifice et ne fut arrêté par aucun obstacle pour accomplir son œuvre : il renonça aux douceurs de l'aisance et de la vie de famille pour s'engager comme simple soldat de la Compagnie des Indes, et le 7 novembre 1754, avant le jour, il quitta Paris à pied, confondu dans une de ces troupes de bandits dont les Recrues des colonies se composaient alors, commandée par un bas-officier des Invalides, au son lugubre d'un tambour mal monté. Il resta huit ans dans l'Inde, poursuivant son œuvre avec une persistance qui lui fit surmonter tous les obstacles. Il parvint à obtenir des copies des livres de Zoroastre, s'instruisit de la langue dans laquelle ils étaient composés, acheta des

manuscrits, les copia lui-même et les défendit quelquefois au péril de sa vie, le pistolet au poing; enfin, après huit ans de laborieux travaux, il revint en Europe en 1762, rapportant avec lui tout ce qu'il avait pu recueillir sur la religion de Zoroastre, et donna au monde savant la première traduction de l'Avesta.

Ces livres, lorsqu'ils étaient complets jadis, étaient au nombre de vingt-un; chacun d'eux portait le nom de *Nosk;* la sagesse divine les distribuait sur la terre par l'entremise de ses prophètes, à mesure que les besoins toujours croissants des peuples de l'Iran réclamaient des vérités nouvelles. Zoroastre, qui avait apporté à l'Iran le vingt-unième nosk de l'Avesta, devait avoir trois fils posthumes, et chacun d'eux, à des jours différents, devait apporter un nosk nouveau et compléter ainsi la collection des livres de Dieu. Mais il s'en faut que les vingt-un nosks qui existaient au temps où la foi au culte d'Ormusd était dans toute sa vigueur soient parvenus jusqu'à nous. Ces livres ont d'abord été détruits au moment de la conquête d'Alexandre; et plus tard, au moment de la conquête de l'Islamisme, les vainqueurs en ont dispersé les derniers fragments. Ce qui nous en reste aujourd'hui a été conservé avec une persévérance miraculeuse par les pieux sectateurs de Zoroastre, qui sont encore attachés à leur culte malgré les persécutions dont ils ont été l'objet.

Dans l'état actuel, ils comprennent d'abord le *Vendidad-Sadé,* renfermant l'*Izeschné*, le *Vispered* et le *Vendidad* proprement dit. Par le mot Izeschné on désigne une prière dans laquelle on relève la grandeur de celui à qui on l'adresse. L'ouvrage qui porte ce titre se compose de quatre-vingt-douze *Has*, ou prières divisées en deux parties : la première contient vingt-sept has qui ont pour objet Ormusd et ses créatures; la seconde parle de l'homme et de plusieurs génies chargés de le protéger. On présume que l'Izeschné

faisait partie du premier ou du second nosk de l'Avesta. — Le Vispered, qui mentionne tous les chefs des êtres, est divisé en vingt-sept *Cardés* ou portions et faisait probablement partie du quinzième nosk de l'Avesta. — Le Vendidad est un recueil de prières contre les Dews ou pour éloigner les Dews. Le mot Vendidad, qui désigne encore tous les nosks qui traitent de la loi, est cependant plus spécialement réservé au vingtième. Les sections ou divisions du Vendidad se nomment *Fargards ;* il en contient vingt-deux ; le Vendidad réuni à l'Izeschné et au Vispered forme le Vendidad-Sadé, que les prêtres d'Ormusd récitent encore aujourd'hui tous les jours, mais la plupart du temps sans le comprendre.

Comment ces livres ont-ils été conservés et transmis de génération en génération pour arriver jusqu'à nous ? C'est un miracle plus difficile à expliquer peut-être que celui de leur céleste origine : je dois me borner ici à constater quelques faits.

Alexandre, après la conquête de la Perse, a fait brûler sept des livres qui traitaient de la doctrine de Zoroastre ; il envoya en Macédoine les quatorze autres, parce qu'ils traitaient de la médecine et de l'explication des songes, et il les fit traduire en grec. Il est naturel de croire que les Perses cherchèrent, malgré cela, à reconstituer leur liturgie ; mais il est assez difficile d'apprécier le résultat de leurs efforts : les renseignements manquent, pour ainsi dire, complètement sur ce point.

Dans le milieu du VIIe. siècle de notre ère, la Perse subit une nouvelle conquête ; les Arabes lui imposèrent la religion de Mahomet et détruisirent, autant qu'ils purent, les livres de Zoroastre. Le sort de ce malheureux empire fut décidé dans une grande bataille qui fut livrée au village de Nahavand, à 50 milles environ de l'antique Ecbatane ; l'armée des Perses fut détruite et Iesdedjerd, le

dernier des rois masdaiesnans (1), fut contraint d'abandonner son royaume : il parvint à se cacher pendant quelque temps; mais il périt victime d'une trahison qui livra aux Musulmans le secret de sa retraite. Après la mort d'Iesdedjerd, les Parses qui étaient restés fidèles au culte d'Ormusd se retirèrent dans le Cohistan, où ils vécurent environ cent ans; ils descendirent ensuite à Ormas et de là firent voile pour l'Inde. Plusieurs siècles s'écoulèrent sans événements remarquables; mais le nombre des Parses diminuait de jour en jour; vers l'an 900 d'Iesdedjerd (1450 de J.-C.), lorsque le mahométisme pénétra dans l'Inde, ils s'unirent au Rajah de Sandjan pour combattre le Sultan. Quatorze cents Parses, rassemblés de toutes parts, vouèrent leur vie au Rajah et lui assurèrent la victoire; mais leur chef Ardeschir périt dans une bataille, et sa mort les obligea de fuir, emportant avec eux le feu sacré. Depuis quelques années leur condition s'est sensiblement améliorée; leur nombre semble avoir une tendance à augmenter : on en compte bien près de cent cinquante mille qui habitent en général Bombay et quelques villes du Guzarat. Ils ont fondé des établissements à Calcutta et se sont mis en rapport avec tous les comptoirs de l'Inde. Leur prospérité commerciale leur a fait faire un retour vers leurs livres, et quelques-uns sont entrés en relation avec les savants d'Europe, dont ils empruntent les lumières pour éclairer et ranimer leur foi.

Les Parses qui n'ont point quitté leur patrie ont subi une autre destinée. Lorsque l'empire des Khalifes se fut bien établi en Perse, lorsque les proscriptions eurent fait justice de tout ce qui était

(1) Iesdedjerd, fils de Shéhériar, 28e. et dernier roi de la dynastie des Sassanides, fut détrôné par le khalife Hazeret-Omar-Ketab, et mourut l'an de Jésus-Christ 651. L'ère des Parses commença à la première année du règne de ce prince, c'est-à-dire l'an 632 de Jésus-Christ.



riche, influent, attaché au culte d'Ormusd, et que la peur eut converti le plus grand nombre, l'Islamisme régna sans partage; il ne resta plus que quelques Parses trop pauvres pour mériter la proscription, trop ignorants pour qu'on pût songer à les convertir; ils ne valaient pas la mort : on leur abandonna un coin de terre dans une province marécageuse et malsaine, située dans le Kirman, où ils traînèrent une vie misérable; aucun événement remarquable n'a signalé pendant douze siècles leur soumission; aucune tentative d'insurrection contre le Croissant n'est venue protester au nom de leur foi. Ce sont pourtant les mêmes hommes que nous retrouvons dans l'Inde; ce sont les mêmes livres, le même culte; les traits de leur figure n'ont pas changé et nous les retrouverons sur les marbres de Persépolis pour nous attester que, depuis vingt siècles, cet air de famille des Achéménides s'est transmis d'âge en âge, jusqu'à nos jours, sur le visage des sectateurs d'Ormusd.

Le *Zend*, tel que les manuscrits que Anquetil Du Perron a donnés à la Bibliothèque impériale nous le font connaître, est une langue arienne à laquelle se rattachent différents dialectes : le pazend, le pehlvi, le parsi et naturellement la langue de la Perse antique, dont le persan moderne ne doit être qu'une dernière transformation. L'écriture zend se trace de droite à gauche; un signe de ponctuation sépare tous les mots; elle comprend quarante-huit caractères, dont seize marquent les voyelles et trente-deux les consonnes; ces différentes lettres n'expriment toutefois que trente-cinq valeurs : douze voyelles et vingt-trois consonnes.

La langue zend porte les traces d'une haute antiquité et son expression graphique semble avoir été toujours appropriée aux idées qu'elle était chargée de transmettre. Cependant, si antique que soit cet idiome, cet idiome et son expression graphique ne parais-

sent pas avoir été le moyen le plus antique qui ait servi à exprimer la pensée. En effet, les plus vieilles traditions sur la vie de Zoroastre nous font connaître que les livres révélés par Ormusd au prophète de l'Iran ont été présentés dans un long recueil au puissant roi Gustasp, pour en propager les doctrines, et que ce prince en *admira d'abord les lettres et le style sans en comprendre le sens* (1). Ces lettres avaient donc quelque chose d'insolite à ses yeux, et dès lors on peut se demander s'il n'y avait pas à cette époque, à côté des formes graphiques si simples que les livres sacrés nous ont fait connaître, des formes plus ou moins rapprochées de cette écriture monumentale dont les ruines de Persépolis nous ont conservé les rares échantillons. Mais rien, dans les livres sacrés de la Perse, ne peut éclairer cette question. Ici encore nous retrouvons, dans l'histoire religieuse comme dans l'histoire politique de la Perse, des lacunes que nous ne pouvons combler. La chaîne des traditions a été brisée plusieurs fois peut-être, et les chroniqueurs en ont renoué les anneaux sans chercher à expliquer l'intervalle qui les sépare. Il ne faut donc pas songer aux traditions orientales pour connaître la phase la plus glorieuse de la civilisation arienne; voyons maintenant quelle lumière nous pourra venir des récits qui nous ont été transmis par les Grecs.

Hérodote nous apprend que le vaste pays qui devait former la Perse, compris entre l'Indus et l'Euphrate, depuis le golfe Persique jusqu'aux bords de la mer Caspienne, fut peuplé jadis par un certain nombre de tribus dont il nous a conservé les noms. C'étaient d'abord des tribus guerrières : les Maspiens, les

(1) Voyez le *Zerdust-Nameh*, ch. XLV, cité par Anquetil Du Perron dans la *Vie de Zoroastre*, t. Ier., p. 34.

Maraphiens, les Pasargades, dont les Achéménides formaient une branche et qui donnèrent à la Perse ses rois les plus célèbres et les plus glorieux; venaient ensuite des tribus nomades: les Mardes, les Dropiques, les Sagartiens et les Daces, pasteurs errants sur les rives de la mer Caspienne, depuis les bords de l'Oxus jusqu'aux bouches du Tanaïs; enfin des tribus de laboureurs: les Panthialéens, les Déruséens, les Germaniens, peuplades sédentaires attachées au sol qu'elles cultivaient. Toutes ces tribus, au surplus, étaient prêtes à quitter, au premier signal, le socle ou leurs troupeaux, pour se ranger sous la bannière qui les protégeait et les conduisait au combat.

La Perse était encore dans cet état voisin de la barbarie, et déjà, autour d'elle, vivaient des États puissants et civilisés: à l'orient, l'Inde et ses traditions séculaires, une race d'hommes avec des besoins et des goûts qui la séparaient profondément des habitants de l'Iran; à l'ouest, le vaste Empire d'Assyrie, dans toute sa splendeur, brillait par le luxe traditionnel de ses rois et par son collége de prêtres, chaldéens ou mages, profondément versés dans les sciences et dans les arts. Il tenait sous sa puissance Sidon, Tyr, les Lydiens, les Syriens, les Paphlagoniens, tous ces petits États, qui s'étendaient à l'occident plus ou moins loin sur les bords de la Méditerranée. Enfin, au nord, une civilisation dont on ne connaît encore que le trop plein qui refluait sur la Perse. On sait qu'à une époque dont la date peut être précisée (de l'an 625 à l'an 537 avant J.-C.), les innombrables tribus nomades des Scythes, mêlées, confondues avec les autres tribus, nomades comme elles, des Bactriens, des Daces et des Perses, débordèrent sur les royaumes de la Haute-Asie et y exercèrent, pendant vingt-huit ans, leur domination.

La Perse fit avec ces farouches guerriers l'essai de ses forces:

elle aspirait à l'indépendance, et entrevoyait déjà, au moment de leur retraite, l'aurore d'une nationalité future. Aussi, dès que ces belles contrées furent délivrées de l'invasion des peuples du Nord, elle a dû promptement grandir. Vers le milieu du VIe. siècle avant J.-C., sa prospérité naissante commence à inspirer de l'inquiétude à ses voisins. Crésus, roi de Lydie, malgré le désespoir que lui cause la mort de son fils, héritier présomptif de son trône, comprend qu'il est temps que sa douleur de père s'efface devant les préoccupations du roi. « Il faut, dit-il, se hâter d'arrêter la puissance des Perses avant qu'elle devienne plus formidable ; car elle prend, de jour en jour, de nouveaux accroissements. » Les Perses, tributaires de la Médie, s'affranchissent d'abord de cet impôt. Un prince jeune, audacieux, Cyrus, fils de Cambyse, les pousse à la révolte, les convie à la liberté, les conduit à la victoire. La Médie devient bientôt le partage de ce jeune conquérant; avec lui commence la grandeur de la Perse; il fonde Pasargade, et l'une des plus puissantes dynasties de l'Orient. A partir de cette époque, l'histoire de la Perse occupe une grande place dans l'histoire du monde. L'Empire d'Assyrie, ébranlé par la chute de Ninive, s'écroule bientôt sous les armes de Cyrus, et les conquêtes incessantes de ses successeurs portent la Perse au comble de la gloire. Sous Darius, elle forme un grand et vaste empire, partagé en vingt satrapies qui comprennent le monde civilisé d'alors. Darius et ses successeurs élèvent, à l'envi l'un de l'autre, des monuments qui ont éternisé la mémoire de leur gloire et de leur puissance.

On connaît, par les Grecs, l'histoire des rois Achéménides; on sait de plus que ces rois avaient l'habitude, pour perpétuer le souvenir de leurs exploits, d'en écrire le récit sur des stèles de marbre en plusieurs langues différentes. Hérodote nous dit, en effet,



que Darius fit ériger, sur les bords du Bosphore, deux colonnes de pierre blanche, et qu'il fit graver, sur l'une, en *caractères assyriens*, *ἀσσύρια γράμματα*, et sur l'autre, en *lettres grecques*, les noms de toutes les nations qu'il avait à sa suite(1). Or, il menait à cette guerre tous les peuples qui lui étaient soumis.... Depuis l'expédition des Scythes, ajoute l'historien d'Halycarnasse, les Byzantins ont transporté ces deux colonnes dans leur ville et les ont fait servir à l'autel de Diane Orthosienne, excepté une seule pierre qu'on a laissée auprès du temple de Bacchus à Byzance, et qui est entièrement chargée de ces caractères.

Ce texte est d'autant plus précieux que c'est le seul passage dans lequel il soit question de l'écriture employée par les Perses, et à laquelle Hérodote donne le nom d'écriture assyrienne. Thucydide parle également d'une lettre d'Artaxercès Ier. aux Lacédémoniens, qui était écrite en *caractères assyriens*. Cependant, d'après Strabon et Arrien (2), il y aurait une différence entre l'écriture des Perses et celle des Assyriens; car ils distinguent ces deux écritures par la dénomination de *γράμματα ἀσσύρια* et *γράμματα περσικά*. Cette distinction peut être justifiée aujourd'hui, puisque nous savons maintenant que les monuments épigraphiques des Perses étaient écrits avec deux alphabets différents. Mais les renseignements antiques sur ces écritures nous font défaut: les plus précis ont péri, peut-être, avec le Traité de Démocrite d'Abdère sur l'écriture sacrée de Babylone, et nous en serions réduits aux plus vaines conjectures, si les découvertes modernes n'étaient venues nous fournir les renseignements les plus précis sur un système graphique qui paraissait à jamais enseveli dans les ténèbres de l'oubli.

(1) *Melpomène*, IV, LXXXVI.

(2) Conf. STRABON, XIV, cap. V., et XV, cap. III; — ARRIEN, *Anab.*, l. II, cap. V, et l. VI, cap. XXIX.

On ne saurait douter maintenant que les deux stèles que Darius fit élever sur le Bosphore, ne fussent des monuments semblables à ceux que l'on a découverts sur différents points de la Perse, et que cette écriture que les Grecs appelaient γράμματα ἀσσύρια ou περσικὰ ne fût l'écriture que nous avons appelée *cunéiforme*.

Si la stèle dont parle Hérodote nous fût parvenue, elle eût été d'un grand secours pour retrouver la langue des Assyriens et des Perses. C'est une inscription de ce genre qui a donné la clef du déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens. Mais tout document analogue nous a manqué, et il a fallu retrouver sur les ruines de la Perse, par un soupçon sublime, ce que la science moderne a consacré comme le plus merveilleux effort de l'esprit humain.

Voyons maintenant quelles sont ces ruines. La Perse a subi toutes les alternatives d'une nation dont la longue agonie s'est prolongée jusqu'à nos jours. De temps à autre, elle a paru se réveiller pour reconquérir son antique splendeur; mais elle est bientôt retombée dans cette langueur qui semble avoir frappé tous les empires de l'Orient, en laissant toutefois, de ses efforts, de glorieux témoignages sur lesquels on peut lire son histoire plus fidèlement que dans les récits incomplets de ses chroniqueurs et de ses poètes.

Parmi les ruines des différents âges qui couvrent la Perse, nous n'avons pas à nous occuper de celles qui ne portent point l'empreinte de cette écriture dont nous cherchons à pénétrer le sens : ce sont les monuments des Achéménides qui seuls paraissent, jusqu'ici, nous avoir transmis, avec ces caractères, ces curieuses révélations de la grandeur et de la gloire de ses rois; nous nous en tiendrons donc aux débris de ces monuments.

Les plus belles ruines de cette époque sont celles de l'ancienne capitale de la Perse. Les Grecs avaient appelé cette puissante cité Persépolis (1) ; mais son nom antique n'est pas parvenu jusqu'à nous. On sait que cette ville fut détruite par Alexandre, qui y mit le feu dans une nuit de débauche, et que ses temples, ses palais s'écroulèrent alors pour ne plus se relever. On en désigne aujourd'hui les débris sous le nom du village qui a remplacé la ville, ou bien encore sous des noms fournis par la disposition des ruines : c'est alors *Tschilminar*, les quarante, les cent colonnes, ou enfin sous le nom d'un des groupes dont l'ensemble se compose et qui rappelle le souvenir des anciens rois de ce pays : *Takht-i-Djemschid*, « le trône de Djemschid » ; *Kanei Dara*, « la maison de Darius. » Aujourd'hui, ces débris de la splendeur de l'antique résidence des souverains de la Perse sont bien connus de l'artiste, du philologue et de l'antiquaire. Nous croyons cependant devoir rappeler, avec quelques détails, l'aspect général qu'ils présentent.

A douze lieues de Schiraz, sur un rocher qui domine perpendiculairement la plaine de Merdascht, s'élève le village d'Istakhar. C'est au pied de ce rocher que s'étendent les ruines. Les voyageurs qui les ont visitées nous disent l'impression profonde que l'on éprouve en y arrivant, après de fréquents détours dans des sentiers interrompus par les canaux et les marécages de la plaine. Les récits les plus récents, ceux de M. Texier, ceux de M. Flandin, ne font, du reste, que confirmer les narrations de Morier, Chardin, Corneil-le-Bruin, Ker-Porter, etc.

(1) Le nom de Περσεπόλις n'est peut-être que la transformation d'un mot iranien que les Grecs auraient d'abord prononcé Περσεπύλη. Voyez Oppert, *Les inscriptions des Achéménides*, p. 225.

La montagne au pied de laquelle sont situées les ruines, et qui borne la plaine à l'est, forme en cet endroit comme une espèce d'hémicycle ; sa base s'élargit en suivant une pente douce. C'est là que, sur un vaste plateau, en partie produit naturellement par le rocher, en partie construit avec de gros blocs de pierre rapportés pour établir le niveau du sol, s'élèvent les ruines de trois palais bâtis successivement par Darius et ses successeurs; elles sont entourées de trois côtés par une ceinture de rochers élevés. Du haut de la plate-forme, le palais principal dominait la plaine de Merdascht dans toute son étendue. La vue se promène depuis les montagnes du Khorasan et les pics élevés du Fars jusqu'aux défilés des monts Bactyaris. Cette immense terrasse, de 10 mètres de hauteur environ, s'étend sur une longueur de 473 mètres nord-sud, sur 286 de large de l'est à l'ouest. Ce soubassement, formé quelquefois de pierres gigantesques scellées les unes aux autres avec une précision qui a défié le vandalisme des siècles, ne présente aucun ornement ; il s'ouvre et s'incline pour faire place à un magnifique escalier qui conduit sur la terrasse. A droite et à gauche se déroulent deux rampes divergentes qui ont cinquante-huit degrés; au haut de ces deux premiers escaliers sont deux paliers sur lesquels s'ouvrent et montent, en sens inverse des deux premiers, deux autres rampes de même largeur ayant quarante-huit marches chacune. Les degrés de ces quatre rampes ont seulement 10 centimètres de hauteur, et la pente est si douce qu'on peut la monter et la descendre à cheval.

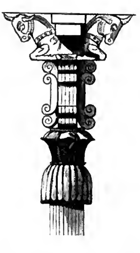
Le premier monument qui s'offre à la vue, sur la terrasse, est un portique composé de deux énormes quadrupèdes ailés, de dimensions colossales ; au-delà sont deux colonnes, et plus loin deux autres piliers semblables et correspondant aux premiers. Chacun de ces piliers présente deux nouveaux monstres, dif-

férents des premiers : ils portent une tête d'homme sur un corps de taureau aux ailes d'aigle. Au-dessus de ces monstres on distingue trois tablettes, chargées d'inscriptions en caractères cunéiformes.



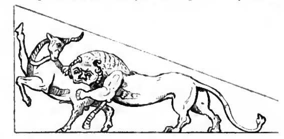
Les colonnes étaient d'une grande délicatesse, et les débris le prouvent encore suffisamment ; elles étaient cannelées et reposaient sur une base également ornée de cannelures, et surmontées d'un

chapiteau très-élevé, composé de plusieurs pièces d'une forme très-caractéristique.



Après avoir franchi ce portique, on tourne au sud pour arriver aux palais groupés à droite du plateau. En face de lui, au milieu d'un grand nombre d'autres, se dressent encore treize colonnes restées debout. L'édifice auquel appartenaient ces colonnes était assis sur une terrasse à laquelle on arrive par quatre escaliers. Le mur de cette terrasse, dont le développement n'est pas moindre de 83 mètres, est littéralement couvert de sculptures; les quatre rampes sont formées de trente-une marches, et leurs murs sculptés représentent autant de figures de gardes armés de lances, d'arcs et de carquois, posés sur chaque degré, et qui semblent ainsi protéger les abords du palais. Dans un cadre de forme triangulaire, compris entre le sol et la ligne d'inclinaison des escaliers, on voit un taureau qui se cabre et se défend vainement contre la rage

d'un lion qui l'a saisi avec ses puissantes griffes et qui dévore sa



croupe. Les portions du mur comprises entre les cadres triangulaires des escaliers et les rampes sont ornées de sculptures, et la série n'est interrompue que par trois tablettes préparées pour recevoir des inscriptions. Sur le mur du perron central, quatre



figures de grande dimension semblent représenter des gardes. A

droite et à gauche, le mur s'étendait sur une longueur de 16 mètres jusqu'aux rampes. Il était divisé, sur sa hauteur, en trois champs dans lesquels étaient rangés des personnages et des animaux marchant processionnellement vers le centre ; la différence est très-sensible entre les sujets du mur de droite et ceux de gauche : ici, des gens du roi, des officiers du palais, des courtisans;



à droite, des artisans, des gens de la campagne, des personnages qui caractérisent, par leur costume et leurs attributs, les diverses nations dont se composait l'empire des Perses.



Au point de vue de l'art, ces sculptures ne sont pas moins remarquables qu'au point de vue archéologique. Ce qui les distingue particulièrement, c'est une grande rectitude de dessin et

une pureté de contours qui va jusqu'à la sécheresse, mais qui n'exclut ni la majesté ni la pompe (1).

Après avoir franchi ce vaste perron, on arrive à la plate-forme sur laquelle s'élèvent les colonnades dont les débris gisent au pied des treize colonnes restées debout au milieu de ces ruines. L'ensemble, d'après les bases retrouvées sur place, se composait de quatre séries de colonnes; la série principale en comptait trente-six; les trois autres, placées à distance, en arrière et sur les ailes, en comptaient chacune douze. Ce palais ne paraît pas avoir été habité : on dirait qu'il était destiné aux grandes cérémonies royales et religieuses.

Tel est le premier groupe de ruines, auquel les habitants de la contrée ont donné le nom de *Takht-i-Djemshid*.

En arrière de la magnifique colonnade qu'on traverse après avoir franchi le grand perron dont nous venons de parler, on rencontre les ruines d'un édifice qui a pu servir à l'habitation. Ce monument, assis sur un soubassement de 3 mètres au-dessus du sol, est construit en larges assises; quelques portes, dont les chambranles et les linteaux n'ont pas bougé, sont encore debout. Ce palais avait deux façades, sur lesquelles régnaient deux perrons à rampe double; leurs murs de soutènement et leurs escaliers étaient ornés de sculptures représentant des individus porteurs de présents, le groupe du lion terrassant le taureau, et les gardes armés de lances, avec trois tablettes d'inscriptions sur le mur du plus grand perron, et une au centre du plus petit. Au premier perron aboutissent deux escaliers de vingt-trois marches, sur chacune desquelles est figuré un petit personnage qui semble monter les degrés; ces figures portent toutes un objet qu'elles paraissent

(1) Voyez l'excellent article de M. Ferri-Pisani sur l'art asiatique ancien, dans la *Gazette des Beaux-Arts* du 15 octobre 1860.

vouloir offrir au royal habitant du palais. Au-dessus de la tablette



gravée du centre, on aperçoit la partie inférieure de l'image symbolique de la Divinité. C'est à Persépolis, comme dans toute la Haute-Asie, malgré la diversité des religions, une figure ailée dont le buste est passé dans un disque et qui se termine par des plumes d'oiseau ; elle plane sur la plupart des monuments de cette époque.



Quelquefois cette figure, simplifiée, ne laisse plus apercevoir que le disque orné des appendices ornithomorphes.



Si l'on pénètre dans l'intérieur de ce palais, on trouve, au centre, une salle carrée avec laquelle communiquent d'autres salles plus

petites. Dans le pourtour de la salle s'ouvraient plusieurs portes et fenêtres qui avaient pour jambages des blocs de basalte très-épais, formés de deux pieds-droits d'un seul morceau sur lesquels repose un troisième bloc servant de corniche. Toutes ces portes, toutes ces fenêtres sont ornées de sculptures ; quelques-unes sont d'une entière conservation. Le sujet principal, reproduit, du reste, un certain nombre de fois, représente un roi. On sait aujourd'hui que c'est Xerxès; il porte une canne dans une main, dans l'autre une fleur de lotus. Deux serviteurs, de taille plus petite, tiennent au-dessus de sa tête le parasol et le chasse-mouches.



(Xerxès.)

Sur d'autres piliers on remarque la lutte allégorique d'un personnage combattant et éventrant d'un coup de poignard un animal qui se défend sous sa main vigoureuse ; le héros peut être un

roi ou un dieu ; le monstre a une tête horrible, avec de grandes oreilles et une corne sur le front ; ses pattes de devant sont semblables à celles du lion, tandis que celles de derrière tiennent des serres de l'aigle ; son corps emplumé se termine par une queue de scorpion. Cette lutte du même personnage se répète avec des



monstres différents; mais l'issue n'est jamais douteuse. Ici, le monstre accuse la forme du taureau et son adversaire lui plonge un poignard dans le flanc ; ailleurs, c'est un lion qu'il étouffe dans une puissante étreinte.

A quelques pas derrière ce palais, on aperçoit les ruines d'un édifice qui semble d'une construction postérieure à celle des sculptures qu'on y a attachées et qui se succèdent sans ordre. D'autres parties des ruines semblent avoir encore subi cette restauration inintelligente.

Le dernier groupe de ruines qui occupe cette plate-forme avait un développement de 72 mètres sur 65. En avant, on voit une vaste plate-forme sur laquelle s'ouvrait l'entrée principale du palais. On y arrivait, du côté de l'est et du côté de l'ouest, par deux perrons analogues à ceux que nous connaissons déjà : ce sont des gardes flanquant des inscriptions, à côté desquels on retrouve le combat allégorique du lion et du taureau ; puis, sur les marches des escaliers, encore des personnages chargés de présents. Le plan de ce palais, avec sa distribution, ressemble dans son ensemble à celui que nous avons décrit tout-à-l'heure, et, comme dans ce dernier, tout indique qu'il devait être habité. On y accédait par un portique à colonnes précédant une salle d'apparat, également à colonnes, autour de laquelle étaient distribués les appartements. Les bas-reliefs qui décorent l'intérieur de cet édifice ne diffèrent guère de ceux qui ornent les autres palais : ce sont encore les doriphores avec leurs longues lances, et à la porte principale, le roi avec ses deux serviteurs portant le parasol et le chasse-mouches. Au surplus, les sculptures sont encore plus prodiguées que dans l'autre palais. On trouve des bas-reliefs, non-seulement dans l'embrasure des portes, mais en outre dans l'embrasure des fenêtres. La destruction semble avoir été plus grande dans cette partie de la plate-forme ; ce n'est qu'en déblayant la terre qu'on peut suivre la trace d'une partie des bâtiments qui complétaient l'ensemble. Sur des blocs qui paraissent avoir été les pieds-droits des portes d'un édifice, dont il ne reste plus assez d'éléments pour en reconstruire même le plan, on reconnaît la figure du roi : il tient une longue canne de la main droite, et de la gauche une fleur de lotus ; au-dessus de lui, la figure symbolique du Dieu.

Le dernier palais dont il nous reste à parler est d'une étendue

plus considérable encore, et il a aussi, par le nombre et la beauté des sculptures, une importance beaucoup plus grande; sa superficie se mesure par 91 mètres du nord au sud et 73 de l'est à l'ouest; à en juger par les débris, on ne tarde pas à se convaincre qu'il réunissait toutes les beautés que nous avons successivement indiquées dans chacun des autres édifices de Persépolis.

Ce monument se composait de deux parties distinctes : une grande salle carrée en avant; du côté du nord, un large portique, et, pour donner plus de grandeur encore à ce portique, on avait placé de chaque côté un taureau colossal. De ce portique on pénétrait dans l'intérieur par deux portes à large baie; on y avait également accès par trois autres faces, dans chacune desquelles étaient percées deux autres portes dont les jambages sont couverts de bas-reliefs où l'on trouve le lion, le griffon, le taureau et cet autre monstre sans nom, qui figure dans les scènes allégoriques, qu'on pourrait considérer comme la lutte du génie du mal contre le génie du bien. C'est là que le roi est représenté dans toute sa majesté : il est assis sur son trône, entouré d'un nombreux cortége, mais avec des variantes qui caractérisent des scènes différentes : ici, le souverain a ses sujets à ses pieds; plus loin, il est environné de ses familiers et de ses gardes. Ce bas-relief, qui paraît avoir été l'objet de la prédilection de l'artiste, est divisé horizontalement en six champs, séparés les uns des autres par des bandes de rosaces qui, dans les deux sens de la hauteur et de la largeur, forment des cadres contenant les diverses parties du grand tableau. Dans les cinq cadres inférieurs sont rangés des gardes armés de lances, de carquois et de boucliers; il y en a dix à chaque rang; au-dessus de ces cinquante gardes, le roi est assis sur son trône, placé sous un dais, tenant la canne et une

fleur de lotus : c'est Darius. Son trône a la forme d'une chaise à dossier, et les pieds du prince reposent sur un tabouret.



DARIUS.

Derrière le monarque, dont la taille dépasse de beaucoup celle des autres personnages, un serviteur agite le chasse-mouches ; après lui on voit un officier qui semble porter les armes du roi. Devant le souverain, un personnage en tunique courte et portant une canne a la main droite levée et paraît parler au roi. De chaque côté du dais sont deux figures, dont l'une représente un garde, l'autre un serviteur portant un vase. Le dais royal est figuré par deux montants qui soutiennent un baldaquin à coins retombant aux angles et terminé par une frange ou un filet avec une bordure de glands; au-dessus de cette frange courent trois petites bandes de rosaces ; dans les intervalles qui les séparent sont deux petits champs superposés, dans lesquels plane la figure symbolique du dieu.

Un bas-relief analogue représente le roi entouré de ses sujets

C'est toujours, dans la partie supérieure, le prince assis sur son trône; dans la partie inférieure on distingue, soit par leur costume, soit par le caractère de leur visage, des Assyriens, des Mèdes, des Scythes et des Nègres; deux autres bas-reliefs analogues complètent l'ornementation de cette partie de l'édifice.

Pour terminer cette description d'un des plus magnifiques ensembles de palais ruinés qui soient restés debout, il faut encore signaler çà et là, dans la partie septentrionale du plateau qui sert d'assiette commune à tous ces monuments, un grand nombre de fragments dégrossis, préparés pour la taille du ciseau ou simplement coupés dans les blocs inhérents au sol même: preuve évidente que la dernière main n'avait pas été mise à ces travaux quand le génie destructeur est venu en interrompre le cours.

Enfin, pour compléter la description trop succincte sans doute de ces ruines, nous devons ajouter qu'on voit dans la montagne, à laquelle les monuments sont adossés, les dernières demeures des habitants de ces superbes palais. Ces tombeaux mêlent la sévère ordonnance de leur disposition funèbre à la richesse et à l'éclat de ces édifices, où des traces non équivoques permettent de supposer que la dorure et la peinture faisaient partie de la décoration des constructions de cette époque.

Les tombes sont disposées, à l'est, sur la pente de la montagne qui forme l'enceinte des ruines; elles sont creusées dans la roche vive. C'est le rocher lui-même qui a été taillé et sur lequel on a sculpté les détails de l'ornementation. Ces caveaux inaccessibles, d'une manière permanente du moins, rappellent l'architecture des palais. La façade offre à la base un portique simulé par quatre colonnes engagées ; leurs chapiteaux sont formés de deux corps de taureaux adossés, dont les fronts cornus

supportent une corniche à denticules. Au-dessus règne une frise dans laquelle sont sculptés dix-huit lions, neuf de chaque côté, rangés en ordre inverse et séparés par une fleur de lotus qui occupe le centre. Au-dessus de cet encadrement, la façade se rétrécit, et sur un plan compris entre deux parties saillantes du rocher se trouve un grand bas-relief. A la partie supérieure du cadre plane la figure du dieu, telle que nous la connaissons déjà; il préside à une cérémonie religieuse accomplie par un personnage dans lequel on peut reconnaître un roi : il est debout, monté sur trois degrés; il tient un arc de la main gauche et il étend la droite vers un autel sur lequel brûle le feu sacré.



Cette première partie du bas-relief est placée sur une espèce de table, ornée d'une rangée d'oves et terminée par le double corps de ce monstre qui réunit la nature du lion à celle de l'aigle. Quatorze figures, sur deux rangs, de physionomie et de costume différents, semblent supporter cette espèce d'estrade. D'autres figures sont placées de chaque côté : parmi elles il y en a dont le geste et l'attitude semblent indiquer qu'elles versent des larmes.

L'intérieur du tombeau est d'une grande simplicité. On y pénétrait par une porte placée entre les colonnes; la chambre souterraine se divise en deux compartiments, qui n'en consti-

tuent pas moins un seul caveau au centre duquel on voit un sarcophage taillé et creusé dans le roc.

Telle est, aussi sommairement que nous avons pu le faire, la description de ces belles ruines; mais ce ne sont pas les seuls débris de la grandeur de ces souverains qui soient parvenus jusqu'à nous.

En quittant Tchilminar, les premières ruines que le voyageur rencontre sur la route de Schiraz à Hispahan sont celles de Nack-i-Roustam : après les ruines des palais, les ruines des tombeaux. Ces monuments forment quatre caveaux funéraires, taillés dans un rocher à pic; l'entrée des caveaux est ornée de bas-reliefs, de chapiteaux, de colonnes dans le genre des monuments de Persépolis; l'un d'eux, seulement, est décoré d'inscriptions en caractères cunéiformes, épitaphe, ou testament du roi qui devait reposer dans cette dernière demeure. On sait aujourd'hui qu'il fut creusé pour recevoir les restes mortels de Darius.

On trouve encore des inscriptions en caractères cunéiformes sur différents points de la Perse : d'abord à Suze, puis sur quelques piliers qui s'élèvent dans la plaine de Mourgab, sur l'emplacement de l'antique Pasargade fondée par Cyrus. D'un autre côté, en allant de Kirmanschah à Bagdad, on rencontre encore sur cette route, qui a été suivie de tout temps par les armées qui voulaient sortir de la Perse pour aller à la conquête de la Mésopotamie ou de l'Asie-Mineure, une belle page de cette nature : elle est écrite, à une lieue au nord de la ville, sur un rocher escarpé dont le sommet est quelquefois couvert de neige au mois de mai; c'est le mont Bizitoun, un des sommets les plus élevés de la chaîne qui, de ce point, se prolonge vers les monts Zargos.

Il ne faut pas s'arrêter aux sculptures ni aux inscriptions qui ornent le pied du rocher, elles sont de l'époque des Sassanides ; mais dans un angle rentrant de la montagne, à une hauteur qui l'a mis à l'abri des injures des hommes, on trouve un bas-relief entouré de longues inscriptions en caractères cunéiformes ; l'escarpement du rocher, qui en a rendu l'accès pour ainsi dire impossible, les a préservées de la destruction.

En sortant de la Perse proprement dite, non loin de Hamadan, au fond d'une gorge de l'Elvend, l'ancien Oronte, on trouve encore des inscriptions en caractères cunéiformes ; puis, plus au nord, sur les rochers de Vân, en Arménie, et enfin çà et là sur les différents points où les Achéménides ont porté leur puissance.

Tels sont les principaux monuments de la Perse proprement dite. A l'ouest, les documents sont très-rares : pas une inscription, pas un bas-relief ne nous est parvenu des bords de l'Oxus ou de la Bactriane. Mais les monuments de Suze, de même que ceux de Vân, méritent une attention toute particulière, ainsi que ceux de l'Occident, où les ruines sont plus nombreuses, ou du moins plus connues. Dans certains endroits, les briques surgissent du sol, pour ainsi dire, sous chaque coup de pioche, et chaque brique porte avec elle des caractères cunéiformes. Mais nous étudierons ces nouveaux textes à leur tour, lorsque nous arriverons à l'examen des ruines de Babylone et de Ninive.

Maintenant que nous connaissons les différents points de la Perse sur lesquels nous aurons à porter nos regards, voyons comment les connaissances que nous avons acquises sur le contenu de ces inscriptions nous ont été successivement révélées.

L'Europe avait grandi dans une salutaire et vigoureuse igno-

rance ; elle était arrivée à cette époque féconde qu'on a si justement appelée la Renaissance : c'était l'époque illustrée par les Michel-Ange, les Cellini, les Léonard de Vinci, et par tant d'autres qui portèrent si haut les règnes de François Ier. et de Léon X. On commençait à tourner les yeux vers l'Orient ; mais les regards ne pénétraient pas plus loin que la Grèce. C'était déjà beaucoup, car on commençait à soupçonner que, si l'Europe était sortie de la civilisation romaine, la civilisation romaine avait été elle-même précédée par une autre. Cependant la Grèce passait alors pour le berceau des sciences, des lettres et des arts ; on ne voyait rien au-delà.

Les premiers voyageurs qui pénétrèrent en Perse furent des missionnaires français, des marchands anglais et hollandais, puis des moines portugais et italiens qui s'établirent à Hispahan, sous le règne des Sophis. Mais, à la suite des conquêtes de Mahmoud Afghan, ils quittèrent un pays où les schismes mahométans faisaient seuls des progrès.

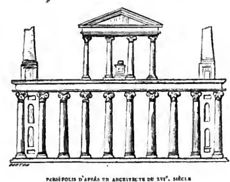
Cependant quelques pélerins revenaient de temps à autre en Europe, et racontaient ce qu'ils avaient vu. Ils parlaient de ruines superbes ; celles de Persépolis avaient attiré leur attention. Malgré leurs récits, l'architecte bolonais Sébastien Serlio s'était cru assez bien renseigné, vers la fin du XVIe. siècle, pour rêver et pour donner, non-seulement le plan, mais encore l'élévation de ces ruines (1). Il donnait, il est vrai, ce plan et cette élévation, pour prouver que les Grecs et les Romains étaient *les premiers inventeurs de la bonne architecture* ; aussi son imagination, venant à l'appui de son système, n'avait pu inventer autre chose que des

(1) Il terzo libro di Sebastiano Serlio Bolognese, *nel qual si figurano e descrivano le Antiqnita di Roma, e le altre que sono in Italia e fuori d'Italia.* Impresso in Venetia M.D.XXXX. De *le Antiquita* libro terzo, p. XCIX.



colonnes ornées de chapiteaux corinthiens, et surmontées d'un fronton qui rappelait les plus mauvais monuments de l'architecture grecque et romaine.

Nous reproduisons ici le dessin de Serlio, comme un exemple de la témérité des théories préconçues qui reposent sur des synthèses incomplètes; car on ne saurait trop se prémunir, dès le début de ces études, contre le danger de fermer les oreilles aux récits de ceux qui apportent des faits nouveaux à l'histoire.



PERSÉPOLIS D'APRÈS UN ARCHITECTE DU XVIe. SIÈCLE

Quoi qu'il en soit, on parlait déjà des ruines de Persépolis, et les récits d'un moine espagnol, le frère Antoine de Gouea, avaient vivement intéressé dom Garcias de Sylva de Figuëroa. Aussi il joignit à la mission diplomatique dont il était chargé l'étude des antiquités orientales, et n'eut garde d'oublier ce qu'il avait entendu sur les merveilles de l'antique capitale de la Perse. Il visita ces ruines, et il en a le premier donné une description assez étendue pour qu'on puisse se former une idée de leur aspect. Il signala les inscriptions qui les couvraient, et il en distingua nettement de plusieurs époques. Les unes, légèrement gravées, lui parurent

modernes; d'autres, au contraire, profondément entaillées, lui parurent appartenir au monument lui-même, et tracées à l'époque de sa construction. Ces inscriptions le frappèrent surtout par la bizarrerie des caractères. Les lettres, dit-il (1), se composent de petites figures pyramidales diversement combinées : on en voit sur plusieurs points de l'édifice, à l'escalier, dans les architraves; et, afin de faire mieux comprendre la description qu'il pourrait en donner un jour, il fit faire devant lui le dessin d'une ligne de la grande inscription gravée dans les parois de l'escalier qui conduit à la terrasse sur laquelle furent bâtis les palais.

A peu près au même moment, Pietro della Valle, gentilhomme romain, visitait également ces ruines et en faisait une description très-détaillée. Il n'eut garde d'oublier ces inscriptions aux caractères inconnus et bizarres, formées de petites figures diversement posées; elles lui parurent, comme à Figuëroa, gravées au moment de la construction des édifices. « Au surplus, dit-il dans sa relation (2), personne ne peut dire quels sont ces caractères, ni à quelle langue ils appartiennent; ils sont d'une grandeur prodigieuse; ils ne sont point liés ensemble pour former des mots; ils sont séparés comme les caractères hébreux. J'en ai copié cinq, du mieux que j'ai pu. »

(1) L'*Ambassade* de dom Garcias de Sylva de Figuéroa *en Perse*. Traduit de l'espagnol par Wicfort. Paris, 1667, in-4°., page 163.—Voyez encore : Garciæ Silva Figueroa Philippi III, Hisp. Indianarumque regis Persiæ regem legati, de rebus Persarum epistola V. kal. an. M. DCC. XIX Spahani exarata ad marchionem Bedmari I nuper ad Venetos nunc ad seren. ault. archid. Belgarem principes regum legat. Antverpiæ. M. DC. XX. — Figuëroa (Garcias de Sylva), né à Badajoz, vers 1574, de l'illustre famille des ducs de Feria, ambassadeur de Philippe III, à Goa; visitait la Perse en 1618.

(2) Viaggi di Pietro della Valle. Il pelegrino descritti da lui medesimo in lettere familiari all erudito suo amico Mario Schipano. *La Persia*, parte II. Roma, M.DC.LVIII, in-4°., p. 286. — Littera 15 da Sciraz de 21 de ottobre 1621.

Pietro della Valle ne doute pas que ces caractères ne soient les éléments d'une écriture; seulement, comme les lignes sont séparées par des traits horizontaux et que toutes les lignes des inscriptions sont remplies, il peut y avoir de l'incertitude sur le sens de cette écriture, et il cherche à s'en rendre compte par des observations sur la manière dont les caractères sont formés. Pour bien comprendre le raisonnement de Pietro della Valle, nous reproduisons ici les cinq caractères qu'il a copiés.



« Je donne comme indice, dit-il, que cette écriture pouvait s'écrire de gauche à droite comme notre écriture européenne, le second caractère, qui est composé de quatre figures semblables, en forme de pyramide, trois droites avec la pointe en bas et une superposée horizontalement sur ces trois caractères. La tête des figures pyramidales est dans cette écriture, comme on peut s'en assurer dans tous les caractères, la partie large qui est toujours en haut quand la pyramide est droite. Or, dans cette figure pyramidale, posée sur les trois figures perpendiculaires, la tête, qui est la partie large, étant à gauche, et la queue, qui est la pointe, se tournant à droite, montrent que le commencement de l'écriture est dans la partie gauche pour se diriger vers la droite. Toutefois, ajoute naïvement Pietro della Valle, je ne l'affirme pas : *Tuttauia, non l'affirmo per sicuro.* »

On peut faire, continue-t-il, la même observation sur le quatrième caractère, composé d'une seule figure pendant obliquement,

dont la partie supérieure, qui est la plus large et par conséquent la tête, se repose à main gauche, tandis que la pointe, qui est la queue, s'étend vers la droite, etc. Pietro della Valle fut ainsi, dans sa lettre datée de Schiraz le 21 octobre 1621, le premier commentateur des inscriptions cunéiformes, et le temps a sanctionné sa perspicacité.

Cependant ces textes, ainsi révélés à l'Europe pour la première fois, n'attirèrent pas l'attention des savants. A quelle investigation, du reste, pouvaient-ils se livrer sur quelques signes inconnus pris au hasard dans une inscription ? D'ailleurs, l'esprit général du XVIIe. siècle no devait point porter les penseurs vers des recherches de cette nature, et si quelques tentatives eussent été faites, on sait, par les rêveries du Père Kirkher, dans quelle voie les esprits auraient pu être entraînés.

Les récits des voyageurs ne pouvaient donc qu'exciter la curiosité des nouveaux visiteurs, qui, à de rares intervalles, admiraient encore les ruines de Persépolis.

Chardin est le premier qui, un demi-siècle après Pietro della Valle, s'étendit plus longuement sur la nature de ces inscriptions aux caractères inconnus. Il était de retour en Europe vers l'année 1674, et publia la relation de son voyage avec un dessin des inscriptions qu'il avait relevées lui-même sur les murs de Persépolis. il s'exprime ainsi à leur sujet (1) : « Il y a beaucoup d'apparence que les divers peuples qui ont conquis ce pays, ont voulu graver sur les marbres de ce magnifique bâtiment la date de leurs exploits et tout ce qui pouvait en transmettre la connaissance à la postérité, comme un monument que le temps ne pouvait détruire.

(1) Chardin, *Voyage en Perse*, t. III, p. 118 (Édit. Amsterdam, 1711).

On y voit du grec, de l'ancien syriaque et de l'ancien arabe, qui sont les seuls caractères communs aux diverses nations qui ont conquis la province de Perse : l'ancien syriaque aux Parthes et aux Mèdes; le grec aux Grecs avant et après J.-C.; l'ancien arabe aux Arabes et aux Tartares. Pour ce qui est des Romains, ils n'ont jamais pénétré jusqu'à Persépolis. Je donne des ectypes de tous ces caractères : celle qui est marquée S est proprement l'écriture de cet édifice, et cette écriture est celle qui était commune et en usage au temps de sa construction. La plupart des inscriptions sont de ce caractère, et pour celles qui n'en sont pas, vous les trouverez toutes si mal formées et si mal taillées, qu'on n'a pas de peine à reconnaître qu'elles sont d'un autre temps et d'une autre main; le ciseau est entré rude et peu ferme. En un mot, ces méchantes lettres ne sont que des traits effleurés et tremblants, au lieu que cet ancien caractère est admirablement formé. On y voit de petites et de grandes lettres : il y en a qui ont bien 3 pouces de grandeur. On dirait que ces lettres auraient été dorées; car il y en a plusieurs, et surtout les majuscules, où il paraît encore de l'or...... Il n'y a que deux sortes de figures dans cette écriture des anciens Perses : l'une ressemble à une équerre; mais on ne saurait proprement dire à quoi l'autre ressemble, si ce n'est pourtant qu'on veuille qu'elle ressemble à la figure pyramidale. L'une et l'autre figure ne sont pas toujours posées du même sens, comme nos lettres. La première est posée de deux sens : étant droite, elle a la pointe angulaire ou en bas ou en travers. La seconde est posée de six sens : lorsqu'elle est perpendiculaire, elle a la pointe en haut ou en bas; étant collatérale, elle a la tête à gauche ou à droite; quand elle est inclinée, elle l'a ou en-dedans ou en-dehors. Ce sont là les lettres simples, dont la forme ressemble, comme j'ai dit, à un triangle oblique ou à la figure pyramidale. Les lettres

composées paraissent en grand nombre. J'appelle lettres simples celles qui sont faites d'une seule figure, comme nos lettres françaises l'I et le C, et j'appelle lettres composées celles qui sont faites de l'addition et de l'adjonction des mêmes figures, comme notre M et notre H qui sont formés de l'addition de plusieurs I ensemble. Ces figures paraissent jointes ou combinées en tant de diverses sortes, qu'on peut compter plus de cinquante lettres de cette ectype. Des gens s'étonnent que deux figures puissent faire tant de lettres; mais pour moi je ne vois pas de quoi s'étonner si fort, puisque les lettres de notre alphabet, qui sont au nombre de vingt-trois, ne sont pourtant composées que de deux figures, la droite et la courbe, c'est-à-dire qu'avec un C et un I on fait toutes les lettres qui composent nos mots. D'autres croient cette écriture de purs hiéroglyphes; mais il n'y a pas d'apparence qu'il en soit ainsi, et je tiens pour certain que c'est une véritable écriture comme la nôtre : d'autant plus qu'il y a une quantité de points dont on sait que les caractères hiéroglyphiques n'ont pas besoin. C'est là tout ce que l'on peut savoir de cette écriture; il faut en ignorer pour jamais le reste : comme, par exemple, si elle avait des voyelles, si elle était aisée à déchiffrer, et ainsi des autres particularités. Figuëroa (1) se peine fort à chercher si elle se faisait de gauche à droite, comme la nôtre, ou de droite à gauche, comme l'écriture orientale; et il conclut qu'elle se faisait de gauche à droite. J'ajouterai qu'elle se faisait aussi de haut en bas, comme l'écriture chinoise, ainsi qu'il paraît en cette ectype (2)

(1) Il y a là une erreur de nom. S. de Sacy (*Mémoire sur diverses antiquités de la Perse*, note 11) a déjà fait remarquer que cette observation n'a point été consignée dans le récit de l'ambassade de Figuëroa; elle a été faite, pour la première fois, par Pietro della Valle, qui voyageait en Perse à peu près à la même époque que Figuëroa et avec lequel Chardin, qui citait de mémoire, a pu le confondre.

(2) Pl. LXIX de l'Atlas de la nouvelle édition publiée par Langlès, Paris, 1811.

et en cent endroits de ce monument. J'ajoute encore que ce caractère paraît fort beau et qu'il n'a rien de confus ni de barbare. Du reste, ce n'est pas merveille qu'aucun de tous les savants du monde n'ait jamais rien entendu dans cette écriture, puisqu'elle n'approche d'aucune écriture qui soit venue à notre connaissance, au lieu que toutes les écritures qui sont aujourd'hui en usage dans les parties du monde ancien, si l'on en excepte l'écriture chinoise, ont beaucoup d'affinités entre elles et paraissent comme sorties d'une même source. Ce qu'il y a en ceci de plus merveilleux, c'est que les *Guèbres*, qui sont les restes des Perses, et qui en conservent et en perpétuent la religion en divers endroits de la Perse, non-seulement ne connaissent pas mieux ces caractères que nous, mais qu'ils aient eux-mêmes des caractères qui n'y ressemblent pas plus que les nôtres. »

Nous avons reproduit la dissertation de Chardin à peu près dans son entier. C'est le premier voyageur qui se soit étendu sur ces inscriptions, et il est facile de comprendre dès lors que la plupart des vérités ou des erreurs qu'il fallait découvrir ou éviter ont été formulées dès l'origine. On ne s'est avancé dans la voie du progrès que lentement et péniblement, après avoir expérimenté chacun des éléments dont la connaissance était nécessaire à la solution de cet intéressant problème.

L'ectype que donne Chardin n'est autre chose que l'inscription en *caractères cludiformes* qui entoure les fenêtres du palais de Darius. Sans la reproduire en entier, nous pouvons parfaitement en figurer ici la disposition par trois mots empruntés aux textes qu'il cite et sur lesquels nous aurons occasion de revenir.

Ces trois mots se présentent sur le monument, de même que sur la planche de Chardin, avec la disposition A. B. C. que nous figurons à la page suivante.

Une série de caractères accompagne chacun de ces mots et forme un encadrement qui se répète autour de la plupart des fenêtres du Palais.

A

B

C

Avec une pareille disposition, l'hypothèse de Chardin, sur le sens de l'écriture, était de nature à ébranler les remarques de Pietro della Valle. On reconnaissait bien, il est vrai, dans la ligne horizontale les signes que Pietro avait analysés ; mais il était impossible d'appliquer son raisonnement aux figures pyramidales, *coins* ou *clous*, qui se présentaient avec des positions si différentes dans

les colonnes perpendiculaires, à droite et à gauche; ou bien alors le raisonnement même de Pietro justifiait toutes les directions possibles de l'écriture, ainsi que cela ressort de l'exposé de Chardin. Nous verrons plus tard comment la vérité a pu se faire jour sur ce point fondamental.

Quelque temps après Chardin, Flower, agent en Perse pour la Compagnie des Indes, envoya un spécimen assez bien copié de l'écriture de Persépolis, et il a été reproduit dans les *Transactions philosophiques* du mois de juin 1693 (1). Flower estime que cette écriture se lit de gauche à droite, et son spécimen confirme en cela son opinion et celle de Pietro della Valle; mais il ne dit rien pour infirmer ou expliquer l'opinion de Chardin lorsqu'il veut lire cette écriture de haut en bas. Enfin Flower parle d'un savant Jésuite qui affirmait que ces caractères étaient bien connus en Égypte; toutefois, il n'a pas été possible de savoir quel était ce savant, ni dans quelle partie de l'Égypte il avait vu de l'écriture cunéiforme.

En l'année 1700, les inscriptions de Persépolis étaient donc connues en Europe depuis bientôt un siècle et l'on n'avait, pour s'en faire une idée, que les appréciations de rares voyageurs, dont il était même difficile de contrôler l'opinion. Cependant, les esprits sérieux se préoccupaient déjà de ces caractères : les commentaires allaient commencer.

Un orientaliste anglais d'une grande réputation, le Dr. Hyde, fit paraître à cette époque un ouvrage important sur la Perse; il avait

(1) *An exact drought or copy of the several characters engraven in marble at the mountains of Nocturestand and Chaelminar in Persia, as they were taken in november* 1667, by M. Flower.

fait une étude spéciale des antiquités de ce pays; il compulsa les auteurs arabes et persans; il joignit à ces monuments les lettres que plusieurs de ses amis lui écrivirent de l'Inde et il composa son livre sur la religion des anciens Perses (1). Toutes les questions que la nature du sujet pouvait comporter y sont traitées, discutées et résolues. On attendait de lui la vérité sur les caractères de Persépolis; il ne put les passer sous silence. La solution qu'il a apportée est, comme toutes celles qu'il a consignées dans son livre, très-nette, très-tranchée, sans réplique. « Ces caractères, dit-il, ne sauraient représenter un système d'écriture quelconque : ce ne sont ni des lettres, ni des hiéroglyphes, ni des figures destinées à exprimer des mots entiers, comme dans l'écriture chinoise. C'est le jeu d'un sculpteur qui, pour charger d'ornements les murs de Persépolis, a imaginé d'essayer combien de différentes formes pourrait produire une seule figure élémentaire combinée avec elle-même. Si ces caractères exprimaient des mots, la même figure y reparaîtrait plusieurs fois. Que le lecteur examine donc si le même caractère se trouve répété; dans ce cas, notre conjecture tombe (2). »

Hyde aurait dû s'arrêter à ce premier jugement : il ne fallait pas aller plus loin; il se trompait, sans doute : nul ne savait le mobile qui avait pu précipiter son jugement. Mais, confondant dans le même mépris toutes les inscriptions qui couvrent les murs de Persépolis, il les attribue à des voyageurs qui auraient voulu laisser sur ces ruines des traces de leur passage, et il ajoute : « mais ils n'ont fait qu'y laisser un témoignage de leur ignorance dans l'art d'écrire et de graver, et méritent de justes reproches pour avoir fait passer à la postérité des traits insignifiants et gros-

(1) *Historia Religionis veterum Persarum.*
(2) *Ibid.*, p. 527 et suiv.

siers, qui devaient être le tourment des savants et des critiques. Nous ne les aurions même jugés dignes que du mépris, et non de faire l'objet de nos recherches, sans l'importunité de quelques personnes qui se flattent d'y trouver des choses dignes de leur curiosité, et si nous ne craignions que notre silence ne fût regardé comme un moyen de cacher notre ignorance (1). »

C'est donc en pleine connaissance de cause que Hyde accepte la responsabilité de sa critique. Cette opinion du savant anglais n'était pas de nature à encourager les recherches; mais les faits devaient donner quelque jour un démenti à ses assertions; car elles contenaient en elles-mêmes leur propre réfutation. Si, en présence des rares dessins alors connus, elles paraissaient plus ou moins spécieuses, on doit convenir, cependant, que Hyde se faisait une pauvre idée du talent de l'artiste qui n'avait trouvé qu'un si maigre ornement pour décorer des palais que l'on disait chargés de sculptures.

Un siècle s'était écoulé pour arriver à ce résultat, et la question semblait à tout jamais résolue : l'argument paraissait péremptoire en présence des dessins; il était sans valeur en présence des inscriptions, et les rares visiteurs qui pouvaient voir par eux-mêmes les monuments de Persépolis ne tardaient pas à se convaincre du peu de solidité de l'argument du docteur anglais. Je ne parle que pour mémoire de Tavernier, écuyer, baron d'Aubone, qui prétend avoir vu, vers 1712, plusieurs fois ces ruines, entre autres, avec le hollandais Angel, envoyé par la Compagnie des Indes pour enseigner le dessin à Schah-Abbas II, roi de Perse, et qui passa huit jours à les dessiner. « Mais, ajoute Tavernier dans sa rela-

(1) *Historia Relig. veter. Persarum*, p. 516.

tion, il m'avoua que la chose ne valait pas la peine d'être dessinée, ni d'obliger un curieux à se détourner un quart-d'heure de son chemin (1). » Il est certain que Tavernier ne s'est pas détourné de son chemin; il n'a pas vu les ruines : il ne saurait parler des inscriptions d'une manière sérieuse.

Vers la même époque, Kœmpfer visitait les ruines de Persépolis et recueillait des renseignements très-circonstanciés sur les caractères de ces inscriptions, qui allaient bientôt apparaître sous un nouveau jour (2). Il publia une longue inscription tout entière de vingt-quatre lignes; et, malgré le peu d'élégance du dessin qui, sous ce rapport, ne fait pas comprendre la beauté des caractères, la planche de Kœmpfer est suffisante pour répondre aux arguments de Hyde, et se prêter à une lecture que l'on peut suivre aujourd'hui. Malheureusement le hasard avait mal secondé Kœmpfer, et son spécimen ne pouvait servir alors qu'à attester la complication des caractères de l'écriture de Persépolis et à faire douter de l'exactitude des copies de ses devanciers.

Le moment n'est pas encore venu de distinguer ce qu'il y a de vrai dans les constatations de Pietro, Chardin et Kœmpfer, ni de comprendre ce qui pouvait égarer les raisonnements auxquels on se livrait alors; il faut attendre que les spécimens soient plus nombreux et mieux dessinés.

Kœmpfer, au surplus, constate la beauté de l'écriture : il y voit, comme Chardin, des traces d'or; mais il ne sait s'il doit rapporter

(1) *Les six voyages de J.-B. Tavernier, écuyer, baron d'Aubone*; nouvelle édition, in-12, 1712. Tome II, page 399.

(2) *Amœnitatum exoticarum politico-physico-medicarum fasciculi V, quibus continentur variæ relationes, observationes et descriptiones rerum persicarum*, auctore Engelberto Kæmpfero, D. — Lemgoviæ, 1712. In-4°., fasciculus II, relatio V, p. 331.

ces caractères à l'écriture hébraïque ou à l'écriture chinoise ; et il ne fait que répéter les traditions locales, dont les plus raisonnables rattachaient cette écriture à la langue qui était en usage au moment de la construction des palais. Les légendes populaires n'attendaient pas en effet les découvertes de la science pour donner un sens à ces bizarres inscriptions, et déjà Chardin avait recueilli autour de ces ruines les assertions des *savants* du pays, qui attribuaient à ces caractères des pouvoirs magiques d'autant plus étendus qu'ils étaient plus difficiles à comprendre.

Il y a en Orient, comme partout, des légendes plus ou moins merveilleuses qui se débitent autour des ruines. Celles de Persépolis, avec leurs inscriptions incomprises, n'avaient pas manqué de trouver dans l'imagination populaire des interprétations dont les visiteurs devaient se contenter, en attendant que l'on ait pénétré le véritable sens des signes mystérieux qui les recouvraient. Quelques-unes de ces interprétations étaient de nature à éveiller bien des genres de curiosité.

C'étaient, suivant les naïfs enfants du désert, les décrets de Djemschid, le fondateur de la dynastie des Pischdadiens, qui, plus de dix-sept siècles avant notre ère, avait ordonné la construction de ces palais. Ou bien c'étaient des talismans qui protégeaient des trésors cachés : ces signes exprimaient des mots magiques qu'il fallait prononcer, des énigmes dont il fallait pénétrer le sens pour s'en rendre maître ; et ces bizarres caractères causaient plus d'effroi que les monstres ailés, immobiles sous les portiques en ruine, qui semblaient aussi veiller en silence sur des richesses inconnues.

Cependant, quelque absurdes que soient ou paraissent être les traditions populaires, il ne faut point, en présence de l'inconnu,

les rejeter sans examen : il y a souvent des torrents qui roulent de l'or dans leurs eaux les moins pures; mais les travaux les plus opiniâtres parviennent seuls à le faire découvrir. — Était-il donc si invraisemblable que les fondateurs de ces palais, quels qu'ils fussent, y aient tracé ces inscriptions pour perpétuer leur souvenir? Le marbre aurait-il moins bien conservé les titres de gloire qu'on pouvait lui confier, que les traditions populaires qui ont toujours perpétué le nom des plus grands rois de la Perse antique au milieu de ces ruines, à côté de leur impérissable image? Enfin, non loin des palais, sur les tombeaux, dernier refuge des idées religieuses, on voit encore la représentation de certaines cérémonies que les disciples de Zoroastre ont perpétuées jusqu'à nos jours, et qu'ils reproduisent aussi fidèlement que ces rochers sculptés en présence desquels ils viennent encore réciter leurs prières, lorsqu'un pieux pélerinage les appelle dans cette contrée (1). Il était donc raisonnable d'examiner l'idiome de la Perse tel que son antique religion nous le faisait connaître, pour chercher quelque lumière sur ces signes dont on avait oublié la valeur. Mais le moment n'était pas venu de le faire avec fruit.

Après Kœmpfer, de nouveaux visiteurs rapportèrent de nouveaux dessins des ruines de Persépolis et de ses inscriptions. Corneille van Bruyn en a donné des copies qui laissent sans doute beaucoup à désirer encore, mais qui offrent déjà des points de comparaison suffisants pour qu'on puisse avoir la certitude que ces caractères expriment autre chose que des figures insignifiantes, résultant des combinaisons diverses que des clous enchevêtrés auraient pu faire. Ces caractères sont disposés sur des tables prépa-

(1) Conf. Flandin, *Voyage en Perse*, t. II, p. 204, et *supra*, la gravure de la page 44.

rées avec soin; quelques-unes ne sont pas encore remplies par ces caractères; aussi, pour Cornoille van Bruyn, de même que pour tous ceux qui avaient vu ces ruines, il y avait là des inscriptions, une langue, une écriture; mais c'était le seul point qui paraissait alors certain. Quant à la premièro chose à connaître pour arriver à épeler les mots de cette langue, c'est-à-dire quant à la direction des caractères, on ne pouvait encore distinguer les assertions erronées des conjectures heureuses.

Le danois Niebuhr, en visitant les ruines vers 1765, changea en certitude le soupçon de Pietro della Valle et, de plus, il fit faire un pas immense à la solution du problème par le soin qu'il apporta dans la reproduction des caractères sur lesquels on avait jusqu'alors discuté sans données suffisantes.

Il s'aperçut d'abord, en copiant les inscriptions gravées sur les poteaux des portes d'un des édifices de Persépolis, que le même texte composé des mêmes caractères était répété deux fois, et que deux caractères qui se trouvaient sur une des portes, à droite, à la fin de la troisième ligne, étaient répétés dans l'autre, à gauche, au commencement de la quatrième; il en conclut dès lors que ces deux inscriptions devaient se lire de gauche à droite; et cette observation donna immédiatement une très-grande force aux observations de Pietro della Valle.

D'un autre côté, la transcription attentive des inscriptions lui donna la certitude d'un fait qui, inaperçu à l'origine, avait jeté une grande confusion sur les dissertations auxquelles on s'était livré. En effet, il reconnut que, si les caractères des inscriptions de Persépolis procédaient toujours de la même origine, du clou ou du coin, ils n'en formaient pas moins des combinaisons différentes suivant les inscriptions que l'on considérait.

En général, le clou ou le coin est vertical ou horizontal
et la pointe est tournée à droite ou en bas. Un second élément, formé peut-être de l'assemblage de deux clous réunis par la tête et écartant symétriquement leurs pointes sous un angle droit, forme un grand crochet qui se présente toujours dans la même disposition, l'ouverture tournée à droite. Ces éléments primitifs ont la même apparence dans toutes les inscriptions; mais les combinaisons qu'ils forment présentent des caractères différents qui ne se confondent jamais dans un même texte. Niebuhr distingua ainsi *trois* genres d'écritures et il constata que les inscriptions se trouvaient groupées trois par trois, et que chacune d'elles était affectée à un système spécial des combinaisons de l'élément primitif.

L'une de ces inscriptions parut, au premier abord, plus longue que les deux autres : si le nombre des lignes est égal, les lignes sont deux fois plus longues; si les lignes sont de la même longueur, il y en a le double. Enfin l'ordre ne parut pas non plus indifférent. Nous allons voir bientôt comment tous ces faits ont été généralisés; voici d'abord les différences qui caractérisent ces trois genres d'écritures, lorsqu'elles se présentent sur la même ligne à côté les unes des autres.

Au-dessus d'un bas-relief où la personne royale est facile à reconnaître à sa haute stature et aux attributs qui l'accompagnent, on voit un groupe de trois inscriptions. Dans une première table, à droite, on reconnaît d'abord l'inscription qui paraît la plus longue, ou du moins celle qui occupe le plus d'espace. Les combinaisons des éléments primitifs sont très-simples et peu nombreuses. Niebuhr a constaté qu'elles ne formaient que quarante-deux caractères. Les éléments primitifs se présentent soit isolés,

soit combinés entre eux, pour former des caractères de deux, trois, quatre ou cinq éléments au plus. Ces éléments, en général, n'ont pas de liaison, ni même de contact; un seul offre, par exception, deux éléments croisés.



NIEBUHR, T. II, PL. XXIV, INS. E.

Ce système d'écriture est surtout remarquable par la répétition fréquente d'un clou en diagonale, qui ne se mêle jamais aux autres combinaisons et qui se reproduit à des intervalles inégaux et fréquents. On peut se convaincre de la justesse de ces observations, par l'inspection de l'inscription que nous reproduisons ci-dessus : c'est celle qui est marquée E dans la planche XXIV de Niebuhr.

Dans une autre catégorie d'inscriptions, la suivante à gauche, les lettres paraissent, au premier abord, le résultat de combinaisons moins simples que celles que nous venons de décrire; le clou

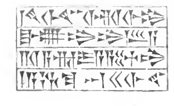


NIEBUHR, T. II, PL. XXIV, INS. F.

diagonal a disparu; mais, de temps à autre, on remarque un clou

perpendiculaire qui semble avoir à lui seul une signification propre. Outre les grands crochets, il y en a de petits qui prennent différentes positions et qui viennent quelquefois s'ajouter comme une seconde tête aux éléments primitifs perpendiculaires ou horizontaux, et présentent ainsi des combinaisons bien caractérisées. Les éléments primitifs présentent un plus grand nombre de combinaisons ; il y a des caractères composés de la réunion de sept, huit, neuf et même onze éléments. Le nombre des combinaisons est également plus considérable : elles forment environ une centaine de caractères. En général, le sens de la flèche semble encore indiquer la direction de l'écriture ; cependant on croirait que quelques clous sont terminés par un petit crochet ou par une seconde tête contraire au sens général de l'écriture. Quelquefois encore la pointe du clou a disparu, et il n'en reste plus que la tête qui forme un grand crochet, dont l'ouverture est tournée à gauche et qui entre ainsi dans la formation des lettres. Nous avons donné, ci-dessus, la seconde inscription, à gauche, qui accompagne les figures royales que nous avons citées, et qui est marquée F sur les planches de Niebuhr.

Dans le troisième système, les combinaisons paraissent encore



NIEBUHR, T. II, PL. XXXIV, INS. G.

différentes de celles des deux premiers : le clou diagonal a disparu comme dans le second système ; et comme dans ce second sys-

tème, le clou perpendiculaire isolé apparaît de temps à autre, ainsi que les clous à deux têtes et quelques combinaisons semblables à celles de ce système; cependant on découvre bientôt des combinaisons bien caractéristiques; quelques signes paraissent beaucoup plus compliqués encore; leur nombre est plus considérable que dans le premier et le second système; les clous se croisent fréquemment et prennent des directions convergentes et même opposées au sens général de la flèche, qui est toujours de gauche à droite. Des formes bien remarquables caractérisent cette écriture et empêchent de la confondre avec celle des deux autres systèmes. Nous avons reproduit ci-dessus l'inscription de la 3e. table, marquée G dans les planches de Niebuhr.

En comparant ces trois inscriptions, on peut reconnaître déjà ce qu'il y a de vrai et de faux dans les observations antérieures. Les caractères publiés par Pietro della Valle appartiennent au premier système, et ses remarques sont pleinement justifiées. — Les caractères qui ont été publiés depuis avaient été pris dans différents genres d'inscriptions, et présentaient une diversité qui pouvait égarer Hyde et ceux qui ne voyaient pas les monuments. — Enfin l'inscription de Kœmpfer appartient au troisième système : c'est l'inscription K de Niebuhr, et la complication des caractères de ce système ne laissait aucune prise alors pour asseoir les recherches sur une base sérieuse. Mais au point où Niebuhr en était arrivé, les observations pouvaient prendre une autre direction. Ainsi on ne tarda pas à remarquer que ces trois genres se trouvaient partout où il y avait des inscriptions, que l'ordre dans lequel elles se présentaient n'était pas indifférent et qu'il était constamment le même. Lorsque les trois tablettes sont sur la même ligne, le texte le plus simple est à droite, puis un autre plus compliqué, puis enfin le plus compliqué à l'extrême

gauche. Si les inscriptions se développent en hauteur, le système le moins compliqué est au sommet, le plus compliqué à la partie inférieure. Enfin, pour n'avoir plus à revenir sur ce point, qui naturellement n'a pas été considéré comme constant dès l'origine par tout le monde, on retrouva encore ces trois genres d'inscriptions autour des fenêtres des palais de Persépolis dans les inscriptions, dont Chardin avait précisément donné la copie. Ouseley constata définitivement ce fait (1), en relevant avec beaucoup de soin ces mêmes inscriptions; il y retrouva les trois genres d'écriture que Niebuhr avait constatés, et il rectifia ainsi ce qu'il y avait d'erroné dans la conjecture de Chardin, qui avait voulu lire de haut en bas ces inscriptions, sans songer à les développer, pour ainsi dire, comme la légende d'une médaille. En effet, quand les inscriptions ont cette disposition, ainsi que Rich le fait remarquer (2), le style le moins compliqué est toujours au sommet, le plus compliqué à droite, l'intermédiaire à gauche. Si nous redres-

A

B

C

sons maintenant l'inscription de Chardin pour lui donner le véri-

(1) Ouseley, *Travels in various countryes of the east more particularly Persia.* Vol. II, pl. XLI, fig. 21.

(2) *When an inscription is round a door or a window, the first species is on the top, the second on left hand running up, the third on the right running down. I speak as looking at the door.* Rich, *Journey to Persepolis*, p. 251. Édit. de Londres, 1829.

table sens qu'elle doit avoir, nous retrouvons alors les trois genres d'écriture signalés dans les autres inscriptions, et les mots que nous avions pris pour exemple (*supra*, page 55) se lisent comme nous l'avons figuré ci-dessus. Ces inscriptions étant ainsi redressées, rien ne s'oppose à ce que, généralisant les observations antérieures à Chardin même, nous ne puissions déjà avoir la certitude que toutes ces écritures doivent se lire dans le même sens. Les signes reprennent en effet leur position véritable, et n'ont plus rien dans leurs éléments qui contrarie la direction constante des pointes de flèches. Mais, avant d'en arriver à ce résultat, toutes les combinaisons devaient être épuisées.

Wahl (1), en 1784, avait annoncé qu'il s'était occupé *avec succès* de l'étude des anciens caractères de Persépolis, et qu'il espérait pouvoir pousser ses découvertes plus loin. Il n'a point, il est vrai, fait part au public de ses recherches; mais, quant au sens de l'écriture, il va tout concilier : ceux qui veulent qu'elle se lise de droite à gauche et ceux qui veulent qu'elle se lise de gauche à droite. Il déclare en effet que la direction de cette écriture n'est pas uniforme, et qu'elle présente la marche nommée par les Grecs βουστροφηδὸν (2).

Il ne faut pas croire cependant qu'il n'y eût point place à de nouvelles hypothèses, et qu'elles n'aient point été émises ni discutées : rien n'est fertile en erreurs comme une première erreur. Du reste, si Chardin avait pu se tromper en présence des monu-

(1) *Allegemeine Geschichte der Morgen landischen sprachen und literatur.* Leipzig, 1784, p. 618.

(2) En revenant comme les bœufs qui labourent, c'est-à-dire en écrivant de droite à gauche, puis de gauche à droite, et ainsi de suite alternativement.

ments qui semblaient par eux-mêmes limiter les hypothèses probables, le nombre en devenait plus grand lorsque l'on se trouvait en présence du dessin d'une inscription, d'un fragment, ou d'une inscription nouvelle dont les caractères, bien que formés avec les mêmes éléments radicaux, semblaient ne se rapporter à aucun des spécimens que les murs de Persépolis pouvaient offrir. Les lignes d'écriture étaient bien dans tous les cas séparées par des traits, mais rien n'indiquait la position primitive de l'objet. C'étaient des briques exhumées des ruines de Babylone, et des cylindres gravés dont on possédait déjà quelques rares échantillons. La Croze (1), admettant l'hypothèse de Chardin, qui pensait que cette écriture pouvait se lire de haut en bas, avança que ces caractères devaient avoir un certain rapport avec l'écriture des Chinois; mais il n'y avait là rien de sérieux, et cette supposition, comme toutes celles que nous avons indiquées, ne pouvait plus se reproduire avec fruit. Cependant, pour les épuiser, on soutint même que cette écriture pouvait se lire non-seulement de haut en bas, mais encore de bas en haut (2).

Différentes écritures semblaient encore avoir une analogie plus ou moins grande avec les signes qui nous occupent. « Beaucoup de caractères runiques, dit Vallancey (3), paraissaient avoir été formés des mêmes éléments, et on a été frappé de la ressemblance des caractères de Persépolis et des caractères de l'ancien Ogham. » Mais cette ressemblance, qui a été également remarquée par W. Jones (4), était purement fortuite. Aujourd'hui ce point est par-

(1) *Thesaur. Epistol. Lacrozian.*, t. III, p. 83.

(2) Voyez, sur ces différentes hypothèses, l'article d'Hager dans le *Monthly Magazine*, vol. XXII, p. 2.

(3) *A Grammar of the Iberno-Celtic or Irish language*, by Major Charles Vallancey. Dublin, M.DCC.LXXIII. In-4°.

(4) *The works of sir William Jones.* London, 1807, vol. III, p. 123.

faitement établi ; nous verrons plus tard que la forme du clou ou du coin n'est que le résultat de l'instrument qui a tracé les caractères, et ne peut servir d'indice pour établir un système de lecture basé sur les rapports qu'une langue ainsi écrite pourrait avoir avec tout autre idiome dont les lettres auraient avec celle qui nous occupe des ressemblances plus ou moins éloignées.

Cependant, en attendant ces éclaircissements, on se demandait encore si ces caractères, quelle que soit la langue exprimée, représentaient des lettres comme les alphabets ordinaires, ainsi que l'avait pensé Leibnitz (1), des syllabes comme le dévanagari, ou des hiéroglyphes plus ou moins altérés qui tiendraient le milieu entre les caractères des Égyptiens et des Chinois? Enfin on n'abandonnait pas encore complètement la pensée que cette écriture pouvait représenter des signes talismaniques, ou au moins la transcription des secrets sacerdotaux, dont les prêtres seuls auraient eu la clef et que le vulgaire n'aurait pu comprendre. Il fallait donc faire de nouveaux efforts, et les nouveaux textes qui arrivaient en Europe étaient loin d'apporter des moyens de solution à ces questions ; ces textes semblaient ne se produire, avec des formes et des combinaisons différentes de l'élément radical, que pour égarer les recherches qu'il était important de concentrer sur les inscriptions de Persépolis.

Toutes les hypothèses sur le sens de l'écriture ont donc été formulées, examinées, discutées. Il est constant qu'on n'a pu faire de nouveaux progrès qu'en suivant la direction qui avait été indiquée par Niebuhr.

(1) Exstant antiquæ litteræ in ruinis Persepolitanis, quæ non hieroglyphæ esse, sed alphabetum aliquod constituere videntur. Leibnitz, *Opera omnia*, édit. Dutens. T. VI, 1re. partie, p. 204. — Voyez aussi Hager, *supra*, loc. cit.

Cependant le savant danois supposa d'abord que ces trois inscriptions représentaient non-seulement le même texte et la même langue, mais encore qu'elles étaient écrites avec trois alphabets différents. C'était une erreur. Toutefois, sous l'impression de cette idée, il concentra naturellement ses recherches sur le système le plus simple, et il dressa une table des différentes combinaisons que les éléments de l'écriture formaient dans ce premier système. Il s'assura, ainsi que nous l'avons dit, que ce nombre ne dépassait pas quarante-deux. Il pouvait y avoir, sans doute, dans cette liste quelques erreurs de transcription; quelques caractères indécis sur les monuments que Niebuhr avait copiés ont pu être rectifiés par la suite; mais, dans tous les cas, il a été reconnu que ces caractères représentaient non-seulement les combinaisons des inscriptions sur lesquelles Niebuhr les avait étudiés, mais encore celles que l'on retrouva plus tard sur des monuments analogues beaucoup plus étendus.

Niebuhr venait donc de faire faire un pas immense à l'étude de cette écriture. Il parut démontré que, pour aller plus loin, il fallait s'attaquer au système le plus simple. Les quarante-deux caractères pouvaient bien, après tout, représenter les lettres d'un alphabet. Mais quel était cet alphabet? quelle était cette langue?

Si cette langue avait pu être connue d'avance, il ne serait plus resté qu'un travail facile pour substituer un alphabet à un autre. Mais, à cette époque, non-seulement la langue était complètement ignorée, mais encore les dialectes qui s'en rapprochaient le plus n'étaient pas alors assez connus pour qu'on pût les prendre pour base de travaux sérieux. Tout était donc à apprendre, puisque tout était inconnu. La lumière ne pouvait venir que de quelques-unes de ces mystérieuses intuitions qui illuminent de temps à autre les hommes de génie dans leurs découvertes.

Tyschen, de Rostock, en 1798, ajouta, le premier, une remarque importante aux observations de Niebuhr (1) : il comprit que le clou en diagonale, qui apparaissait dans le texte de la première espèce, pouvait servir à séparer les mots : les caractères compris entre deux de ces signes ne dépassent jamais le nombre de dix. Ces groupes pouvaient donc former des mots, et les caractères qui les composaient représenter des lettres.

Münter, de Copenhague, deux ans après, adopta et confirma cette observation, qui établissait déjà une présomption de ressemblance entre cette écriture et le zend des livres de Zoroastre : il suivit ces données. L'*Essai* de Münter parut d'abord en danois dans les *Mémoires* de l'Académie royale de Copenhague ; il a été traduit en allemand (2), et de Sacy en a donné une analyse dans le *Magasin encyclopédique* de Millin, en 1803. Voici, en résumé, le résultat des recherches de Münter.

Münter s'explique d'abord sur les différentes sortes d'écritures cunéiformes, telles que Niebuhr les a constatées, et il estime que la première espèce est *alphabétique*, la seconde *syllabique* et la troisième *monogrammatique*. Nous n'examinerons point les raisons qu'il apporte à l'appui de son opinion sur les deux derniers systèmes, quant à présent du moins, pour concentrer de plus en plus nos recherches sur le premier.

« Deux moyens, dit-il, peuvent être employés pour tenter le déchiffrement. Le premier, commun à toute écriture alphabétique, est de tâcher de distinguer les figures qui expriment les voyelles de celles qui expriment les consonnes, et de parvenir

(1) *De cuneatis inscriptionibus Persepolitanis lucubratio*. Rostock, 1798.

(2) *Versuch über die keilformigen inschriften zu Persepolis*, von Dr. Frederich Münter, mit Kupferm. Copenhagen, 1802.

ainsi à obtenir la valeur de quelques lettres dont la découverte peut faire deviner un petit nombre de mots. Le second est de comparer les caractères de l'écriture inconnue avec d'autres alphabets connus qui puissent offrir quelques analogies. »

Les alphabets zend et pehlvi sont ici les principaux que Münter a consultés; cependant il y a joint les alphabets arménien et géorgien. Parmi les lettres des inscriptions, il en signale trois que leur retour fréquent lui fait considérer comme des voyelles, et elles reviennent assez souvent pour qu'il en tire l'induction d'une grande conformité entre la langue de ces inscriptions et le zend, dont le principal caractère est d'exprimer toutes les voyelles et même d'en être surchargé outre mesure. Münter va plus loin : il se hasarde à déterminer la valeur de ces trois voyelles, en partie d'après l'analogie qu'il croit observer entre leurs formes et les formes de certaines lettres des alphabets qui lui servent de pièces de comparaison, et en partie d'après la prédilection de la langue zend pour certains sons.

Du reste, Münter est convaincu que cette écriture se lit de gauche à droite, et que les mots sont séparés par un signe de ponctuation qui n'est autre que le clou diagonal signalé par Tyschen. Enfin il remarque que l'on trouve, entre ces clous en diagonale, non-seulement la répétition des mêmes groupes, mais encore que ces groupes se reproduisent avec des variations dans les terminaisons qui semblent indiquer les flexions grammaticales. C'est dans ces terminaisons qu'il cherche à découvrir la valeur de certains caractères, en leur appliquant les différentes flexions grammaticales des langues plus ou moins rapprochées de celle que l'on supposait écrite avec ces caractères. Münter a essayé l'application de ces principes, signe par signe, sur les inscriptions qu'il avait à sa disposition; il en est résulté un tableau

dans lequel il a cru pouvoir faire figurer la valeur de douze caractères. Quelque téméraire que soit ce premier essai, il est facile de comprendre que Münter a cherché à enlever aux valeurs qu'il attribue à certains signes toute application arbitraire. Son travail est sérieux; nous devons donc noter ici ce que les travaux ultérieurs en ont confirmé.

Parmi les six caractères que Münter regarde comme des voyelles, il ne s'est pas trompé sur la valeur de l'A, sauf peut-être la quantité. Il a confondu l'O et l'I comme on l'a fait, du reste, pendant long-temps encore après lui. Ces trois caractères, toutefois, sont des voyelles; les autres sont des consonnes. Parmi les six consonnes qu'il a désignées, la valeur du B fut la seule heureuse, bien que les autres caractères fussent également des consonnes. Münter avait donc déchiffré deux lettres (l'A et le B) de cette antique écriture. Mais, à cette époque, nul n'avait encore le droit de considérer ces valeurs comme définitives, ou les autres comme erronées. Comment, en effet, arriver à les contrôler, bien qu'il fût prouvé désormais que ces signes étaient les éléments d'une langue?

Au milieu des difficultés inouïes que présentait un travail de cette nature, les plus graves, les plus sérieuses ne vinrent pas toujours du sujet lui-même. Tandis que, dès l'origine des découvertes, il s'est trouvé des hommes patients et modestes qui consacrèrent leurs réflexions les plus mûries et toutes les lumières de leur savoir à faire faire un pas à la science, il s'en est trouvé d'autres qui semblent n'avoir apporté leur attention sur ces matières que pour obscurcir la voie ouverte par les premières données, et retarder les découvertes naissantes. On doit être sévère pour Hyde; un homme de son mérite devait avoir le courage d'avouer son ignorance sur des points que tout le monde ignorait alors. — Il

faut être indulgent pour Chardin; car ceux qui, comme lui, se trompent de bonne foi servent quelquefois la science à leur insu, et puis il est si facile de s'égarer sur ces terres inexplorées! — Enfin on peut passer sous silence le nom de celui qui ne voyait dans ces inscriptions que le travail fortuit de vers rongeurs qui auraient attaqué la pierre. — Mais que dire de ceux qui, spéculant sur la nouveauté des découvertes, inventèrent des fables pour s'attribuer un mérite mensonger? Avant d'aller plus loin, nous croyons devoir faire justice des prétendues traductions de Lichtenstein (1). Ses travaux ne s'appuient sur aucune observation antérieure, et ils n'ont conduit à aucune découverte; mais nous les relevons ici pour montrer qu'il est désormais plus facile de se tromper soi-même que de se laisser égarer par autrui.

Lichtenstein aborde ces textes sans autre préambule que des plaisanteries à l'adresse de ceux qui douteraient de ses procédés, ou qui ont été assez aveugles pour n'avoir pu découvrir avant lui quelque chose d'aussi simple. Ces distinctions en trois écritures, en trois langues, sont insignifiantes : c'est toujours le même alphabet, plus ou moins orné. Il y a plus, le caractère le plus compliqué est précisément, pour lui, le plus facile à traduire et à comprendre. Dans le mois d'août 1801, le D^r. Hager avait publié l'inscription d'une brique de Babylone; mais il s'était abstenu de tout essai de lecture. Lichtenstein ne voit aucune difficulté dans ce texte : il fixe d'abord l'âge de ces briques au VIIe. ou VIIIe. siècle de notre ère, et la vue seule des caractères lui révèle que c'est de l'ancien arabe, des caractères connus sous le nom de *coufiques*, qui

(1) Les principaux résultats des premiers essais de Lichtenstein ont paru dans le *Braunschweigesches Magazin*, en 1800. On peut voir surtout son essai intitulé : *Tentamen Paleographiæ assyrio-persicæ. Auctore* D. Anton. Avgvst. Henric. Lichtenstein. — Helmestad, 1803.



dérivent de l'écriture syriaque nommée *estrangelo,* et qui se retrouvent encore, avec un peu d'altération, dans le caractère des Arabes d'Afrique et surtout de ceux de l'empire du Maroc. Il lit sur-le-champ cette inscription, qui lui paraît former une sentence tirée ou imitée du *Koran* et il en donne ainsi la traduction : « Nous « bâtissons sur toi (c'est-à-dire nous mettons notre confiance en « toi); car c'est toi qui nous as tous créés, ô Dieu le très-saint, « le très-véridique; sois-nous favorable ; car sur toi repose la « sécurité; restaure-nous, nourris-nous; car c'est toi qui nous as « tous créés. »

Lichtenstein ne donne pas la transcription arabe sur laquelle il s'appuie; il avertit seulement qu'il lit de *droite à gauche*, et sa méthode lui paraît tellement simple qu'il s'étonne beaucoup que M. Hager ne l'ait pas trouvée avant lui, en dessinant sa brique ; car la ressemblance des caractères saute aux yeux : « mais, ajoute Lichtenstein, il (M. Hager) s'était mis dans la tête que ces briques avaient été faites et gravées par l'ordre de Bélus et de Sémiramis et il ne pouvait lui venir en pensée d'y lire, en prenant pour guide la simple analogie du caractère coufique, de pieuses sentences d'un dévot musulman. »

La longue inscription qui recouvre le Caillou de Michaux, dont nous nous entretiendrons par la suite, est aussi facile à traduire. Ce n'est qu'un jeu pour Lichtenstein; il lui suffit de quelques instants pour en donner une traduction complète. « C'est « de l'araméen, du chaldaïque, qui renferme un discours que « le prêtre du temple du Dieu de la mort adresse aux femmes « revêtues d'habits de deuil et assemblées, au jour de la Commé- « moration de toutes les âmes, auprès des tombeaux de leurs « parents défunts pour s'y livrer aux transports de leur dou- « leur. » Puis il donne, pour la traduction d'un texte dont il ne

lit pas le premier mot, la plus incroyable harangue que l'on puisse inventer, pour la mettre en harmonie avec un pareil préambule.

Enfin Lichtenstein applique son système aux inscriptions de Persépolis, et particulièrement aux inscriptions de la pl. XXIV de Niebuhr dont nous avons donné la copie page 64. On sait aujourd'hui ce que ces inscriptions renferment ; il les lit encore *de droite à gauche* et les traduit ainsi : « Le roi, le prince « souverain de tous les princes, le seigneur Saleh, Jinghis, fils « d'Armérib, gouverneur général pour l'empereur de la Chine « Orkhan-Saheb. »

Nous verrons, plus tard, quelles sont les lectures véritables de tous ces textes auxquelles on n'est arrivé qu'à la suite des plus pénibles efforts ; mais alors Lichtenstein pouvait impunément jeter à la face du monde savant ce pastiche du *Koran* qu'il fait remonter à Genghizkhan ou à Tamerlan, parce que personne ne pouvait alors le contredire.

Le tour était hardi, et Lichtenstein a dû être satisfait de voir qu'un homme de la valeur de M. de Sacy examinait son travail, et que l'opinion publique pouvait hésiter entre ses rêveries et les travaux les plus consciencieux et les plus opiniâtres qui devaient s'accomplir pour arriver à un résultat véritable. L'Europe du XIXe. siècle ne devait retrouver la langue des Perses et des Assyriens qu'au prix des dévouements les plus désintéressés : une vie d'homme pour chaque lettre de cet antique alphabet !

Revenons donc aux travaux sérieux qui continuaient de s'accomplir sur ce sujet. Les savants de l'Europe ne pouvaient plus ne pas se préoccuper des découvertes de Niebuhr. L'Orient appelait de plus en plus l'attention des philologues : déjà les hiéroglyphes égyptiens ne passaient plus pour des ornements frivoles ; on avait

fait justice des hypothèses de l'abbé Tandeau, qui renouvelait, à propos de ces images, le système de Hyde sur les écritures cunéiformes (1). Les recherches philologiques acquéraient chaque jour de plus en plus d'importance. Les ruines de Persépolis, définitivement étudiées dans leur ensemble, dans leurs détails, étaient considérées comme les ruines des palais construits par les rois Achéménides, et on ne doutait pas que les inscriptions qui en recouvraient les murs n'appartinssent à l'époque de leur construction; l'archéologie regardait ces points comme constants, et c'était sur ces données qu'il fallait désormais établir ses recherches; l'indécision du comte de Caylus avait été tranchée par M. de Sacy : il venait de lire sur ces ruines les inscriptions pehlvies que les rois Sassanides y avaient tracées, en effleurant le marbre, à côté des caractères profondément gravés par leurs prédécesseurs.

Le moment était venu où la lecture des inscriptions qui nous occupent allait faire de nouveaux progrès. Le 4 septembre 1802, Georges-Frédéric Grotefend exposa, devant la Société académique de Goettingue, ses premières découvertes (2), précisément dans cette même séance où Heyne rendait compte des premiers travaux sur les hiéroglyphes égyptiens. Les observations de Grotefend procèdent d'un principe tout autre que celui qui avait servi de point de départ à Tyschen et à Münter. Grotefend était peu versé dans la connaissance des langues orientales, et les procédés philologiques dont ses prédécesseurs avaient développé toute la puissance ne lui furent que d'un faible secours. Il aborda les inscriptions de

(1) Voyez la *Dissertation sur les hiéroglyphes* de l'abbé Tandeau. Paris, 1762. In-12. Voyez aussi le *Journal des Savants*, du mois de mai de la même année.

(2) *Prævia de cuneatis quas vocant inscriptionibus Persepolitanis legendis et explicandis relatio.* Goettingen, 1802.

Persépolis à l'aide de l'archéologie et de l'histoire, et il y trouva des données suffisantes pour résoudre cet intéressant problème. Il arriva ainsi à formuler une traduction que le temps a consacrée et à lire, en un mot, ce qui était resté indéchiffrable jusqu'alors. Voici, du reste, les moyens qui l'ont conduit à ce résultat :

Les inscriptions de Persépolis, ainsi que nous l'avons dit, offrent des groupes qui présentent trois genres d'écriture. Grotefend admit que chaque inscription, dans ces groupes respectifs, était transcrite, non-seulement dans un alphabet différent, mais encore dans une langue différente, et que, si l'on connaissait le sens de l'une, on connaîtrait par cela même le sens des deux autres qui devaient lui correspondre. Il posa ainsi le premier l'hypothèse d'*inscriptions trilingues*. Il distingua provisoirement ces trois systèmes par cette désignation générale, suivant le degré de complication des caractères du plus simple au plus composé : le *premier*, le *deuxième*, le *troisième*, et il prit le premier système comme base de ses recherches. Il regarda d'abord comme constant le fait observé par Tyschen et Münter, à savoir que dans ce premier système les mots sont séparés par un clou en diagonale. Enfin, guidé par l'analogie des inscriptions sassanides que de Sacy avait traduites, il supposa que le mot que Tyschen et Münter avaient déjà signalé comme devant contenir le titre royal le contenait réellement. Ce mot est composé de sept caractères qui présentent l'aspect suivant :

Il apparaît çà et là dans le courant du texte, et de plus il est répété deux fois consécutives après les premiers mots dans la plupart de toutes les inscriptions, et la seconde fois il est suivi d'une

terminaison qui pouvait être considérée comme la terminaison d'un génitif pluriel.

Il en conclut que ces deux mots devaient représenter la qualification iranienne qui nous a été transmise d'âge en âge, et que l'on retrouve encore dans la forme moderne شاهنشاه, *Shahenshah, roi des rois*, sauf à donner ultérieurement une valeur phonétique à chacun des caractères qui la composent.

D'un autre côté, la traduction récente des inscriptions sassanides semblait révéler l'existence d'antiques formules, dont on pouvait soupçonner la reproduction dans les inscriptions de Persépolis. En comparant, sous l'influence de cette idée, deux inscriptions de Niebuhr qui lui parurent représenter deux de ces formules, il y constata cependant une différence : l'une, en effet, commence par un groupe que nous nommerons X, et qui s'écrit ainsi :

l'autre, par un groupe que nous nommerons D, et qui s'écrit ainsi :

Or, dans le courant de la seconde inscription, on voit un groupe que nous nommerons II, ainsi figuré :

précisément à la même place où la première inscription montre le

groupe D, qui commence la seconde. Grotefend induisit, de ces remarques, que les deux séries de groupes que nous venons de désigner sous les lettres X, D, H, figuraient des noms propres et, en outre, qu'il y avait dans ces noms un certain ordre de filiation. Il soupçonna que le groupe noté H désignait le *père* du groupe noté D, et que D était le *père* de X. Enfin il constata que le groupe H n'était pas suivi du mot *roi*. Le groupe H était donc le nom d'un prince qui n'avait pas régné; et dès-lors il était probable que D, *fils* de H, était le fondateur d'une dynastie. Le problème à résoudre se trouvait donc posé, pour ainsi dire, mathématiquement de la manière suivante pour la première inscription :

X, *roi des rois, fils de* D, *roi*, etc.

et, pour la deuxième :

D, *roi des rois, fils de* H, ... etc.

Il y avait d'abord à trouver les noms propres qui pouvaient satisfaire aux données du problème. La date des monuments était certaine; il était démontré, avons-nous dit, que ces monuments étaient construits par les rois achéménides : il fallait donc chercher, parmi ces princes, les noms de ceux qui pouvaient convenir aux données du problème. Or, comme fondateurs de dynastie, il y avait Cyrus et Darius. Cyrus ne pouvait convenir : le groupe qui l'aurait représenté parut trop long d'abord et, d'un autre côté, on sait que Cyrus a eu pour père et pour fils deux personnages du même nom ; il eût donc fallu que les groupes H et C eussent été semblables. Restait donc pour le groupe D le nom de Darius, qui satisfaisait admirablement à toutes les données historiques du problème, puisqu'il donnait, pour la première inscription :

Xerxès, roi des rois, fils de Darius, roi, etc.

et, pour la seconde :

Darius, roi des rois, fils de Hystaspe, etc.

Mais ce n'était pas tout, il fallait encore chercher la transcription de ces noms dans leur forme originelle. En consultant l'hébreu דריוש (1) et le grec Δαρεῖος, que les Perses, au dire de Strabon, prononçaient Δαριαύης (2). Grotefend épela le groupe de la manière suivante :

D Ã R H E Ũ SCH.

Des études ultérieures établirent qu'il ne s'était trompé que sur le signe qu'il lit H et qui représente Y.

Pour déchiffrer le nom de Xerxès, Grotefend se souvint du grec Ξέρξης, dont toutes les lettres se trouvaient en rapport avec le groupe à déchiffrer; il n'y avait d'inconnu, dans ce groupe, que le premier signe auquel il donna la valeur de l'aspirée *Kh.*

KH H A R SCH A

Dans cette première lecture, il n'y avait encore de mal lu que le même signe. Les travaux ultérieurs ont établi que ce nom était identique à la transcription hébraïque אחשורוש, dont on a formé le grec Ἀσσούερος, et le latin *Ahasverus.* C'est ainsi que les inscriptions achéménides ont permis de reconnaître le véritable nom du roi des Perses, mentionné au livre d'*Esther*, que l'on avait confondu pendant long-temps avec Artaxerxès, à cause sans doute du א prosthétique (3).

(1) Voyez Genesius, *Lexic. hebr.*, p. 256, 4ᵉ. édition.
(2) Strabon, *Geogr.*, lib. XVI, *in fine.*
(3) Voyez Oppert, *Les inscriptions des Achéménides*, etc., p. 268.

Enfin, pour expliquer le troisième groupe, dans lequel Grotefend voyait le nom d'*Hystaspe*, père de Darius, il eut recours aux Livres zends, qui donnaient le nom de *Vitaspa* à un personnage célèbre auquel les Persans modernes avaient conservé le nom de *Gustasp*, et que l'on assimilait alors au père de Darius. Quelque erronée que fût cette assimilation, la ressemblance nominale n'en subsistait pas moins et elle donna, pour le groupe C, la transcription suivante :



Les deux inscriptions étaient donc à lire, la première :

Khscharscha, roi des rois, fils de Darheusch, roi, etc.;

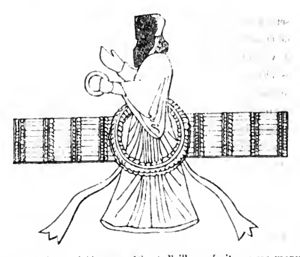
et la seconde :

Darheusch, roi des rois, fils de Goschtasp, etc.

On peut voir, par cet exposé, que le procédé de Grotefend est indépendant des observations philologiques de ses prédécesseurs. Tandis que Tyschen et Münter avaient usé leur science pour asseoir la valeur de quelques lettres douteuses, Grotefend parvint à lire d'un seul coup une phrase tout entière. Quoi qu'il en soit, les mots qu'elle contenait ne donnaient que douze lettres et des groupes inarticulés qui pouvaient signifier *fils* et *roi*. Il fallait cependant aller plus loin.

Nous avons dit qu'au milieu de toutes ces inscriptions et de tous ces bas-reliefs plane une figure ailée, que nous avons désignée comme la figure d'Ormusd. Ce fait est constant aujourd'hui, et pourtant cette figure a été prise pendant long-temps pour le *Férouer du roi*. Les Férouërs, dans la religion des anciens

Perses, sont à la fois des divinités inférieures, et l'expression la plus parfaite, le type de la force créatrice appliquée à un objet particulier. Mais lorsque ces types prennent un corps, c'est un corps de jeune fille (1). Les Férouërs sont des génies femelles et leur figure ne saurait se reconnaître dans ces corps virils, ornés d'appendices ornithomorphes, qui représentent la Divinité.



Le nom d'Ormusd (*Auramazdâ*) est d'ailleurs écrit sur ces monuments, autour de ces symboles; Grotefend le lisait ainsi :



Il n'y avait de bien déchiffré alors que trois lettres, U R D; la

(1) Conf. *Zend-Avesta, Vend. Sadé Izesch.*, 1er, *Ha.*—A. Charma, *Leçons de philosophie orientale professées à la Faculté des lettres de Caen*, en 1840-1841, p. 440.

première et la dernière avaient été découvertes par Münter; Grotefend traduisit ce mot par *Oromasdis cultor*. Il identifiait ainsi seulement la première partie de ce nom avec le zend d'Anquetil *Ehoré*, et en le traduisant, sans chercher à le lire, il s'enleva le moyen de reconnaître la terminaison *mazda*, qui ne fut découverte que long-temps après. Nous suivrons, du reste, les différents progrès qui ont abouti à la lecture de ce mot, dont le sens a été compris long-temps avant que l'articulation phonétique en ait été déterminée.

Il y avait quelque chose de si heureux et de si effrayant dans l'hypothèse de Grotefend, qu'il eût fallu pour la soutenir avoir tout deviné; et les travaux ultérieurs du professeur de Hanovre, il faut bien le reconnaître, ne furent pas de nature à engager les savants à le suivre dans ses recherches, malgré les encouragements de M. de Sacy qui le premier rendit hommage à cet heureux hasard, si l'on ne veut point appeler cela du génie.

Quoi qu'il en soit, on comprenait déjà l'importance de la langue du *Zend-Avesta* pour arriver à ces résultats. Un seul homme alors, Anquetil-Duperron, pouvait apprécier à ce point de vue la découverte de Grotefend; son approbation ne lui fit pas défaut: il la lui donna sans réserve et l'intérêt en rejaillit sur ses propres études. On le pressa, en effet, de mettre la dernière main aux travaux qu'il avait commencés sur le zend, et qui depuis trente ans restaient interrompus. Cette sollicitude tardive fit briller une lueur de courage dans ce savant vieillard; mais elle s'éteignit bientôt avec lui. Ce n'est que trente ans plus tard que l'œuvre d'Anquetil fut reprise et achevée par Eugène Burnouf, qui livra au monde savant ses magnifiques travaux sur les livres de Zoroastre.

Il est surprenant de voir, sur ce point, le scepticisme de

Volney : il prétendit, en effet, que tout le système de Grotefend devait s'écrouler, parce qu'il reposait sur une orthographe vicieuse des mots Xerxès et Darius (1). Sa parole faisait alors autorité dans le monde savant et devait retarder la démonstration scientifique des résultats de Grotefend : aussi la solution du problème resta longtemps indécise. Le premier exposé des idées de Grotefend eut lieu en 1802, et ce n'est qu'en 1824 que son travail réfléchi parut dans la seconde édition de l'ouvrage de Heeren sur la politique des anciens peuples (2). Ce travail, du reste, ne contient rien de plus que sa première inspiration, si l'on en excepte des remarques plus développées sur les différences que présentent les trois genres d'écritures.

De nouveaux textes étaient en effet arrivés en Europe dans l'intervalle, et jetaient de l'incertitude sur les bases que l'on devait adopter pour appuyer les premiers travaux. Ce n'étaient plus seulement quelques signes sur des briques, sur des pierres gravées qui présentaient de nouvelles combinaisons de l'élément primitif, et qui semblaient annoncer, pour ainsi dire, autant d'alphabets spéciaux que l'on comptait de monuments. Sir Hartford Jones venait de découvrir à Babylone une longue inscription, dont les caractères cunéiformes avaient une grande ressemblance avec ceux des briques. La Compagnie des Indes la fit graver avec beaucoup de soin et la livra aux observations des savants. Bellino rapporta un cylindre en terre cuite, couvert d'une petite écriture serrée dont le clou était encore l'élément radical, mais qui, au premier aspect, semblait former une nouvelle variété d'écriture.

(1) *Nouvelles recherches sur l'histoire ancienne*, t. I, p. 493, dans les Œuvres complètes.

(2) *Ideen ueber die Politik und den Handel der vornehmsten Voelker der alten Welt*, t. Ier., 1re. partie, édit. de 1805 et de 1824.

Enfin Ouseley, Ker-Porter, Rich, etc., firent connaître non-seulement tous les textes de Persépolis, mais encore de nouvelles inscriptions, et tous ces textes, pendant vingt ans, ne provoquèrent que des méditations infructueuses.

Nous ne reviendrons plus sur les autres systèmes d'écriture cunéiforme avant que nous ayons achevé d'exposer les progrès des travaux qui ont abouti au déchiffrement du premier système. A partir de Grotefend, les trois divisions des écritures persépolitaines ont été de plus en plus sanctionnées. Rich et les voyageurs qui depuis ont exploré les ruines n'ont pu que rendre hommage à la justesse de ses conjectures. Poursuivons.

Vers 1820, Saint-Martin, profondément versé dans la connaissance des langues orientales, reprit l'œuvre de Grotefend. Il s'attacha particulièrement à soumettre les découvertes de son devancier à l'épreuve des faits et de la langue. Le résultat de son travail fut de constater, entre la langue exprimée par ces signes et celle du *Zend-Avesta,* une assimilation de plus en plus grande qui toutefois n'allait pas jusqu'à une identité parfaite. Son premier mémoire fut lu le 20 décembre 1822, devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1). Cependant ses opinions réfléchies, celles qu'il regardait comme à l'abri de la critique, ne furent publiées qu'en 1832, dans l'ouvrage de Klaproth, sur les écritures des peuples de l'ancien monde (2), au moment même où une mort prématurée l'enleva à la science. *Les opinions réfléchies* de l'illustre savant, il faut bien le reconnaître ici, n'ont pas dépassé, malgré dix ans de veilles, l'inspiration du Hanovrien, et toutes ses recher-

(1) Conf. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, IIe. série, t. XII, 2e. partie, p. 113 et suiv. — *Journal asiatique*, t. II, p. 59.

(2) Klaproth, *Aperçu de l'origine des diverses écritures des peuples de l'ancien monde*, p. 65. Paris, 1832.

ches ne consacrèrent que les découvertes de 1802. Toutefois, si Saint-Martin n'a pu dépasser Grotefend, il a étayé les découvertes de son prédécesseur de tout le poids de son savoir, et il demeura dès-lors acquis que le sillon était ouvert.

Le professeur Rask fut plus heureux que Saint-Martin. Ce n'est pourtant qu'accidentellement qu'il s'occupa de l'écriture de Persépolis. Les livres de Zoroastre intéressaient alors vivement les savants, et dans un article sur l'authenticité de la langue zend (1), Rask eut occasion de critiquer les valeurs attribuées par Grotefend à deux signes mal déchiffrés : critique féconde qui amena la connaissance de deux lettres nouvelles, dont allait s'enrichir l'alphabet persépolitain.

Ces deux lettres n'ont pas été obtenues par les mêmes procédés que ceux qui avaient été employés jusqu'alors. Chacune de ces premières découvertes appartient en propre à celui qui le premier a marqué ce sol antique de son empreinte. Pour Rask, il n'est plus question de déductions philologiques de la nature de celles que Münter avait tentées en observant isolément les lettres; ni de problèmes historiques à résoudre, comme ceux qui avaient été si heureusement agités par Grotefend. C'est l'observation des formes grammaticales qui a guidé Rask dans sa découverte. Les deux mots qui contenaient le titre de *roi des rois* devaient nécessairement renfermer une forme grammaticale en rapport avec celles qui caractérisent les idiomes de la grande famille à laquelle on rattachait la langue de Darius. Le sanscrit et le zend autorisaient le soupçon d'un génitif pluriel en *anam* bien caractéristique et qui pouvait se retrouver dans la terminaison du second titre royal. Or,

(1) *Ueber das Alter und Echtheit der Zendsprache und des Zend-Avesta*, etc. Traduct. all. Berlin, 1826.

en donnant au signe [cuneiform sign] la valeur de N, et au signe [cuneiform sign] la valeur de M, il lut ces deux mots *(Khsâyathiya Khsâyathiyanam)*, avec une forme parfaitement en rapport avec tous les idiomes indo-germaniques, bien que la valeur de toutes les lettres ne fût pas alors définitivement déterminée.

En effet, les valeurs déjà acquises par ses prédécesseurs aux caractères qui composaient ces deux mots donnaient, pour le premier :

KH CH A Y TH I H;

et pour le second :

KH CH A Y TH I H A N A M.

Mais ce n'est pas tout : après avoir ainsi obtenu la valeur de ces deux lettres, par *nécessité philologique*, Rask ne tarda pas à en avoir la contre-épreuve dans la lecture d'un nom propre encore mal déchiffré. Les lettres M et N y sont juxtàposées, et ont donné la confirmation l'une de l'autre; on le lut ainsi :

HA KH A MA N Y SCH Y H.

C'est le nom patronymique des rois perses *fils d'Achéménès ;* le changement de la voyelle longue *â* en *aï* dans la transcription

grecque 'Αχαιμένης lui a donné une apparence hellénique qui s'évanouit devant la transcription véritable, conservée par l'écriture cunéiforme. Enfin nous devons encore remarquer que le M de Rask se retrouve dans le nom d'Ormusd



Il ne reste donc plus qu'une lettre à découvrir pour que ce nom soit complet.

Mais, avant d'aller plus loin, nous ne pouvons passer sous silence les progrès qui s'accomplissaient dans les études philologiques. La langue sacrée des anciens Perses, dont Anquetil-Duperron avait fait connaître les monuments, était enfin étudiée avec une sagacité qui en avait révélé toutes les nuances. E. Burnouf, après avoir reproduit avec le plus grand soin le texte de l'un des livres de Zoroastre (1), venait de publier son Commentaire sur le *Yaçna* (2). Jamais monument philologique n'a reçu une consécration plus imposante : il nous suffit de dire que le texte de Burnouf est devenu le texte officiel auquel les descendants de Zoroastre ont recours, et que les Commentaires du philologue français ont l'autorité d'une décision qui fixe parmi eux l'orthodoxie incertaine. Enfin on sait que les Parses viennent encore aujourd'hui en Europe demander aux rares disciples de Burnouf

(1) *Vendidad Sadé*, publié d'après le manuscrit zend de la Bibliothèque impériale, In-folio. Paris, 1832.

(2) *Commentaire sur le Yaçna*, l'un des livres religieux des Perses, ouvrage contenant le texte zend expliqué pour la première fois, les variantes des quatre manuscrits de la Bibliothèque royale, et la version sanscrite inédite de Neriosengh, par E. Burnouf, Paris, M.DCCC.XXXIII.

l'explication de leurs livres et des renseignements sur l'origine de leur religion (1).

La langue sacrée de la Perse, ainsi connue et approfondie, devint le contrôle nécessaire des études qui allaient s'accomplir sur la langue monumentale des Achéménides. Aucun progrès sérieux n'a été tenté, par la suite, sans qu'on n'ait cherché à s'appuyer plus ou moins directement sur le Commentaire de l'*Yaçna*.

Nous voici maintenant à un point important. Dans le courant de l'année 1836, trois savants, par des travaux simultanés, peuvent revendiquer l'honneur d'avoir complété l'alphabet commencé par Münter. Si nous voulions examiner leurs droits à la priorité, il faudrait non-seulement rechercher les moyens dont chacun s'est servi pour arriver à son but, mais encore faire la part de ce qu'ils doivent à leurs devanciers; car leurs moyens reposent sur tout cet entourage qui presse les intelligences à un moment donné, lorsque l'attention, depuis long-temps éveillée sur le même objet, va enfin formuler le résultat des méditations individuelles ou collectives. Cette simultanéité, c'est le produit de l'incubation nécessaire des germes qui doivent éclore au moment où les découvertes commencent à perdre leur caractère personnel. Lorsque Münter vit un A et un B dans ces signes inconnus sur lesquels il fixait sa pensée, son intuition ne puisa qu'en lui-même le motif de sa découverte; aussi elle resta indécise en attendant une sanction ultérieure. Il en fut de même lorsque Grotefend vit tout d'un coup et en bloc, dans des groupes qu'il désigna, les noms de quelques rois achéménides. Pour rendre sa découverte féconde, il lui fallut aussi la sanction du temps; mais, à mesure que les découvertes avancèrent, elles répondirent à une disposition plus géné-

(1) Voyez, entr'autres, le livre remarquable du Parse Dosabhoy Framjee : *The Parsees, their history, manners, customs and religion.* London, 1858.

rale des esprits, et furent dès-lors plus tôt comprises et plus vite acceptées. Voici, du reste, les dates des travaux que l'on vit éclore, à ce moment, sur des points différents.

En mai 1836, M. Lassen publiait, à Bonn, son travail sur les inscriptions cunéiformes (1), et donnait à chaque caractère une valeur avec laquelle il pouvait lire et comprendre les textes de la première colonne qu'il avait sous les yeux.

En juin 1836, E. Burnouf publiait son Mémoire sur les inscriptions de Hamadan (2), et donnait également à chaque lettre une valeur qui lui permettait de faire l'application de son alphabet à tous les textes jusqu'alors connus.

A la même époque, sir H. Rawlinson (3) était en Perse; il avait, dès 1835, entrepris des études sur les inscriptions cunéiformes, et, par des procédés analogues à ceux que Grotefend avait employés, il se trouvait, en 1836, assez avancé pour avoir formé un alphabet complet, indépendant des alphabets de l'Europe.

Reprenons maintenant l'analyse de ces différents travaux. Les recherches de Lassen ont pour objet la traduction des inscriptions de Xerxès et de Darius publiées par Niebuhr. Le point de départ de sa traduction se trouve naturellement dans les noms propres que l'on avait déchiffrés avant lui, et qui donnaient un certain nombre de lettres dont il fit l'application aux textes connus, en cherchant à déterminer de nouvelles lettres par suite de l'influence des flexions grammaticales que les mots devaient néces-

(1) *Die Altpersischen Keil-Inschriften von Persepolis. Ent zifferung des alphabets und Erklarung des Inhalts.* Bonn, mai 1836.

(2) *Mémoire sur deux inscriptions cunéifarmes trouvées près de Hamadan.* Paris, juin 1836.

(3) *The persian cuneiform inscription at Behistun, decyphered and translated; with a Memoir on persian cuneiform inscription in general, and on that of Behistun in particular.*

sairement représenter; il a ainsi composé un alphabet qui lui a permis de lire deux inscriptions de vingt-cinq lignes chacune, et d'en déterminer le sens général. Beaucoup de ces valeurs ont été confirmées par l'application qu'on a pu en faire aux nouveaux textes que l'on soumit ultérieurement à l'analyse. Cependant M. Lassen a été violemment attaqué en Allemagne : on lui a contesté l'originalité de ses découvertes; il n'a jamais répondu à ces attaques; mais il a poursuivi son œuvre en corrigeant ses premières lectures et en les appuyant, dans ses écrits ultérieurs (1), de tous les documents qui pouvaient assurer l'indépendance de ses recherches. Certaines lettres lui appartiennent évidemment en propre, le était encore lu G par Burnouf, lorsque Lassen lui assigna la valeur de V. Mais il est inutile de multiplier les citations de cette nature qui ressortent de la comparaison des alphabets, tels que chacun de ces savants a pu les établir.

Voici maintenant les procédés de Burnouf (2). Il prend pour sujet de traduction deux inscriptions copiées par Schulz, dans les rochers de Hamadan, et qui reproduisent le même texte que les inscriptions copiées par Niebuhr et Lebrun, sur les murs de Persépolis. Pourquoi ces inscriptions se retrouvent-elles si loin de Persépolis? C'est ce qu'il est inutile d'examiner ici : il nous suffit de dire que la comparaison de ce texte et des copies antérieures a suffi à Burnouf pour fixer toutes les incertitudes que des erreurs de transcription auraient pu produire. Lorsque la forme des

(1) Voyez, dans le journal intitulé : *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. VI, les derniers travaux de Lassen sur l'écriture cunéiforme; voyez aussi l'article PERSÉPOLIS dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber.

(2) *Mémoire sur deux inscriptions*, passim.

signes fut ainsi bien fixée, il appliqua à chacun d'eux le procédé suivant (1) : « Il ne peut, dit-il, exister qu'un moyen scientifique pour la détermination d'un signe inconnu : il faut réunir tous les mots où il se trouve, les comparer entre eux, et essayer d'appliquer au signe inconnu les valeurs de l'alphabet pour lesquelles on ne possède pas encore de caractère propre et rigoureusement déterminé. Si le déchiffrement de l'alphabet est commencé, s'il repose sur quelques bases certaines, l'examen des diverses positions du signe dont on cherche le sens devra en donner la véritable valeur. »

Or, Burnouf a ainsi analysé les quarante-deux signes de Niebuhr, et a étudié les combinaisons que chaque caractère peut faire dans chaque mot. C'est ce travail de patience qui lui a fait rejeter quelques-unes des valeurs de ses devanciers, pour en adopter d'autres qui lui parurent plus rigoureuses.

Ainsi, par exemple, il remarqua que le signe que Grotefend lisait V et que Saint-Martin lisait R se trouvait dans seize mots, dans les inscriptions qu'il avait sous les yeux. Dans ces seize mots, les valeurs qui étaient attribuées par Grotefend et Saint-Martin donnaient des noms dont la physionomie iranienne n'offrait rien de séduisant. Si, au contraire, on accordait à ce caractère la valeur de B, alors ces mots prenaient un tout autre aspect; leur structure devenait très-satisfaisante et, de plus, l'un d'eux, qu'on lisait *Vakhtris* ou *Rakhtris*, recevait par cette nouvelle valeur une forme *(Bakhtris)* dans laquelle il était facile de reconnaître l'antique *Bactra* ou la *Bactriane*. Burnouf fut ainsi sur la voie de l'énumération des satrapies créées par Darius, et il ne tarda pas à se trouver devant une série de noms propres dont les caractères

(1) *Mémoire sur deux inscriptions*, p. 23.

devaient se contrôler les uns par les autres, et qui lui permirent de compléter son alphabet.

Cette découverte est bien propre à Burnouf, et on comprend tout le parti que put en tirer l'auteur même du Commentaire sur le *Yaçna*. Nous ne terminerons pas toutefois ce qui a trait à ses travaux sans nous arrêter sur un nom, que le signe 𐏀, qu'il lut Z, comme Lassen, lui permit de compléter, et qui donna définitivement en ancien perse le nom d'Ormusd, qu'on put lire ainsi :

𐎠 𐎢 𐎼 𐎶 𐏀 𐎭 𐎠

A U R M Z D A.

En résumé, ce nom se compose de sept caractères représentant six valeurs différentes : la première lettre (A), qui est aussi la dernière, a été déterminée par Münter ; trois autres (U, D, R) ont été déterminées par Grotefend ; une (M), par Rask ; enfin une (Z), par Lassen et Burnouf.

Ce nom, qui a coûté tant de peine à lire, a suggéré une remarque importante : l'orthographe cunéiforme n'est pas en rapport avec celle des textes zends. En effet, les deux inscriptions analysées par Burnouf font usage de ce mot sans l'accompagner d'aucune désinence ; de plus, elles omettent deux fois la voyelle A et une fois l'aspirée H. Il suit de là de deux choses l'une : ou que cette voyelle ainsi que l'aspiration n'existaient pas dans ce mot, ou bien qu'elles ont été supprimées. « Or, comme ces lettres sont étymologiquement nécessaires dans le mot *Ahura-Mazda*, je crois, dit Burnouf (1), pouvoir avancer que, si elles manquent dans le

(1) *Mémoire sur deux inscriptions cunéiformes*, p. 41 et suiv.

Aurmzdâ de nos inscriptions, c'est par suite d'une suppression et non en vertu de l'application d'une règle étymologique. Nous admettons donc que le *Aurmzdâ* de l'inscription de Darius a dû être primitivement *Ahura-Mazda*, et que si ce titre a perdu trois de ses lettres, c'est sous l'influence d'une cause étrangère à la langue à laquelle il appartient par son origine. Cette cause me paraît ne pouvoir être autre que l'écriture. C'est parce que le système d'écriture qui a été appliqué à la gravure de ces inscriptions n'était pas, quant à la représentation des voyelles, aussi rigoureux que le système des écritures zend et sanscrite, qu'une voyelle, d'une prononciation très-brève, a pu disparaître de ce mot; et, quant à la suppression de l'aspirée, lettre nécessaire dans *Ahura*, on comprend également qu'une écriture, qui considérait chaque voyelle comme essentiellement accompagnée d'une aspiration faible, pouvait se passer de l'exprimer dans la transcription de ce mot. Il y a donc un désaccord évident entre la langue de nos inscriptions et le caractère avec lequel elles sont écrites; et ce désaccord se remarque non-seulement dans les noms propres, mais encore dans un assez grand nombre de termes. »

Nous arrivons maintenant aux travaux du colonel sir Henry Rawlinson. Voici, en résumé, comment il explique l'origine de ses études et ses propres progrès.

Ce fut, d'après lui (1), dans le cours de l'année 1835 qu'il entreprit des recherches sur les écritures cunéiformes, il savait seulement alors que le professeur Grotefend avait déchiffré les noms de quelques souverains achéménides. Mais dans sa position, à Kermanschah, sur la frontière ouest de la Perse, il ne pouvait

(1) *The Persian*, etc., *Preliminary remarks*, p. 4.

obtenir une copie de son alphabet, ni se procurer les inscriptions qu'on avait étudiées avant lui. Les premiers matériaux qu'il soumit à l'analyse furent les tables de Hamadan, dont il prit lui-même la copie avec beaucoup de soin. Ce sont précisément ces tables dont Burnouf avait donné l'analyse et la traduction. Par des procédés analogues à ceux de Grotefend, sir H. Rawlinson parvint à lire sur ces tables les noms de *Darius*, *Xerxès*, *Hystaspe*, et il fit bientôt des progrès rapides. Une circonstance particulière lui donna, du reste, tout d'un coup un vaste champ d'étude : il se trouvait à peu de distance de Bisitoun, il en profita pour copier la belle page d'histoire que les Achéménides ont laissée sur ces rochers. La comparaison des deux premiers paragraphes de cette longue inscription, avec les tables de l'Elvend, lui permit d'ajouter aux noms déjà connus ceux d'*Arsamès*, d'*Ariamnès*, de *Tispès*, d'*Achéménès*, et de déterminer ainsi la valeur de dix-huit caractères avant qu'il eût eu connaissance des travaux qui s'accomplissaient en Europe. Ce fut en 1836, pendant sa résidence à Téhéran, qu'il eut connaissance des travaux de Grotefend et de Saint-Martin; il était déjà en avance sur ces découvertes, par l'étendue des matériaux qu'il avait eus à sa disposition. Dans le courant de 1837, il copia les autres paragraphes de la grande inscription de Bisitoun, et pendant l'hiver de cette même année, croyant que la lecture de ces textes n'avait fait aucun progrès depuis Saint-Martin, il envoya à la Société asiatique de Londres la traduction des deux premiers paragraphes de cette inscription, qui rappelaient les titres et la généalogie de Darius, fils d'Hystaspe.

Bien que sur les lieux mêmes où les textes étaient écrits, ses moyens d'investigation étaient très-restreints. Il avait, sans doute, à sa disposition, comme moyens d'étude des textes, des inscrip-

tions plus complètes; mais il n'en était pas ainsi des moyens d'analyse grammaticale : il ne possédait que les recherches d'Anquetil sur la langue de l'*Avesta*, quelques manuscrits zends qu'il s'était procurés en Perse, et pour interprète un mobed ignorant, d'Yezd, qui pouvait à peine lire l'ancienne langue de son pays.

Lorsque le Mémoire de sir H. Rawlinson arriva en Europe, le savant anglais avait été devancé; il reçut, en échange, les Mémoires de Lassen et de Burnouf qui lui arrivèrent à Téhéran, avec le Commentaire du Yaçna, dans le courant de l'année 1838. Comment douter de l'indépendance des travaux de sir H. Rawlinson, lorsqu'il reconnaît que son premier Mémoire contenait un grand nombre d'erreurs, et que c'est à partir de cette époque qu'il fit les progrès les plus sûrs, et qu'il en attribue la cause aux connaissances qu'il a puisées dans le *Commentaire sur le Yaçna?* — Quoi qu'il en soit, en 1839, la longue inscription de Bisitoun était transcrite et traduite. Ce ne fut, toutefois, qu'en 1843 qu'il adressa ses travaux en Europe. Des difficultés matérielles survinrent pour arrêter la publication de cette grande page d'histoire. Le texte ne parut dans le *Journal de la Société asiatique de Londres* que dans le courant de l'année 1846, et la publication de l'*Analyse* et des *Commentaires* du colonel anglais ne fut terminée qu'en 1849.

L'importance de cette belle inscription nous oblige à la faire connaître d'une manière plus détaillée. Les renseignements historiques qu'elle nous fournit sont du plus haut intérêt, et les moyens d'investigation qu'elle a apportés pour arriver à l'interprétation des autres inscriptions en caractères cunéiformes en ont fait le point de départ et la base des recherches et des progrès qui ont été accomplis jusqu'ici.

Ainsi que nous l'avons dit, cette inscription est gravée autour d'un bas-relief sculpté sur un rocher escarpé qui se dresse à une lieue au nord de Kirmanschah.

Ce bas-relief représente Darius, la taille haute, la tête ceinte de la couronne royale, la main gauche appuyée sur un arc, la droite étendue vers neuf personnages enchaînés par le cou et les mains liées derrière le dos. Il foule à ses pieds le corps d'un ennemi vaincu qui semble implorer sa grâce. On voit derrière lui deux officiers de son palais, armés de l'arc et de la lance; enfin, au-dessus de cette scène plane, comme sur tous les monuments de cette époque, la grande figure d'Ormusd.



BAS-RELIEF DE BISITOUN.

Cette scène, qui a été plusieurs fois interprétée avant que la lecture des inscriptions en eût donné la véritable signification, est aujourd'hui parfaitement comprise. Il est facile de reconnaître, à la diversité des types et des costumes, les différents vaincus auxquels Darius a fait sentir sa puissance. Au surplus, leurs noms



sont écrits sur leurs têtes ou sous leurs pieds dans les trois langues qui servaient aux rois achéménides à faire connaître leur pensée à leurs nombreux sujets.

Au-dessous de cette figure renversée que le roi foule à ses pieds, nous lisons ces mots : « Celui-ci, c'est Gaumatès-le-Mage; il mentit; il parla ainsi : Je suis Smerdis, le fils de Cyrus; je suis roi. » Ce nom est écrit, avec cette note flétrissante, en perse, en médo-scythique et en assyrien, tandis que la grande inscription raconte, dans les trois langues des Achéménides, les détails de la trahison du Mage et son châtiment terrible.

Après Gaumatès, la première figure que l'on voit sur le bas-relief, en présence du roi vainqueur, — c'est, nous dit l'inscription : « C'est Athrina; il mentit en disant : Je suis roi en Susiane. » — Le suivant : « C'est Naditabel; il mentit en disant : Je suis Nabuchodonosor, le fils de Nabonide; je suis roi à Babylone. » — Le troisième porte son inscription sur sa robe : elle devrait être, comme les autres, sur le champ du bas-relief; mais la place est occupée par la figure d'Ormusd : « C'est Phraortès; il mentit en disant : Je suis Xatritès, de la race de Cyaxare; je suis roi en Médie. » — Le quatrième, dont la robe plus longue traîne à terre : « C'est Martiya; il mentit; il dit : Je suis roi en Susiane. » — Le cinquième : « C'est Sitratachmès; il mentit; il dit : Je suis roi en Sagartie, de la race de Cyaxarès. » — Le sixième, Vayadate, cherchait, comme le Mage, à fomenter une insurrection dans la Perse même, pendant une absence de Darius; il voulait, lui aussi, se faire passer pour le fils de Cyrus, dont la fin mystérieuse prêtait aux ruses des imposteurs : « Il mentit en parlant ainsi : Je suis Smerdis, le fils de Cyrus; je suis roi. » — Le septième, c'est Aracha, qui voulait susciter une nouvelle révolte dans la Babylonie : « Il mentit; il dit : Je suis Nabuchodonosor, le fils de

Nabonide; je suis roi à Babylone. » — Le huitième : « C'est Frada; il mentit; il parla ainsi : Je suis roi en Margiane. » — Enfin, le neuvième, au bonnet pointu, à la taille plus haute que les autres, se reconnaît facilement pour un de ces grands Scythes, tireurs d'arc, qui, pendant vingt-huit ans, avaient fait trembler la Haute-Asie quelques siècles auparavant; aujourd'hui il est là, devant Darius, comme les autres rois menteurs et rebelles, les mains liées derrière le dos et la corde au cou, avec cette seule suscription : « Celui-ci, c'est Sarukha le Scythe. »

Les inscriptions qui entourent le bas-relief forment un ensemble de plus de six cents lignes d'écriture; elles sont plus ou moins endommagées par le temps, toutefois elles se complètent les unes par les autres. Le texte perse est celui qui a le moins souffert; l'eau, en glissant sur les rochers, a rongé çà et là des parties importantes, particulièrement dans le texte assyrien; mais il est visible qu'aucune main vengeresse n'est venue insulter l'image immobile du roi, ni effacer les lignes flétrissantes qui désignent les vaincus au mépris de la postérité. Il paraît même qu'on aperçoit encore sur la pierre, dans quelques endroits, la trace d'un vernis qui recouvrait ces antiques caractères.

L'inscription s'ouvre par une invocation à Ormusd, qui se trouve reproduite sur le champ du bas-relief; puis la première colonne commence ainsi : « Je suis Darius, grand roi, roi des rois, roi de Perse, roi du monde, fils d'Hystaspe, petit-fils d'Arsamès, Achéménide. » Ensuite Darius donne sa généalogie et l'énumération des provinces qui constituent son empire, puis il raconte comment il est parvenu à conquérir le trône de ses ancêtres, qui avait été arraché à sa famille par l'usurpation d'un mage imposteur.

Ces données sont conformes à celles qui nous sont transmises

par les historiens grecs. Nous savons, en effet, que l'empire des Perses, depuis la mort de Cambyse, était aux mains d'un mage qui se faisait passer pour Smerdis. Une conspiration, dans laquelle figuraient les principaux Perses, était tramée contre lui. Les conjurés étaient réunis et délibéraient lorsque Darius, arrivant des provinces où son père commandait, leur fut présenté. On hésitait sur le moment favorable de l'exécution, mais le bouillant Darius enleva toute incertitude, et, sur ses conseils, on marcha droit vers le palais du Mage, où les conjurés donnèrent le signal d'un affreux carnage. Si le texte de Bisitoun ne nous raconte pas les massacres qui suivirent cet acte, il est aisé de comprendre avec quelle rapidité et avec quelle fureur l'exemple fut suivi. Le texte ne nous dit pas non plus ce qui décida, parmi les conjurés, du rang suprême auquel Darius fut porté après l'événement; mais le rôle que les Grecs font jouer à son cheval, dans cette circonstance, nous paraît une fable inutile pour expliquer une faveur à laquelle sa naissance le destinait et un rang qu'il sut conquérir lui-même. Le texte nous apprend, en effet, que c'est lui qui a porté le coup décisif et qui a tué le mage Gaumatès.

Le sort qui fut réservé aux autres rois vaincus dont nous connaissons les noms n'a pas été moins terrible. Voici comment Darius raconte la fin de la première révolte en Susiane : Le roi Darius dit : « Alors j'envoyai une armée en Susiane; lui, Athrina, fut amené enchaîné devant moi. Je le tuai. » Le style est concis. Comment cet Athrina fut-il tué? C'est ce qu'une connaissance plus approfondie des mœurs de cette époque pourrait nous faire connaître; mais le texte était sans doute assez explicite pour les sujets de Darius.

La révolte de la Babylonie devait être plus sérieuse que cette première insurrection, car le texte nous apprend qu'il y eut une

sanglante bataille aux portes de la ville, dans laquelle on tua beaucoup de monde ; une partie des troupes rebelles fut lancée dans le fleuve, et, lorsque Babylone fut prise avec le chef de la révolte, Darius nous fait ainsi connaître sa fin : « Je tuai ce Naditabel à Babylone. »

La révolte de Phraortès fut également sérieuse ; malgré les victoires de ses généraux, Darius, occupé dans d'autres provinces, ne pouvait apaiser les insurrections de la Médie; une longue rivalité explique, du reste, la résistance et l'acharnement des deux partis. Pour mettre fin à toutes les séditions, il fallait un châtiment sévère. Darius nous apprend alors quel fut le sort du chef de la révolte : « Phraortès, dit-il, fut amené devant moi ; je lui coupai le nez, les oreilles, la langue... il fut tenu enchaîné à ma cour ; tout le monde le voyait ; ensuite je le fis crucifier à Ecbatane, lui et les hommes qui avaient été ses complices. »

Nous savons par le livre d'*Esther*, qui fournit de si précieux renseignements sur l'histoire de la Perse au temps de Xerxès, en quoi consistait le supplice qui fut réservé au Mède insurgé dans la capitale de la Médie. La croix de l'orgueilleux Aman avait 30 coudées de haut. C'est probablement à un pilori semblable que Phraortès fut attaché lorsque les Perses se furent rassasiés du spectacle de ses atroces mutilations. Il était encore vivant quand il fut mis en croix, car le texte perse a soin de nous faire connaître qu'autour de lui furent également attachés, sur des poteaux semblables, les cadavres de ses complices qui avaient péri dans la mêlée. Ces cruels supplices n'étaient pas rares. Hérodote nous a raconté la ruse héroïque de Zopire, qui se mutila volontairement pour ouvrir à son roi les portes de Babylone. Le texte de Bisitoun nous apprend, du reste, que d'autres rois insurgés subirent le même supplice : Sitratachmès fut crucifié à Arbelles, et Vayadate

dans une ville (Vadaida) qui ne nous est connue que par ce fait.

L'inscription peut se diviser en un certain nombre de paragraphes, qui commencent par une formule qui revient soixante-douze fois dans le courant du récit : *Thâtiy Dârayavus khsâyathiya paçâva*, c'est-à-dire : *Le roi Darius dit.* Elle se termine par un résumé des différentes victoires que Darius remporta dans les provinces de son empire, et les dernières lignes renferment en quelque sorte un appel au jugement de son peuple et au jugement de l'histoire, qu'il prend à témoin de la sincérité de ses paroles. Il veut surtout que son récit parvienne à la postérité la plus reculée tel qu'il l'a fait, parce qu'il a dit vrai. Aussi il explique les nécessités politiques qui ont dicté ses rigueurs :

« Le roi Darius dit : Ces pays étaient insurgés contre mon pouvoir ; le mensonge me les avait ravis. Ceux-ci (ceux dont on voit les images) trompèrent le peuple. Mon armée les prit et les mit dans mes mains, d'après mes ordres ; elle les dépouilla.

« Le roi Darius dit : O toi qui seras roi plus tard, garde-toi de te rendre coupable de l'imposture. L'homme qui sera méchant, juge-le comme il doit être jugé, et si tu règnes ainsi, mon pays pourra être puissant....

« Le roi Darius dit : Ce que je faisais, je le faisais toujours par la grâce d'Ormusd. Toi qui consulteras cette table sur mes exploits, ne crois pas que tu as été trompé, ne t'en méfie pas.

« Le roi Darius dit : Ormusd, sois mon témoin que je n'ai jamais fait ce récit d'une manière mensongère. »

Enfin, Darius donne la liste des conjurés qui l'accompagnaient lors de l'insurrection contre le Mage : « Le roi Darius dit : Ceux-ci étaient les hommes qui étaient auprès de moi lorsque je tuai Gaumatès-le-Mage, qui s'appelait Smerdis. C'étaient ces hommes qui étaient mes complices : un Perse, nommé Intaphernès, fils de

Hyspakès (?); un Perse, nommé Hydarnès, fils de Dysgarès (?); un Perse, nommé Gobrias, fils de Mardonius; un Perse, nommé Otanès, fils de Franaspe; un Perse, nommé Mégabyse, fils de Zopire, et un Perse, nommé Aspathixès, fils d'Amorgès.

Cette belle inscription comprend tous les grands événements du règne de Darius; il en ressort un fait important pour l'histoire du développement religieux de l'humanité. Depuis que les livres zends ont pénétré en Europe, on avait pensé que Darius, sous le nom de Gustasp, était le prince qui avait prêté son concours à l'établissement du culte d'Ormusd; or, il n'en est rien: il est certain aujourd'hui que le mazdéisme était dans toute sa splendeur sous le règne des Achéménides. Le nom de Zoroastre ne se trouve pas une seule fois dans les inscriptions trilingues, et si Darius eût participé aux faits qui ont accompagné la mission du grand prophète de l'Iran, il nous en eût certainement conservé le souvenir.

Nous n'entrerons pas dans le détail des événements que cette longue inscription nous fait connaître: elle a été l'objet des traductions les plus consciencieuses et des commentaires les plus éclairés. Elle nous confirme du reste, par son ensemble, les données qui nous sont fournies par Hérodote. Il nous suffit de faire comprendre que la lecture de ces textes est désormais achevée, et que partout où le contrôle en est possible nous les trouvons d'une irrécusable sincérité. Il en sera de même des inscriptions que nous examinerons par la suite: ce sont bien là les archives les plus authentiques de l'histoire. Les contemporains de Darius, par exemple, n'ont-ils pas sanctionné ses récits par leur respect et leur silence, malgré les récriminations possibles des partisans de neuf rois vaincus?

Lorsque la dynastie des Achéménides s'éteignit à son tour, lorsque l'empire des Perses s'écroula sous les armes d'Alexandre,

on lisait encore ces inscriptions, que les soldats grecs ne manquèrent pas de se faire traduire en passant au pied de la montagne de Bisitoun, sur cette route que les Perses vainqueurs avaient si bien connue deux siècles auparavant. Mais ces pages ne témoignaient plus alors que d'une grandeur impuissante, et le soldat grec passait indifférent devant ces inscriptions déjà deux fois séculaires, sans insulter aux vainqueurs ou aux vaincus d'un autre âge.

Puis, lorsque les langues n'ont plus été comprises, le bas-relief n'en a pas moins perpétué long-temps encore le souvenir d'un grand règne, le souvenir d'un grand roi qui n'effrayait plus les Assyriens ni les Mèdes, mais pour lequel les Parthes avaient encore quelque respect. Ces traditions n'étaient sans doute pas complètement éteintes au moment du règne d'Ardeshir-Babekan; car ce fut au nom des anciens rois de l'Iran que la Perse entra dans une nouvelle période de grandeur.

Enfin, au moment de l'invasion musulmane, un principe nouveau s'implanta sur ce sol épuisé par tant de générations glorieuses, et la Perse transformée marcha de nouveau, sous l'égide de Mahomet, vers des destinées nouvelles. De l'arbre primitif, il ne resta que le tronc dénudé. Pour que la sève se portât tout entière dans la tige qui allait grandir, on élagua les vieux rameaux: mœurs, croyances, souvenirs, tout fut changé, et bientôt tout fut oublié. Quand la Perse a voulu reprendre sa vie, après avoir secoué le joug des khalifes, il n'est pas étonnant qu'elle n'ait pu retrouver son passé : les chroniqueurs orientaux ne recueillirent que de vagues renseignements qu'il fut impossible de mettre d'accord avec les récits gravés sur les rochers de l'antique Iran, ou dans la mémoire de ceux qui avaient conservé dans l'Occident les traditions primitives. Aussi, maintenant, si la Perse veut connaître ses glorieuses origines, c'est vers l'Europe qu'elle doit

tourner ses regards. Ses montagnes et ses ruines conserveront long-temps encore les récits des Achéménides; mais c'est chez nous qu'elle trouvera l'explication des pages qui consacrent la gloire dont elle brilla jadis.

Maintenant que nous avons exposé les travaux des savants qui ont achevé la connaissance de l'alphabet perse, nous savons que les quarante-deux signes déterminés par Niebuhr ont reçu une valeur qui nous permet de lire les différents textes dont on avait cherché si long-temps la signification. Aussi, nous donnerons facilement la transcription et la traduction de la courte inscription que nous avons citée plus haut, et qui précisément avait servi de point de départ aux travaux de Grotefend. Tous les noms propres qu'elle renferme, ainsi que les titres royaux, nous sont déjà connus; il ne nous reste plus que deux mots à examiner, et les valeurs acquises nous permettent de les prononcer et de les traduire.

Voici le premier mot, que nous lisons :

VA ZA R KA;

il trouve son représentant dans le persan moderne *buzurg*, qui veut dire *grand*. Le second, que nous lisons :

P U TRA,

n'est autre que le sanscrit *putra*, qui veut dire *fils*, et dont on retrouve les dérivés dans le grec éolien ποϊρ, le latin *puer*, et enfin dans le persan moderne *puser*.

Tous les mots de notre inscription nous sont donc maintenant connus, nous pouvons la lire et la traduire ainsi :

KH *sa* Y Ã R S A * KH S Ã *Ya* TH I *Ya* * *Va* *za* R-
Xerxes, rex magnus,

K *a* * K H S Â *Ya* TH I *Ya* * KH S A *Ya* TH I *Ya* A-
rex regum,

N A M * D A R*a* Y *a* V *a* H U S * K H S A *Ya* TH-
Darii regis

I *Ya* H Y A * P U TR*a* * H*a* KH A M*a* N I S I *Ya* *
filius Achemenis.

M. de Rosny la transcrit ainsi, en persan moderne (1) :

اردشیر پادشاه بزرگ شاهنشاه پسر دارا پادشاه اخامنی

Ardechir padichah-i buzurg Chahenchah puser-i Dârâ padichah-i Akhamâni.

C'est-à-dire, en français :

« Xerxès, le grand roi, le roi des rois, fils de Darius roi, Achéménide. »

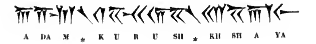
(1) *Recherches sur l'écriture des différents peuples*, par M. L. de Rosny, p. 63.

Nous pouvons citer encore ici la courte inscription des piliers de Mourgab, elle est d'autant plus curieuse qu'elle nous fait connaître le nom et l'image de Cyrus.



CYRUS.

On lit, en effet, pour nous en tenir aux deux lignes de caractères de l'inscription supérieure :



TH I YA * HA KH A MA N I SH I YA.

C'est-à-dire :

« Je suis Cyrus, roi, Achéménide. »

Après les travaux de Lassen, de Burnouf et de Rawlinson, on peut dire que les résultats de leurs successeurs n'ont plus le caractère de découvertes : l'ensemble de l'alphabet était en effet suffisamment connu pour permettre de lire tous les textes, et de reconstruire la langue; aussi les travaux ultérieurs que nous allons maintenant enregistrer ne sont plus, à proprement parler, que des œuvres de *critique :* non pas, il est vrai, de cette critique stérile qui ne sait que détruire les travaux d'autrui et qui écrase, sous le poids d'une science étrangère ou d'une phrase pompeuse, des vérités encore en germe qui font effort pour grandir ; mais de cette critique féconde dont Rask avait donné la mesure, et qui a placé ses essais à côté des plus sérieuses découvertes.

Parmi les derniers travaux qui se sont accomplis depuis lors, je dois citer, après les derniers mémoires de Grotefend (1), l'examen critique du travail de Burnouf, par M. Obri, d'Amiens (2), et celui des Mémoires de Lassen, par Jacquet (3); puis les travaux de MM. Holzmann (4), Hitzig (5), Westergaard (6),

(1) *Neue Beitrage zur Erlaüterung der Persepolitanischen Keilschriften.* Hanover, 1837.

(2) *Journal asiatique.* Octobre 1836.

(3) *Ibid.*, 1838 (Ce travail est malheureusement resté inachevé).

(4) *Uber die zweite art des Achaemenidischen Keilschrift.* — *Beitrage zur Erklarung der Altpersischen Keilinschriften.* Karlsruhe, 1845.

(5) *Die Grabschrift des Darius zu Nakhsi-Rustam.* Zurich, 1847.

(6) *Die Altpersischen Keilinschriften.* Zeitschrift fur die Kunde des Morgenlandes, VI, I, 188. — *Zur Entzifferung des Achaemenidischen Keilschrift Zweitergattung.* In der Zeitschr. fur die Kunde des Morgenl., VI, 337, pl. IX.

Beer (1), Benfey (2), Hincks (3), Oppert (4) et Speegel (5). Tous ces travaux ont achevé la connaissance de cet idiome : aussi depuis long-temps M. Bopp l'a rangé, dans son beau travail sur la grammaire comparée, parmi les dialectes les plus régulièrement connus. Il est constant que cette langue n'a rien de commun avec les langues sémitiques ; mais, dans le genre auquel elle appartient, elle a des formes particulières qui caractérisent son individualité : c'est une langue arienne qui se rattache à la grande famille des langues indo-germaniques ; elle n'est point identique au zend des livres de Zoroastre ; elle s'en rapproche plus que du sanscrit, sans doute, mais elle s'en sépare sous plus d'un rapport ; elle paraît avoir le caractère d'un dialecte dérivé, dont les formes grammaticales tendent à s'effacer de plus en plus. Quoi qu'il en soit, dans l'état où elle nous est parvenue, c'est la langue de Cyrus, de Darius, de Xerxès, de l'ancien *perse* en un mot, tel qu'il a été parlé au VI[e] siècle avant notre ère, et dans lequel il a été facile de retrouver, sur quelques points assez nombreux pour qu'il ne puisse y avoir d'équivoque, l'origine du persan moderne.

Toutes les inscriptions perses ont été traduites et commentées.

(1) *Allgemeine Hallische literatur Zeitung*. 1838.

(2) *Die Persischen Keilinschriften mit Uebersetzung und Glossar*. Leipzig, 1847.

(3) *On the first and second Kinds of Persepolitan Writing* (Ext. from Trans. of the royal Irish Acad., vol. XXI, p. 2. London, juin 1846).

(4) *Das Lautsystem des Altpersischen*. Berlin, 1847. — *Observations sur la langue dans laquelle sont conçues les inscriptions du premier système*. — *Die Grabenschrift Darius in Nakshi-Rustam*, dans le Journal de la Société orientale d'Allemagne, 1857. — *Mémoires sur les inscriptions achéménides conçues dans l'idiome des anciens Perses* (Extrait du *Journal asiatique*. 1852).

(5) *Beitrage zur iranischen sprachkunde : Erstes heft Erlangen*. — *Die Altpersischen Keilinschriften im grundtexte mit Uebersetzung, Grammatik. und Glossar*. Leipzig, 1862.

Tout ce qui a été découvert jusqu'ici a été l'objet des travaux les plus sérieux, des commentaires les plus développés; la connaissance de ces textes est donc un fait accompli. La plus ancienne inscription appartient au règne de Cyrus: elle date de l'an 650 avant J.-C. C'est celle dont nous venons de donner la traduction. Les plus importantes appartiennent au règne de Darius. Nous avons fait connaître celle qui est gravée sur le rocher de Bisitoun. Nous devons citer encore celles de Persépolis, de Nak-i-Roustam, de Vân et de Hamadan; ce sont celles dont le style est le plus pur. Tout annonce la prospérité de l'empire, malgré les secousses qui se font sentir dans les provinces et qui sont promptement réprimées.

Les inscriptions de Xerxès sont beaucoup moins nombreuses, beaucoup plus courtes que celles de Darius, son père. Il n'y a plus, en effet, de grands exploits à enregistrer : Xerxès continue dans Persépolis l'œuvre de Darius; il grave, sur des tables préparées par son père, des inscriptions qui témoignent de sa piété filiale; mais on sent déjà que la gloire est dans les souvenirs. Ormusd ne suffit plus pour protéger l'Iran : le roi semble appeler sur son œuvre la protection de divinités nouvelles.

Viennent ensuite quelques inscriptions d'Artaxerxès et de ses successeurs; elles sont de plus en plus succinctes; on sent que les faits à enregistrer sont de moins en moins importants.

Enfin, nous arrivons à la plus récente des inscriptions trilingues qui appartient au règne du dernier des Darius; elle ne peut avoir précédé de beaucoup les conquêtes d'Alexandre. « Elle atteste, dit M. Oppert (1), un état de l'idiome qui devait inévitablement pencher vers sa perte. On se demande, à juste titre, s'il est même

(1) *Les Inscriptions achéménides*, p. 298.

probable que la langue des Achéménides existât encore dans le peuple à cette époque. Le document nous montre une orthographe qui témoigne ou de l'ignorance du peuple, ou de la décadence rapide de la langue, ou peut-être de ces deux circonstances réunies. »

Nous voyons, pour la première fois, dans ces inscriptions, des divinités nouvelles : les noms de Mithra et d'Anaïtis apparaissent à côté du nom d'Ormusd. C'est à ce moment sans doute que surgit, sous le nom de Mithra, un culte nouveau qui fit de nombreux prosélytes dans les différentes provinces de l'Empire ; mais alors le règne des Achéménides allait passer ; les palais de Persépolis allaient s'écrouler dans les flammes, et la langue de Darius allait faire place à un nouvel idiome, au *Pehlvi.*

Il ne faut pas croire que tous les travaux dont les inscriptions des Achéménides ont été l'objet se soient déroulés avec la suite que notre exposé vient de leur donner : il n'en est pas ainsi des travaux de l'humanité. Ils sont souvent interrompus et repris avant d'arriver à leur but ; ils sont souvent contestés par de rigoureuses et salutaires critiques, qui les forcent de se préciser davantage pour se faire définitivement accepter ; mais aussi ils sont quelquefois égarés par de décevants fantômes. En explorant ces antiques monuments de la religion de Zoroastre, on s'aperçoit souvent que le mal se trouve toujours à côté du bien, l'erreur à côté de la vérité, l'ombre à côté de la lumière. C'est la destinée commune : la lecture des inscriptions en caractères cunéiformes a subi les mêmes vicissitudes que la lecture des textes égyptiens, que la lecture de tous ces textes que la philologie moderne arrache enfin à l'oubli.

Cependant je passerai sous silence les erreurs dans lesquelles

sont tombés ceux qui se sont écartés des principes dont nous avons essayé de démontrer l'enchaînement : leurs œuvres isolées, sans solidarité, sans précédents, ne paraissent point destinées à former ded isciples; cependant je dirai les objections ou plutôt l'objection capitale que l'on adresse à cet ensemble de travaux pour justifier le penchant qui entraîne quelques esprits vers les voies nouvelles qu'ils ont cru découvrir.

« Le point de départ des travaux modernes sur la lecture des textes en caractères cunéiformes de la Haute-Asie repose, disent-ils, sur une hypothèse : Grotefend a *supposé* que les textes de Persépolis devaient renfermer les noms de Darius, de Xerxès, etc., etc.; or, il a trouvé ce qu'il voulait trouver dans ces textes incompris. Depuis, on a toujours marché dans la même voie, et cette première hypothèse a engendré une série d'hypothèses nouvelles pour étayer chacune des prétendues découvertes auxquelles on aboutissait. Il en est résulté un système ingénieux, séduisant, auquel se sont associés des savants consciencieux, mais tellement aveuglés par la part qu'ils apportaient dans l'ensemble, que le système tout entier a pris pour eux l'apparence d'une réalité extérieure, tandis qu'elle n'existait au fond que dans leur propre imagination. »

Telle est l'objection : je ne crois pas l'avoir affaiblie. Je ne l'affaiblirai pas en niant tout ce qu'il y a eu d'hypothétique dans les premières découvertes de Grotefend; mais aussi il ne faut pas aller au-delà.

Grotefend a *supposé* le problème résolu; il a procédé comme on procède souvent pour arriver à la solution d'un grand nombre de problèmes qu'on agite dans les sciences exactes; et, partant de ce point, à savoir que les noms de Darius, de Xerxès, des princes Achéménides, étaient acceptés à titre d'hypothèse, il en a vérifié

les résultats. Cette vérification a-t-elle renversé l'hypothèse première? Non. — En a-t-elle démontré la fausseté? Non. Il a été prouvé, constaté et reconnu que les inscriptions de Persépolis émanent bien de Darius, de Xerxès et des rois Achéménides. — A-t-elle amené à la découverte d'une langue sans précédent dans ces contrées? Non. — La langue qui résulte des lectures du texte arien est une langue qui a laissé ses traces sur le sol de la Perse. Malgré la fluidité des langues indo-germaniques à laquelle elle appartient, on y reconnaît à la fois l'origine du persan moderne et son affinité avec l'antique idiome de l'Avesta, dont elle était déjà un dérivé.—Est-on arrivé à la connaissance d'événements inconnus à l'histoire? Non. On sait que les révolutions politiques et religieuses ont fait disparaître une grande page de l'histoire de l'antique Iran dans les traditions locales : la trace de ces faits nous est affirmée par les Grecs ; or, nous retrouvons sur les marbres et sur les rochers de la Perse des fragments de l'histoire de cette période, indiquée par des historiens désintéressés qui n'ont pas subi l'influence des persécutions dont l'Iran a été pendant long-temps le théâtre.

Les données générales de la philologie et de l'histoire ont donc confirmé des faits qui n'étaient avancés qu'à titre d'hypothèse.

Examinons maintenant quelques détails : si je lis *Darius* avec cette écriture, le signe qui me donne l'articulation dentale devra se retrouver dans le nom de la *Médie?* — Il y est. Tous les signes se contrôlent ainsi les uns par les autres. L'hypothèse de Grotefend n'était donc pas une erreur ; c'était le résultat d'une intuition hardie; il a fallu les efforts de plus d'un demi-siècle de dévouement et d'études pour la changer en réalité ; mais aujourd'hui cette réalité est démontrée, et elle nous donne une base certaine pour nous porter en avant et pour pénétrer, au-delà de la

civilisation iranienne, dans cette antique civilisation qu'elle avait renversée et dont elle nous a conservé l'écriture et la langue, à côté de l'écriture et de la langue qui devait nous révéler une des pages les plus glorieuses de sa propre histoire.

Les savants qui ont accepté les données de Grotefend l'ont-ils fait sans en contrôler la valeur? Évidemment non. Saint-Martin, Lassen et Burnouf les ont d'abord contrôlés, et ceux-ci ont été contrôlés à leur tour. Nous avons vu, en effet, que toutes les inscriptions n'étaient pas connues au moment des études de Lassen et de Burnouf. Le travail auquel ces savants se sont livrés a eu pour résultat de déterminer un alphabet, applicable non-seulement aux documents qu'ils avaient sous les yeux, mais encore à ceux qui ont été découverts par la suite. Cette épreuve était importante et convaincante; car il aurait pu se faire, comme le supposait Burnouf, qui prévoyait cette objection (1), qu'un esprit ingénieux, servi par un heureux hasard, eût découvert un système applicable à des documents restreints, et qu'il fût demeuré insuffisant en présence de documents plus étendus. Mais il n'en a pas été ainsi : on a pu appliquer l'alphabet de Lassen et de Burnouf à la longue inscription de Bisitoun, et se convaincre de la justesse de leurs observations, quand même elles n'auraient pas eu d'autre moyen de contrôle.

La preuve de la connaissance d'un alphabet et d'une langue se trouve dans leur application : c'est en marchant qu'on démontre le mouvement; c'est en lisant qu'on peut voir si les signes qu'on vous présente comme des lettres permettent d'articuler des sons, des mots, des phrases, et si ces mots, ces phrases ont un sens suivi, clair et précis. Enfin l'épreuve n'a pas besoin d'être poussée plus loin, si l'on rencontre la traduction des mots que l'on pro-

(1) *Mémoire sur deux inscriptions*, p. 127.

nonce dans une langue déjà connue. Les valeurs attribuées aux signes que nous avons analysés permettent de lire ainsi, sur le roc de Bisitoun, le nom des aïeux de Darius : *Histaspa, Arsama, Ariaramna, Tchispis, Hakhamanis ;* nous trouvons dans Hérodote (1) les noms de ces mêmes aïeux : Ὑστάσπης, Ἀρσάμης, Ἀριαράμνης, Τείσπης, Ἀχαιμένης, et nous les traduisons par ceux de *Hystaspe, Arsamès, Ariaramnès, Teispès, Achéménès.* — Le nom du prédécesseur de Darius se lit, dans cette antique écriture, *Kambouzis*; celui de son père, *Kourous ;* Hérodote nous fait connaître encore ces deux personnages : Καμβύσης et Κύρος, et nous les appelons *Cambyse* et *Cyrus.* — En faut-il davantage? Nous lisons dans les inscriptions en caractères cunéiformes l'énumération des satrapies de Darius : *Parsa, Mada, Arabaya, Bactris*, etc., etc. ; Hérodote nous a également conservé les noms de ces satrapies dans leur forme grecque, et nous les traduisons aujourd'hui, comme nous traduirions les mots qui les représentent dans toutes les langues du monde, par ceux-ci : la *Perse*, la *Médie*, l'*Arabie*, la *Bactriane*, etc., etc. Il faut donc bien croire que nous lisons, dans la langue des Achéménides, les noms des provinces dont la possession ou la conquête faisait leur grandeur ou leur gloire.

Je terminerai par deux faits qui ne laissent prise à aucune équivoque. On possède de rares inscriptions quadrilingues gravées sur des vases de porphyre, de granit ou d'albâtre, et qui présentent non-seulement les trois genres d'écriture cunéiforme que nous avons signalés, mais encore un cartouche égyptien dont on a pu lire le contenu. Les procédés qui ont servi à déterminer la lecture des hiéroglyphes sont entièrement indépendants de ceux qui ont servi à déterminer la lecture des caractères cu-

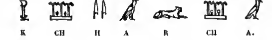
(1) *Polymnie*, VII, 11.

néiformes ; et pourtant les valeurs attribuées aux uns et aux autres, par des moyens différents, ont permis de lire le même nom sur le même monument, qui le répète en quatre langues différentes. Ainsi, sur un vase dont les légendes ont été depuis long-temps publiées par le comte de Caylus (1), on voit un mot que nous connaissons déjà :

KH SH Y A R SH A,

à côté d'un cartouche hiéroglyphique qui a été lu par Champollion le jeune (2) :





K CH H A R CH A.

Que ce nom soit écrit en perse *Khscharscha*, en égyptien *Kchharcha*, avec des hiéroglyphes ou des pointes de flèche, c'est bien le même nom que le grec Ξέρξης, et le copte ϧϣⲏⲣϣ

(1) *Recueil d'antiquités* du comte de Caylus, t. V. — Saint-Martin, dans le *Journal asiatique*, fév. 1823, et dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XII. — Grotefend, dans Heeren, *Ideen uber die politik*, etc. — Seiffart, *Alphab. genuin. Ægypt.* Leipsig, 1840 ; — Pauthier, *Sinico-Ægyptiaca*, etc.

(2) *Grammaire égyptienne, ou principes généraux de l'écriture sacrée égyptienne appliquée à la représentation de la langue parlée*, ch. v, p. 142.

ont beaucoup moins estropié que la transcription hébraïque אחשורוש qui l'avait caché depuis Joseph jusqu'à nos jours.

Il existe encore un vase de granit conservé dans le trésor de la bibliothèque St-Marc, à Venise, qui porte une inscription analogue. L'abbé Giacchetti signala le premier l'importance de cette inscription, et nous la reproduisons d'après la copie communiquée par sir Gardner Wilkinson au colonel Rawlinson, qui en a donné une des premières traductions (1).

Voici le cartouche égyptien :



La traduction de l'inscription perse donne :



c'est-à-dire :

« Artaxerxès, le grand roi. »

Nous n'insisterons pas sur l'importance de ces inscriptions quadrilingues : il nous suffit de dire, quant à présent, que les recherches sur les deux autres inscriptions que présentent les documents en question ont pleinement justifié la lecture dont les inscriptions perses avaient donné les premières interprétations.

(1) The Persian, etc. *Journ. of the R. A. Society*. vol. X, part II, p. 348.—M. Newton a trouvé, dans les ruines du Mosoleum, un vase d'albâtre portant une inscription identique.

La démonstration de l'efficacité des procédés qui ont conduit à la lecture des textes ariens est donc non-seulement sanctionnée par les résultats, mais encore par un contrôle étranger.

La lecture des écritures cunéiformes n'est pas le résultat d'une convention ingénieuse, inventée par un homme habile, qui aurait eu le bonheur inespéré de trouver des esprits dociles et de les former à son système, c'est le produit réfléchi de toute une génération de philologues désintéressés qui devait aboutir, quel que soit le nombre des textes, aux mêmes conséquences, aux mêmes résultats. Il y a là une œuvre d'ensemble, à laquelle chaque savant a contribué pour sa part. Chacun d'eux a travaillé à l'insu des autres : celui-ci en Allemagne, cet autre à Badgad, à Copenhague, à Dublin, à Londres et à Paris, et chacun s'aidant des travaux de ses devanciers quand il a pu les connaître, ou de ses propres forces, a apporté sa pierre à l'œuvre commune, dont on ne peut aujourd'hui méconnaître la portée.

Il ne faut pas s'étonuer de la conformité des résultats. L'esprit humain, en présence des mêmes faits, a compris qu'ils procédaient du même principe, et les seules voies qui ne peuvent être continuées sont précisément celles-là qui conduiraient à l'erreur.

Nous n'avons rien dit sur l'origine de cette bizarre écriture. D'où vient-elle? Qui l'a inventée? On l'ignore. A quel système graphique faut-il la rattacher? C'est ce qu'il n'est pas possible de déterminer aujourd'hui, et on se demandera long-temps peut-être si c'est un produit autochthone de l'Iran, ou si les Perses l'ont acceptée d'un peuple étranger.—Quoi qu'il en soit, il est facile de comprendre que toutes ces questions, que la science est heureuse d'agiter lorsque l'on possède les éléments nécessaires pour essayer

de les résoudre, n'ont aucune influence sur le résultat du déchiffrement. Nous le verrons bientôt, du reste, en étudiant l'écriture anarienne; car il existe une différence profonde entre les trois genres d'écriture qui ont été signalés sur les murs de Persépolis. Mais nous n'avons encore rien dit du déchiffrement de deux d'entre elles, et cependant c'est précisément la lecture de ces inscriptions qui devra nous conduire à l'intelligence de ces milliers de textes assyro-chaldéens qui s'entassent dans nos musées.

Il nous reste à faire connaître les différentes valeurs qui ont été attribuées aux vingt-deux lettres dont Niebuhr avait signalé la présence dans les écritures de la première colonne de Persépolis. Nous en donnons ici un tableau, sur lequel il est facile de suivre les progrès de la lecture : nous avons marqué par des lettres *maigres* les valeurs douteuses ou abandonnées; les lettres *grasses* indiquent les valeurs qui doivent être considérées comme définitives.

Nos.	NIEBUHR 1765.	MUNTER 1798.	GROTEFEND 1802.	SAINT-MARTIN 1820-1822.	RASK 1826.	LASSEN 1836 (mai).
1		*A*	»	»	»	»
2		Signe séparatif des mots.	»	»	»	»
3		*R*	*E*	»	»	»
4		*B*	*E*	*E*	»	**K**
5		»	**S**	**S**	»	**Ç**
6		»	»	»	»	»
7		**B**	*V*	»	»	**B**
8		»	»	»	»	»
9		»	**R**	**R**	»	**R**
10		»	**W**. *E.*	*J*	»	**W**
11		*KH*	**D**	**D**	»	**D**
12		*O vocal*	*O*	*Y*	»	*E. Y. méd.*
13		»	*N*	*N*	»	*T*
14		»	*B.* **P**	**P**	»	**P**
15		»	*G ?*	**V**	»	*V. initial*
16		*R fort*	*O*	*E*	»	*E. Y. méd.*
17		»	*incerta*	»	»	»
18		»	*GH*	*E*	»	**Z**
19		»	*incerta*	»	»	*K*
20		»	»	»	»	»
21		*E.* **A**. *clair*	*E.* **A**.	**A**	»	**A**
22			*TH ?*	»	»	**T**

BURNOUF 1836 (juin).	BEER et JACQUET 1838.	LASSEN 1839.	LASSEN 1844.	HINCKS 1846.	RAWLINSON 1847.	OPPERT 1847.
»	»	»	»	»	»	»
»	»	»	»	»	»	»
»	»	»	»	»	»	»
K	**K**	**K**	**K**	**K**	**K** *with* a, i.	**K** *devanta*, i.
Ç	»	**Ç**	**Ç**	**Ç**	**S**-a, i, u?	**Ç**-a, i, u.
»	»	»	»	»	»	»
B	»	**B**	**B**	**B**	**B**-a, i, u.	**B**-a, i, u.
»	»	»	»	»	»	»
R	»	**R**	**R**	**R**	**R**-a, i.	**R**-a, i.
I	»	**W**	»	**W**	**V**-a, u.	**V**-a, u.
D	»	**D**	**D**	**D**	**D**-a.	**D**-a.
O	»	**I**	**I**	**I**	**I**	**I**
»	»	**TR**	»	**TR**	**TR**	**THR**-a, i.
P	»	**P**	»	**P**	**P**-a, i, u.	**P**-a, i, u.
G ?	»	*V ?*	**V**	**W**	**V**-i.	**V**-i.
V	**CH** (*Jacq.*)	*G*	*K*	**CH**	**CH**-a, i.	**CH**-a, i, u.
»	»	»	»	»	»	»
Z	»	**Z**	»	**ZH**	**Z**-a, u?	**Z**-a, i, u.
L ?	»	*ICH*	*KH*	**D** *with* i.	**D**-i.	**D**-i.
»	»	»	»	»	»	»
A	»	*A.* **A**	**A**	*A*	**A** *init.*	**A**
DH	»	»	»	**T**-a.	*TH*	**T**-u.

Nos.	NIEBUHR 1765.	MUNTER 1798.	GROTEFEND 1802.	SAINT-MARTIN 1820-1832.	RASK 1826.	LASSEN 1836 (mai).
23	[illegible]	*A*	*O*	*A*	**M**	**M**
24	[illegible]	»	**T**	**T**	»	**T**
25	[illegible]	»	*Z*	*H*	»	*O*
26	[illegible]	»	*I*	*H*	»	**R**
27	[illegible]	»	*H*	*E*	»	*E*
28	[illegible]	»	*NG*	*incerta*	»	*N*
29	[illegible]	»	*H*	*E*	»	*'M ?*
30	[illegible]	»	»	»	»	»
31	[illegible]	»	*TSCH*	*M*	**N**	**N**
32	[illegible]	»	*DJ*	*inconnu*	»	»
33	[illegible]	»	*K ?*	*inconnu*	»	»
34	[illegible]	»	*Z*	*inconnu*	»	**D**
35	[illegible]	»	*U*	*inconnu*	»	**G**
36	[illegible]	»	**U**	**OU**	»	**U**
37	[illegible]	»	*A*	»	»	»
38	[illegible]	*OU. W. H. Y.*	**SCH**	**CH**	»	**S'**
39	[illegible]	»	**F. PH**	*inconnu*	»	**F**
40	[illegible]	»	*SCH*	*CH*	»	*S'*
41	[illegible]	»	*A*	*OU*	»	*NG (méd.)*
42	[illegible]	»	**KH**	**KH**	»	**K'**
»	[illegible]	»	»	»	»	»
»	[illegible]	»	»	»	»	»

BURNOUF 1836 (juin).	JACQUET et BEER 1838.	LASSEN 1839.	LASSEN 1844.	HINCKS 1846.	RAWLINSON 1847.	OPPERT 1847.
M	»	**M**	**M**	**M**	**M**	**M**-a.
T	»	**T**	»	**T**	**T**-a, i.	**T**-a, i.
A	»	*A*	*A*	**K**. u	**K**-u.	**K**-u.
Y	»	**TH**	Θ	*Z*	**TH**-a, i, u.	**TH**. Θ
H?	**Y**. (*Beer*)	**Y**	**Y**	**Y**	**Y**	**Y**
H	**J**. (*Jacquet*).	**J**. (*fr.*)	*Z*	**J**	**J**-a.	**Z**' (**J**)-a, u.
I	»	*HM*	**M**	**M**-i.	**M**-i.	**M**-i.
»	»	»	»	»	»	»
N	»	**N**	**N**	**N**'	**N**-a, i.	**N**-a, i.
GH??	»	»	»	*ZH*-i.	**J**	**Z**' (**J**)-i.;
GH?	»	»	»	*KH*-u.	**M**-u.	**M**-u.
GH	»	**D**	»	**D**-u	**D**-u.	**D**-u.
»	»	**G**	»	**G**	**G**-a, i (?)	**G**-a, i.
U	»	**U**. **U**	**U**	**U**	**U**	**U**
»	»	»	»	»	»	»
CH	»	*S*	»	**SH**	**SH**-a, i, u.	**S**(**CH**)-a,i,u.
F	»	**F**	»	*P*, *R*	**F**. φ (?)	**F**
I	**R** ou *L* (*Beer*)	*SH*	»	**R**-u	**R**-u.	**R**-u.
A	**H** (*Beer*)	**H**	»	**H**	**H**-a, u (?)	**H**-a, i, u.
KH	»	**KH**	»	**KH**	**KH**-a, i, u.	**KH**(χ)-a,i,u.
»	»	»	»	»	**N**-u.	**N**-u.
»	»	»	»	»	»	**G**-u.

DEUXIÈME PARTIE.

ÉCRITURES ANARIENNES.

§ 1er. — INSCRIPTIONS MÉDO-SCYTHIQUES.

Les travaux qui ont conduit au déchiffrement des écritures en caractères cunéiformes de la première colonne des inscriptions trilingues sont loin d'avoir eu, en fait, la suite qu'on peut apercevoir aujourd'hui dans l'enchaînement des procédés que nous venons d'exposer. Ce n'est qu'après avoir trouvé sur différents points de la Perse, à Mourgab, à l'Elvend, à Hamadan, à Vân, à Bisitoun, d'autres inscriptions qui présentaient dans leur ensemble le même aspect extérieur, et qui se prêtaient aux mêmes conjectures, aux mêmes hypothèses, aux mêmes inductions que celles de Persépolis, qu'on fut parfaitement convaincu que l'ordre dans lequel les trois genres d'inscriptions se trouvaient n'était pas arbitraire. Si la première place ou, du moins, celle que la nature des choses faisait considérer comme la première, appartenait toujours au texte perse, parce que c'était la langue des maîtres

du pays, la seconde place ne devait pas être indifférente : il y avait un choix intentionnel entre les idiomes des différents sujets vaincus qui composaient le vaste empire des Perses. Aussi on donna, dès l'origine, à la langue dont les caractères occupaient cette seconde place, le nom de *médique*, parce que les Mèdes étaient en effet plutôt alliés que tributaires des Perses. Le troisième système était évidemment le moins bien traité; à Bisitoun, il est placé sous les pieds des rois vaincus. On supposa que ce texte représentait l'idiome des Assyriens, dont l'empire s'était écroulé, après l'invasion des Scythes, sous les armes de Cyrus.

Ces désignations ne furent adoptées, dans l'origine, que pour l'appellation des inscriptions; car on ne savait rien sur leur contenu. Nous avons vu que Tyschen, Münter et Grotefend supposèrent que l'écriture de la seconde colonne était syllabique; cependant la seule chose sur laquelle on pouvait être fixé lorsque les travaux de la première colonne furent amenés au point de lire tous les textes, c'était le sens de l'écriture qui paraissait le même. Mais était-ce le même texte et la même langue écrite avec des alphabets différents; ou le même texte dans une autre langue, ou enfin un autre texte, une autre langue et un autre alphabet?

Quant au sens de l'écriture, les mêmes raisons qui avaient guidé dans la détermination du sens de celle de la première colonne s'appliquaient à l'écriture de la seconde, et de plus on ne tarda pas à reconnaître, dans l'ensemble des textes, des groupes qui reproduisaient évidemment les noms propres du texte perse, et qui se succédaient dans le même ordre; il était donc certain que ce texte se lisait encore de gauche à droite et, de plus, que c'était bien la reproduction de la même version. Malgré les recherches, qui dès l'origine portèrent sur les trois genres d'écriture, l'assyrien résistait à toute espèce d'investigation. Dans l'ordre des décou-

vertes, ce fut le texte médique qui céda le second aux efforts des philologues.

Le texte arien devenait, pour les recherches ultérieures, ce que le texte grec de Rosette était pour les égyptologues. Mais il s'agissait d'abord de déterminer les noms propres sur ces lignes encore inconnues ; il fut facile de les isoler dans les plus courtes inscriptions, et de retrouver dans les textes plus étendus les groupes qui correspondaient constamment aux mêmes groupes du texte arien. C'est une opération qui ne préjuge rien sur la connaissance d'un idiome ; tout le monde peut la pratiquer avec succès pour peu qu'on s'y applique et on est toujours sûr de réussir en y apportant quelqu'attention. Tous ceux qui se sont occupés du déchiffrement d'un idiome nouveau, lorsqu'on possède en langue connue la traduction du monument que l'on étudie, ont dû débuter ainsi; c'est le point de départ essentiel et indispensable des recherches de cette nature. Ce travail donna bientôt la certitude qu'un signe distinctif indiquait invariablement les noms propres d'hommes. C'était ce clou perpendiculaire qui n'apparaissait jamais dans le premier système, et qui se retrouvait devant tous les noms d'hommes. Ainsi, au groupe perse

dans lequel on avait lu le nom de Darius, correspondait, dans le texte médique, le groupe précédé du clou perpendiculaire qui devait évidemment contenir le même nom

et ainsi de suite pour les autres noms propres. Il s'agissait dès

lors de déterminer un nouvel alphabet. Les combinaisons de l'élément radical se prêtaient à plus de cent combinaisons : on en forma la liste en les rangeant, pour la commodité des recherches, suivant un ordre logique basé sur le nombre et la direction des éléments. Mais ces signes étaient trop nombreux pour n'exprimer que des lettres : on adopta l'hypothèse de Münter, et l'on chercha des valeurs syllabiques pour chacun des signes de la seconde colonne. Rien de sérieux, cependant, ne fut produit avant l'année 1844.

A cette époque, le danois Westergaard, au retour d'un voyage qu'il venait d'accomplir en Orient, publia, dans les *Mémoires* de la Société des Antiquaires du Nord, la traduction des textes médiques qui accompagnaient les textes ariens déjà connus et traduits. Ce travail fut reçu avec défiance par les philologues de l'Europe : on se demandait si ce texte médique était bien la traduction du texte arien. Et, ce premier point prouvé, on se demandait encore si les mots obtenus à l'aide des valeurs attribuées aux caractères médiques, par la comparaison des noms propres, traduisaient bien la langue que l'on voulait comprendre. Ces mots semblaient ne se rattacher à aucun idiome connu, et si le sens général des documents pouvait être compris dans son ensemble, rien ne garantissait l'authenticité d'un idiome qu'on cherchait à reconstruire en empruntant des formes grammaticales à toutes les langues. La phrase présentait d'abord une structure générale indo-européenne; mais les substantifs avaient une déclinaison analogue à celle des substantifs turcs; on trouvait un pronom sémitique, des adverbes sanscrits, une conjugaison tartare et celtique, un vocabulaire enfin bigarré de toutes ces langues, auxquelles on empruntait ainsi des fragments plus ou moins considérables, pour en reconstruire quelque chose qui restait sans nom.

Le D[r]. Hincks, de Dublin, en 1846, contrôla, le premier, le travail de Westergaard ; il publia, dans les *Transactions* de l'Académie d'Irlande (1), un mémoire fort remarquable, mais qui présente une assez sérieuse difficulté à la lecture. Le D[r]. Hincks a disposé une table comparative des différentes valeurs attribuées au même caractère par Westergaard et par lui, avec un numéro d'ordre : de telle sorte que les transcriptions ne sont possibles qu'à la condition d'avoir sous les yeux le texte cunéiforme et la table de rappel.

Le plus grand progrès qui résulte du travail de Hincks sur celui de Westergaard est celui-ci : Westergaard avait pensé que toutes les voyelles n'étaient pas exprimées dans cet alphabet nouveau, et qu'un A bref était quelquefois inhérent à chaque consonne, comme dans le premier système et dans les alphabets des langues indo-germaniques. Hincks pensa, au contraire, que toutes les voyelles y étaient exprimées *au moins une fois (at least once)*, et quelquefois plus ; car on exprimait quelquefois la voyelle après la consonne qui la précédait et avant celle qui la suivait. Ainsi on écrivait, par exemple, AN-NA-AP et on prononçait ANAP. C'était le premier pas de la démonstration du syllabisme des écritures anariennes : nous verrons, par la suite, quelles ont été les conséquences de ce principe.

Le D[r]. Hincks n'avait ainsi contrôlé que les bases du déchiffrement des inscriptions médiques, dont Westergaard avait donné l'analyse. M. de Saulcy, en France, fit un pas de plus (2), et s'appliqua à contrôler, non-seulement les valeurs alphabétiques, mais encore les formes grammaticales si étranges auxquelles les

(1) *On the firts and second kinds of Persepolitan writing.* Extrated from the *Transactions of the royal Irish Academy*, vol. XXI, part 1. Dublin, 1846.

(2) *Recherches analytiques sur les inscriptions du système médique.* Paris, 1850.



valeurs, attribuées à chaque caractère par le dépouillement des noms propres, avaient conduit le savant Danois. Dans un travail de cette nature, la critique et la louange avaient également leurs périls. Cependant, après avoir sérieusement examiné le travail de Westergaard, M. de Saulcy n'hésita pas à déclarer que c'était un essai philologique qui présentait les indices les plus constants d'une insigne bonne foi, d'une inaltérable loyauté et d'une vaste érudition. Au surplus, M. de Saulcy ne s'éloigne guère des résultats généraux obtenus par Westergaard, et il confirme de plus en plus les bizarreries grammaticales qui pouvaient faire suspecter une première traduction.

D'après M. de Saulcy, l'idiome médique avait une analogie assez étroite avec l'idiome des Perses pour que Strabon, qui n'y regardait pas de très-près, ait pu dire que les Perses et les Mèdes parlaient la même langue. Cet idiome a laissé des traces évidentes dans plusieurs dialectes, tels que le zend, le persan moderne, le turc, le mongol, l'arménien, le géorgien et la langue des Tsiganes; mais le turc, plus que les autres langues congénères, présente des débris fort reconnaissables de l'ancienne langue des Mèdes.

L'écriture était syllabique, c'est-à-dire qu'un signe est attribué à chaque articulation quiescente, et un autre signe bien distinct, mais constant, représente une articulation avec une voyelle inhérente. Enfin, nous ne devons pas laisser passer une remarque importante : « Certains signes de l'écriture médique, dit M. de Saulcy, ont sans doute une certaine ressemblance avec les signes persans d'une même valeur; mais la plupart d'entr'eux présentent des formes *identiques* avec ceux de l'écriture assyrienne. » On pressent déjà l'identité des deux systèmes graphiques.

Le travail de M. de Saulcy comprend l'ensemble des textes

qu'il était alors permis d'étudier ; c'est le travail le plus complet qui ait été fourni, au point de vue de l'analyse, sur ces inscriptions. M. de Saulcy assume la responsabilité des traductions de Westergaard, et il les fortifie de toute l'autorité de ses propres recherches. Les travaux ultérieurs ont donné raison aux deux philologues.

En effet, tous les textes n'étaient pas encore connus : il y avait surtout à analyser et à comprendre le texte de la deuxième espèce de Bisitoun. Le major Rawlinson l'avait soigneusement relevé ; il permit à M. Norris de le publier avec une traduction et des commentaires à l'appui (1). Les valeurs attribuées aux signes médiques par Westergaard et confirmées par les recherches de M. de Saulcy, ont subi le nouveau contrôle du déchiffrement d'un texte qu'on n'avait point pris pour base des recherches, et elles ont été pleinement confirmées ; elles n'étaient donc pas arbitraires ni erronées. Aussi M. Norris a pu compléter la série des renseignements que les philologues avaient à leur disposition sur ce point.

Nous pouvons, maintenant, donner la transcription de l'inscription que nous avons déjà prise pour exemple (*Sup.*, p. 64).



KHSARCHA KEI LACHALARA KEI KEIOYNA

DARIYAWAOUCH KEI CHARKI AKHAMENICHIYA.

(1) *Memoir on the scythic version of the Behistun inscription*, by M. E. Norris, dans le *Journal de la Société asiatique de Londres*, vol. XV, part 1. 1853.

C'est la traduction exacte du texte perse :

KHSAYARSA KHSAYATIYA VAZARKA KHSAYATIYA KHSAYATIANAM DARIAVAUS KHSAYATIYA PUTRA ACHEMENIS.

On a constaté, dans ce système, l'usage de quelques signes qui ont une valeur idéographique : tels sont les caractères qui signifient *roi*, *mois*, *homme*, *Dieu*, *eau*, *animal*. On a même constaté des groupes de signes qui correspondent aux mots cheval et chameau :

(CHEVAL).

(CHAMEAU).

sans qu'on ait pu jusqu'ici en déterminer la prononciation. Il n'y a pas d'équivoque sur leur valeur ; ils sont annoncés par le signe qui indique un animal, et suivis du signe qui semble n'avoir d'autre fonction que d'indiquer la composition monogrammatique du groupe.

Cette écriture est donc à la fois syllabique et idéographique, le déchiffrement de ces nouvelles inscriptions est encore complet : tous les signes qui servent à les exprimer ont reçu une valeur qui permet de tout lire et de tout comprendre. Il ne reste plus d'incertitude que sur six ou sept caractères qui ne se trouvent pas dans des noms propres et qui sont d'un rare emploi.

Les travaux ultérieurs de M. Holtzman dans les *Mémoires* de la Société orientale d'Allemagne, et de M. Haug (1) dans les *Annonces*

(1) *Ueber schrift und sprache der zweiten Keilschrift Gattung*, von Dr. Haug Gœttingen, 1855.

de Gœttingue, n'ont point ébranlé ces nouveaux résultats ; ceux de M. Oppert les ont confirmés, et il est parti de ces premières données pour appuyer des recherches d'une autre nature qui donneront un jour, peut-être, la clef de l'histoire de l'Asie centrale.

La lecture de ces nouveaux textes, il faut bien le reconnaître, présente toutes les bizarreries que Westergaard avait signalées. Et cependant la grammaire de cette langue nouvelle, malgré ses anomalies, est devenue intelligible pour nous. Aussi s'est-on demandé avec raison si cette langue, qui semble avoir emprunté ses formes à tant d'idiomes différents, ne leur aurait pas au contraire laissé ses débris.

M. Oppert soupçonna, le premier, que cette langue pouvait représenter l'idiome des Scythes : il émit cette idée long-temps avant d'avoir formulé ses recherches sur le dernier système des inscriptions trilingues. Sir H. Rawlinson eut également la même pensée ; elle fructifia, et M. Norris l'adopta entièrement. Aujourd'hui il paraît certain que cet idiome est la langue des populations tartaro-finoises comprises sous les vagues désignations de Scythiques ou de Touraniennes, qui renferment aussi les Mèdes non ariens, sans qu'on puisse encore distinguer d'une manière bien rigoureuse toutes les tribus qui, dans ces temps reculés, se mêlaient et vivaient de la même vie.

De toute antiquité, les vastes plaines qui s'étendent depuis le Danube jusqu'au nord du Pont-Euxin, du Caucase et de la mer Caspienne, aux rives de l'Oxus, paraissent avoir été occupées par une seule nation divisée en un nombre considérable de peuplades ou de tribus, chez lesquelles il y avait certainement un centre de civilisation qui a échappé jusqu'ici aux investigations de la science. Nous voyons, en effet, au moment où l'Assyrie

était dans toute sa splendeur, ces populations entreprendre de grandes guerres qui ne purent être conçues et dirigées que par des gouvernements fortement constitués; l'Europe est soulevée contre l'Asie, les Cimmériens contre les Scythes : la victoire reste à ces derniers, qui poursuivent et refoulent les Cimmériens au-delà de la mer Caspienne, sur les bords du Don. Mais voilà que ces guerriers vainqueurs, en rentrant dans leur patrie, s'égarent dans les défilés du Caucase. Chemin faisant, ils rencontrent une armée qui assiégeait une ville : ils détruisent l'armée et s'emparent de la ville : c'était l'armée de Cyaxarès qui assiégeait Ninive. Ils s'emparent ainsi de la Médie et ils dominent bientôt sur l'Assyrie tout entière. Ils s'avancent vers le sud et menacent l'Égypte, qui ne parvient à conjurer leur fureur qu'à force de présents. Pendant vingt-huit ans (625 à 597), ces farouches conquérants exercèrent leur terrible domination sur la Haute-Asie.

Ces hordes puissantes, qui s'éloignèrent au moment où l'empire de Cyrus allait naître et avec lesquelles les Perses avaient peut-être combattu contre la vieille civilisation assyrienne, méritaient bien une distinction qu'il serait hasardeux de chercher dans des considérations philologiques auxquelles les Achéménides durent être assez étrangers, et on plaça ainsi leur langue au second rang dans les fastes de la Perse.

Mais tout n'est pas dit sur cette langue, ni sur son expression graphique. Nous avons vu que M. de Saulcy a déjà signalé de nombreuses ressemblances entre ces caractères et ceux de la troisième colonne des inscriptions trilingues. M. Oppert, dont le nom s'attache à tous les progrès sérieux qui ont été faits dans l'interprétation des écritures en caractères cunéiformes, a été plus loin : il a démontré qu'elle procédait du même système graphique. Sur cent neuf lettres que contient ce système d'écriture, il a pu en assimiler

quatre-vingt-seize au système assyrien. Enfin, il a constaté que c'était en approfondissant ce système qu'on pourrait trouver, un jour, l'origine des cunéiformes assyriens. Il faut donc attendre à avoir les renseignements qui seront fournis par les études sur ce dernier genre d'écriture, pour nous prononcer définitivement.

Faisons encore un retour en arrière et ne considérons qu'une chose, c'est que les travaux de Westergaard et de ses successeurs ont donné la certitude de la réalité des trois langues : la troisième table de Persépolis renferme évidemment, comme la seconde, la traduction de la première. Mais, pour la comprendre et l'expliquer, faudra-t-il encore chercher un nouvel alphabet et une nouvelle langue ? C'est ce qui va désormais nous occuper.

Voici maintenant le tableau des différentes valeurs qui ont été attribuées aux caractères médo-scythiques par les savants qui se sont occupés du déchiffrement de cette écriture. Dans la sixième colonne, les valeurs attribuées par M. Norris sont marquées des lettres *c* et *p*, pour indiquer, d'après lui, leur certitude ou leur probabilité. Les deux lettres *cc* indiquent un degré de plus, et les trois lettres *ccc* un plus grand degré de certitude encore.

Nos. de Hincks.	FORMES.	WESTERGAARD 1844.	HINCKS 1845.	DE SAULCY 1846.	NORRIS 1853.	OPPERT 1858.
1		(initial signe)	»	»	»	»
2		—	»	»	af — P	up
3		a	an	A	an — P	an. (Dieu)
»		»	»	»	tak — »	tak
4		n	na	N, a	na — ccc	na'
»		»	»	»	mon — »	(mois)
5		sa	sa	Sa	si — cc	si'
6		—	—	»	pu — cc	hu. mu. vu
7		—	»	»	» »	mus. vus.
8		as	ersa	Sa. Ça	sar — cc	sir
9		—	»	»	» »	ah
»		las.	rus	»	la — »	la
10		a	ar	»	» »	»
»		»	»	»	thu — »	su
11		kh	k	K	ak — ccc	ak
»		»	»	»	ven — c	a
»		»	»	K	gau — ccc	»
12		thu	tu	Tu	tu — c	tu
»		»	»	ar	ar — ccc	Har
13		r	ra	Ra La	ra — ccc	ra
14		pha	per	pa	par — ccc	bar
15		ti	ti	Ti	ti — ccc	ra

Nos. de Hincks	FORMES.	WESTERGAARD 1844.	HINCKS 1845.	DE SAULCY 1846.	NORRIS 1855.	OPPERT 1858.
»	[illegible]	»	»	»	vacb — c	mas. vas
16	[illegible]	—	ser	N	ni — ccc	ni
»	[illegible]	»	»	»	pe — P	»
17	[illegible]	—	su ?	KH *ou*	ga — P	gi
18	[illegible]	—	»	»	? — »	»
19	[illegible]	kh	k	KH	ik — ccc	ik
20	[illegible]	—	»	»	kive — »	»
21	[illegible]	—	»	»	? — »	kam
22	[illegible]	ju	yu	*hou*	yu — cc	hu
23	[illegible]	ra	er	ra. la	r — cc	ir
»	[illegible]	»	»	»	kan — ccc	kan
»	[illegible]	»	»	»	he — »	nun
24	[illegible]	ri	ri	Ri. Li.	ri — ccc	ri
25	[illegible]	tu	tu	D, T. e, i	pa — cc	bi, bat
26	[illegible]	ve	wi	»	van — c	man vau
»	[illegible]	»	»	»	ka — »	kas
27	[illegible]	p	ap	gh	ap — »	ap
»	[illegible]	»	»	»	nabu — »	nab
28	[illegible]	q	k	»	uh — ccc	uk
29	[illegible]	wu	va	»	» — »	as
»	[illegible]	»	»	»	ke — »	»
30	[illegible]	t	t	th	th — »	at

Nos. de Hincks	FORMES.	WESTERGAARD 1844.	HINCKS 1845.	DE SAULCY 1846.	NORRIS 1847.	OPPERT 1858.
31		ku	ku	G (*dur*) ka	ka — ccc	ku
32		t	t	T a	t — ccc	ut
33		pi	p	BP i	pi — ccc	pi
34		phi	pu	P. F. a. i.	ta — »	tu
»		»	»	»	gar — ccc	kas. gar.
35		—	»	»	tye — »	»
36		pe	ner	B. P. ou	var — ccc	mar. var
37		m	m	M. N.	m — ccc	im
»		»	»	»	te — »	»
38		yo	yu	W ? où	hu — cc	u
39		ra	ra	ra	ru — cc	ro
»		»	»	ro, ru	ro — »	tik
»		»	»	»	ti — cc	lu. tip
»		»	»	»	no — »	»
»		»	»	»	put — »	pui
»		»	»	»	passan ?	sik
»		»	»	»	nos — »	»
40		ph	p	F	far — ccc	pir
41		—	»	nu ?	e — »	l
42		—	n	O	un — c	un
»		»	»	»	tin — ?	tau
43		ku	ker	»	kar — cc	kur

N°s. de Hincks	FORMES.	WESTERGAARD 1844.	HINCKS 1845.	DE SAULCY 1846.	NORRIS 1853.	OPPERT 1858.
44	[illegible]	—	»	»	tu — cc	du
45	[illegible]	sh	s	»	s — ccc	is
46	[illegible]	e	i	I	i — c	i
47	[illegible]	j	ya	ya	ya — ccc	ya
48	[illegible]	i	n	y	in — c	in
49	[illegible]	pa	pa	B. P. a	ba — ccc	ba
50	[illegible]	—	ta ?	KCH	chi — ccc	si
51	[illegible]	ta	ta	»	tu — ccc	du
52	[illegible]	su	su	so. su	su — cc	su
»	[illegible]	»	»	»	rub — c	rab
53	[illegible]	th	ter	TH. a	tar — cc	tar
54	[illegible]	—	»	D. T	su — c	'su
55	[illegible]	wo	»	»	yo — »	(*homme*)
56	[illegible]	(*init. signe*)	»	»	» »	»
57	[illegible]	z	sh	Z	vas — ccc	mus vus
58	[illegible]	—	»	»	thu — cc	'sa
59	[illegible]	—	»	»	tar — »	tur
60	[illegible]	pu	pu	Q. e. i	po — P	pu
»	[illegible]	»	»	»	ne — »	»
61	[illegible]	—	»	»	ruk — ccc	ruk
62	[illegible]	—	»	»	re — »	ur
63	[illegible]	'th	ut	ou (*long*)	fa — c	ip

N°s. de Hincks	FORMES.	WESTERGAARD 1844.	HINCKS 1845.	DE SAULCY 1846.	NORRIS 1853.	OPPERT 1858.
64		s	as	S	as — ccc	as
65		—	»	»	» — »	»
66		ki	ka	the. thi	s — p	*Indication d'un monogramme précédent.*
67		w	wu	M. W. a	vu — ccc	ma va
68		ro	rus	Ç	rus — c	rus
69		gu	ku	ku	ku — ccc	ku
70		—	tas	Q	tas — c	das
71		ku	ku	K, e. i	ko — »	gu (*roi*)
»		»	»	»	cho — »	um
»		»	»	»	sen — »	tu
72		h	i	A. H	hi — c	a (*eau*)
73		sha	su	Su, CHu	su — ccc	sa
74		za	sha	za	sa — »	ssa
75		o	a	A	a — ccc	ha
76		u	u	A (*bref*)	u — cc	u
77		ne	ni	N. e, i	ni — ccc	nu
78		—	er?	DH	al — »	ul
»		»	»	»	el — »	li
79		ve	wi	»	vi — ccc	mi, vi
80		shi	si	sh, si	s — ccc	si
81		kha	ku	KH a, u.	k — p	ki
82		ash	ersa	»	san — c	si

§ 2. — INSCRIPTIONS ASSYRIENNES.

L'étude des inscriptions de la troisième colonne des textes de Persépolis a commencé, pour ainsi dire, avec l'étude des inscriptions perses. Tyschen, Münter, Grotefend ne les ont point passées sous silence. Ce qui reste de leurs premiers travaux, c'est le soupçon que l'on eut, dès l'origine, que cette écriture pouvait être monogrammatique; ils étaient dans une bonne voie.

Le sens de l'écriture ne pouvait souffrir de difficulté. Dès que l'on eut, en effet, déchiffré les premiers mots du texte perse, non-seulement les mêmes raisonnements que l'on pouvait faire sur le sens des flèches se trouvaient confirmés; mais, de plus, on pouvait suivre des groupes qui se succédaient dans le même ordre, dans les trois inscriptions, et qui représentaient évidemment des noms propres; les noms d'homme étaient indiqués dans ces inscriptions, comme dans celles de la seconde colonne, par le clou perpendiculaire.

Les textes isolés que l'on exhumait de la Babylonie n'étaient pas de nature à donner par eux-mêmes des moyens d'investigation, mais il ne fallait pas en négliger l'étude; la plupart des hypothèses agitées par Hager, sur le sens dans lequel ces monuments devaient être lus, ne pouvaient plus se reproduire. On comprit bientôt que les pierres gravées, sur lesquelles les pointes de flèche avaient une direction opposée au sens des caractères des inscriptions, étaient destinées à produire des empreintes. D'un autre côté, sur le caillou de Michaux, sur les autres monuments

de la Babylonie, on voyait les caractères s'allonger, se resserrer, suivant les besoins du texte, à la fin des lignes; quelques caractères même empiétaient intentionnellement sur les marges à droite, tandis que celles de gauche restaient toujours intactes : il était évident que la direction de ces caractères et de cette écriture était encore de gauche à droite. Les caractères avaient enfin la plus grande analogie avec ceux des textes de Persépolis. Les moulages rapportés par M. Lottin de Laval, à défaut des monuments, donnaient la véritable forme des signes et offraient des points de comparaison précieux et faciles. Mais les inscriptions des briques et cette belle inscription de Babylone, découverte par sir Hartford Jones, en différaient notablement. Y avait-il là une variété nouvelle, un alphabet ou un idiome nouveau ? — On attribue généralement à Grotefend la solution de cette difficulté, bien que le D[r]. Hincks l'ait revendiquée pour lui; au fond, la vérité est demeurée acquise. En examinant un fragment de cylindre rapporté par Ker Porter, et en le comparant à la grande inscription publiée par la Compagnie des Indes, en 1803, on acquiert la certitude que, malgré la différence que présentent certains caractères, ces deux inscriptions doivent être identiques. En effet, les caractères du cylindre sont semblables à ceux de Persépolis, et il s'en trouve, dans le courant de l'inscription, un certain nombre qui se succèdent dans le même ordre, tandis que d'autres sont constamment remplacés par des signes plus compliqués. On eut ainsi la certitude qu'on se trouvait en présence de deux textes identiques, mais de styles différents, bien qu'on ignorât alors le contenu de ces deux textes (1).

(1) Comparez le fragment de Ker Porter, t. II, pl. 78, et l'inscription de Londres, col. III, lig. 15 à 65. — La vérification, du reste, est aujourd'hui facile en comparant les planches 54 et 60 publiées par sir Henry Rawlinson dans le Recueil des inscriptions du British Museum : *The cuneiform inscriptions of Western Asia*, t. I.

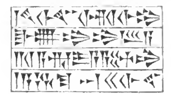
Grotefend, en se guidant sur la traduction du texte arien, parvint à déterminer quelques groupes qui correspondaient aux noms de Cyrus, Hystaspe, Darius et Xerxès. Enfin, avec le bonheur qui s'attachait à toutes ses découvertes, il indiqua un groupe qui, sur la grande inscription de la Compagnie des Indes, de même que sur les briques de Babylone, devait contenir le nom de Nabuchodonosor.

En dehors des inscriptions trilingues, les textes de Babylone avaient donc leur part dans ce grand travail, qui devait aboutir au déchiffrement complet des écritures cunéiformes. Il était évident que ces textes n'appartenaient pas à l'ère des Achéménides; et si, d'après l'hypothèse de Grotefend, le nom de Nabuchodonosor était bien sur les monuments de la Chaldée, il en résultait que l'on se trouvait en présence d'une nouvelle source de renseignements historiques qui présentaient déjà des échantillons assez étendus.

Les découvertes avaient marché lentement sur le premier système, elles n'avançaient pas sur celui-ci : en 1840, on n'avait encore aucun travail sérieux et pourtant le texte perse était déjà lu et déchiffré.

La comparaison du texte arien conduisait naturellement à trouver des groupes qui répondaient aux noms propres, puis aux idées; il est facile, en effet, de décomposer les textes assyriens en petites phrases correspondant, entre des limites certaines, aux diverses phrases d'une inscription de la première colonne. C'est une opération que nous avons indiquée déjà à propos du texte médique, et sur laquelle nous devons insister de nouveau. Tous ceux qui se sont occupés des études assyriennes ont dû débuter ainsi : c'est le point de départ des premiers travaux dont nous pouvons faire l'essai sur le texte de la troisième inscription, que nous

avons publiée (*supra*, page 65), puisque nous en avons déjà la traduction d'après le texte arien et le texte médo-scythique.



Le texte perse, pour nous en tenir à celui-ci, est ainsi conçu : *Khsayarsa, Khsâyathiya Vazarka, Khsâyathiya Khsayathiyanam, Daryavahus Khsayathiyahya Putra, Hakhamanisiya.*

Il est aisé d'abord de déterminer les noms propres répétés dans le texte assyrien, et qui nous sont désignés par la présence du clou vertical.

Au nom perse de Xerxès, *Khsayarsa*, correspond le groupe :

Nous l'arrêtons avant le dernier signe de la ligne; car évidemment ce signe ne lui appartient pas, puisqu'il se trouve deux fois dans la deuxième ligne, qui n'a rien de commun avec le nom de Xerxès, et qu'il est reproduit à la fin de la troisième ligne qui renferme le nom de Darius, écrit ainsi :

et qui est encore indiqué, du reste, par la présence du clou vertical. D'ailleurs, ces deux noms *Khsayarsa* et *Daryavahus* sont essentiellement perses : quelle que soit la langue qui les reçoive pour les transcrire, elle ne peut leur imposer la même terminaison. Le

dernier signe des lignes 1 et 3 est donc indépendant des noms propres. Enfin la dernière ligne, qui commence par le clou vertical, renferme le dernier nom propre de l'inscription, et ce nom correspond au perse *Hakhamanisiya ;* il faut donc chercher dans le groupe

la transcription du nom perse *Achéménides.*

En dehors de ces noms propres, que reste-t-il dans notre texte? un signe à la fin de la première et de la troisième ligne. Ce signe est de plus répété deux fois dans la seconde ligne, et la seconde fois il est suivi d'une terminaison particulière; il correspond au mot perse *Khsâyathiya* de la première et de la troisième ligne, et aux mots *Khsâyathiya Khsayathiyanam* de la seconde. Ce signe a donc à lui seul la valeur de *roi*, et le groupe , celle de *roi des rois.*

Il nous reste encore les deux premiers signes de la seconde ligne pour correspondre au perse *Vazarka*, grand; et enfin un signe unique pour correspondre au mot *Putra*, fils. Nous avons donc ainsi la valeur de tous les groupes de notre inscription, et la certitude qu'elle contient bien la traduction du texte perse, avant même que nous puissions en lire la première lettre, avant que nous puissions en comprendre le premier mot.

En répétant cette opération sur les autres inscriptions achéménides, on peut s'assurer que les mêmes signes correspondent toujours aux mêmes mots : *roi*, *grand*, *fils*, et que les mêmes groupes correspondent toujours aux mêmes noms propres. On

peut donc chercher, dans ces noms propres, des signes qui correspondront aux lettres et qui aideront à lire les autres mots. Enfin on acquit ainsi la certitude que les mots se terminaient toujours avec les lignes, et que cette manière d'écrire était tellement rigoureuse, que c'était la cause pour laquelle les signes étaient plus lâches ou plus serrés à la fin des lignes, suivant l'espace à remplir.

Cette première opération, si simple qu'elle soit, exige cependant une grande patience ; car la détermination des valeurs que l'on parvient à isoler ainsi est d'autant plus certaine que le nombre des pièces de comparaison est plus grand. Il ne faut donc pas reculer devant ce travail fastidieux, que la nature du sujet imposera long-temps encore à ceux qui se livreront à ces études, parce qu'il est le plus sûr contrôle des découvertes accomplies et le plus puissant moyen d'investigations nouvelles.

Nous avons vu que certains signes restaient isolés, par l'opération à laquelle nous nous sommes livré, pour exprimer à eux seuls un mot tout entier. Cette circonstance avait été entrevue peut-être par Tyschen et Münter, et la brièveté du texte, le nombre considérable des caractères leur avaient fait croire à une écriture monogrammatique. Grotefend ne s'appesantit point assez sur cette idée, qui aurait pu le conduire à de nouveaux progrès ; il crut seulement que ces signes représentaient l'*abrégé* du mot exprimé. Mais eût-on trouvé les articulations nécessaires pour exprimer les noms propres, il fallait toujours rechercher quelle devait être l'articulation de ces monogrammes ou de ces mots écrits en abrégé. Dans tous les cas, ces mots étaient à déchiffrer, et bien qu'il fût évident que ce texte ne pût dire autre chose que celui dont on avait la transcription, on fut encore long-temps sans pouvoir le lire ni le traduire.

Pour ceux qui ne sont pas initiés à ces travaux, l'interprétation de ces mystérieuses légendes apparaît toujours comme un problème que l'on nomme en algèbre *une indéterminée*, c'est-à-dire une seule équation contenant deux inconnues, et qui admet un nombre indéfini de solutions. Étant donné le langage, il est aisé, dit-on, de voir comment le caractère peut être découvert, ou, si le caractère est donné, on peut arriver à connaître la langue; mais quand on ignore le caractère et la langue, quels sont les moyens de solution, quelle est la limite imposée aux conjectures? — Cette objection toute spécieuse ne peut venir que de ceux qui sont complètement étrangers, non-seulement à la lecture des textes assyriens, mais encore aux travaux entrepris sur toutes ces langues dont on retrouve les caractères et l'expression. Il y a soixante ans, on pouvait l'adresser à Grotefend, lorsqu'il était en présence d'un texte inconnu, sans point d'appui philologique; mais ce qu'on ne saurait trop dire, c'est que les découvertes de Grotefend ont fait connaître un texte perse traduit en assyrien, bien autrement important, bien autrement étendu que le texte grec de l'inscription de Rosette, et qu'il a fourni le nombre considérable de quatre-vingt-dix noms propres avec lesquels on a pu déterminer la valeur des caractères assyriens. Ces caractères ont permis de lire des textes dont on pouvait contrôler la traduction, et de reconstituer un idiome dont l'expression écrite recouvre et les monuments de la Perse, et ceux de l'Assyrie. Or, ce qu'on ne saurait trop dire, c'est qu'il n'y a pas un signe qui n'ait été analysé, dont la valeur n'ait été discutée, et qui n'ait subi le contrôle de tous les savants qui se sont occupés de ces textes. Il n'y a pas un fait qui ait été accepté sur la parole d'autrui, et ce n'est qu'après une rigoureuse épreuve qu'on a pu en déduire des principes de lecture et d'interprétation.

Le véritable caractère de cette écriture est aujourd'hui parfaitement déterminé. Elle est à la fois syllabique et monogrammatique ; elle procède d'une origine hiéroglyphique qui a pu être constatée. Ces monogrammes, images dégénérées des objets dont le nom et le type primitifs avaient disparu, constituaient une difficulté sérieuse dont on peut aisément se rendre compte en comparant les travaux des assyriologues à ceux des égyptologues. Les savants se trouvaient, en effet, en présence de ces différents hiéroglyphes, dans des conditions qui ont quelque analogie.

Le texte grec de Rosette est très-succinct ; il offre un point de départ très-restreint ; mais, d'un autre côté, il fournit promptement la certitude que le son initial du nom de l'objet représenté donne la valeur phonétique du signe hiéroglyphique. Or, l'objet est reproduit par le dessin avec une exactitude merveilleuse, et son nom se trouve fidèlement conservé dans la langue copte. Il n'en est pas ainsi de l'écriture assyrienne.

Les textes perses des inscriptions trilingues sont, il est vrai, très-nombreux ; ils permettent d'asseoir les premiers travaux de déchiffrement sur une large base ; mais les hiéroglyphes assyriens ont tellement dénaturé l'image primitive, qu'il est à peu près impossible de la reconnaître ; d'un autre côté, connût-on l'objet représenté, on en ignore le nom dans la langue à laquelle on a emprunté les caractères, et dès lors les difficultés les plus ardues se dressent devant l'interprète abandonné à lui-même.

En sortant des textes dont on avait la traduction en regard, les égyptologues avaient, pour se guider dans leurs recherches sur ces longues inscriptions qui décorent les palais des bords du Nil, Plutarque et son Panthéon égyptien, Ératosthène et Manéthon avec leurs dynasties où les noms des rois se comptent par centaines, tandis que les assyriologues se trouvèrent en présence des nom-

breux documents exhumés de Ninive, sans guide, sans contrôle; en présence de divinités dont le nom avait disparu, de rois dont aucun autre texte n'avait conservé le souvenir.

Enfin l'écriture égyptienne, dans sa longue vie, offre sans doute des altérations plus ou moins prononcées; mais elles ont toujours servi à exprimer la même langue, tandis que l'écriture assyrienne présente les mêmes altérations graphiques, deux styles différents, et s'est ainsi prêtée à exprimer d'autres langues inconnues dont il fallait, au moins, constater l'existence et signaler les caractères qui devaient les séparer de l'assyrien pour ne point établir de confusion dans ces études.

Les difficultés sont donc immenses : elles ont grandi avec les découvertes. On pouvait à peine les soupçonner, il y a vingt ans, lorsque l'attention se porta plus vivement sur les ruines des empires de la Haute-Asie. Mais il est indispensable, avant d'aller plus loin, de constater l'état dans lequel se trouvaient alors nos connaissances sur ces anciens empires, et le résultat des fouilles qui ont fait tout à coup surgir de ses ruines l'Assyrie, oubliée depuis plus de 2500 ans.

Quand on parlait autrefois de l'empire d'Assyrie, on évoquait un vague souvenir de grandeur et de décadence qui laissait, dans les annales les plus accréditées de l'histoire, un vide que l'imagination seule pouvait combler. Babylone, il est vrai, marquait encore sa place sur le sol de la Mésopotamie par des monceaux de ruines; mais Ninive avait disparu complètement. On savait cependant que cette ville avait été détruite, dans le VIe. siècle avant

J.-C., par les efforts d'une invasion puissante ; mais l'histoire de ses développements, de sa grandeur et de son agonie n'était point parvenue jusqu'à nous, et son nom seul retentissait de temps à autre dans la chaire sacrée toutes les fois qu'on voulait rappeler l'exemple d'une grande faute, d'un grand repentir, d'un grand pardon ; c'était le seul enseignement que les sociétés modernes tirassent de l'existence de cette antique cité.

Il y a vingt-cinq ans à peine, l'attention se trouva tout à coup vivement préoccupée des choses de l'Orient. On avait signalé depuis long-temps, en face de Mossoul, dans cette plaine aride où des mouvements de terrain réguliers semblaient indiquer la trace des remparts d'une grande cité, l'existence d'un petit village qui avait perpétué le nom de Ninive dans cette contrée. Le Gouvernement créa un consulat à Mossoul, et nomma à ce poste, dont l'intérêt scientifique faisait toute l'importance, M. Botta, déjà connu par ses travaux archéologiques et ses connaissances orientales. On lui donnait la mission de rechercher et de constater la place où s'était élevée la ville de Ninus.

Mossoul est située sur la rive droite du Tigre et paraît occuper une partie de l'emplacement de l'antique Ninive. La ville actuelle n'est pas très-ancienne. Mossoul existait cependant, comme ville importante, lors de la construction du nouveau Bagdad (1). Abulfarage dit, en effet, que le khalife Al-Mansour choisit Bagdad pour siége du khalifat, parce que cette ville se trouvait entre Barsa et Mossoul. Mossoul doit son importance au grand prince des Seldjouks, Malek-Schah, qui y établit, vers la fin du XIe. siècle, la base de ses opérations contre Bagdad, alors soumise au sceptre des Abassides. En 1182 et 1185, elle résista deux fois à

(1) Mossoul compte aujourd'hui 70,000 habitants, parmi lesquels on trouve 15,000 chrétiens et 10 ou 12,000 juifs.

Saladin ; mais, au XIIIe. siècle, elle fut renversée par les hordes mongoles, et le terriblo Houlaghou-Khan s'en empara et lui fit subir le sort de la guerre; elle fut alors pillée, incendiée, et resta sous le pouvoir des princes mongols jusqu'au XVIe. siècle, où elle passa sous la domination des empereurs de Constantinople. Sa position la rendait un point très-désirable pour la domination iranienne. Aussi, au XVIIe. siècle, elle se trouva pendant quelque temps au pouvoir de la Perse ; mais depuis les victoires de Mourad IV, le *Conquérant de Bagdad,* elle est restée soumise à la Turquie.

Si, en quittant Mossoul, on franchit le Tigre sur le pont de bateaux qui réunit les deux rives, on se trouve alors en présence d'un terrain aride sur lequel s'élèvent deux collines artificielles couvertes d'habitations. Du reste, pas une colonne, pas un pan de mur ne révèle les traces de ces palais splendides dont la tradition nous a conservé le souvenir. Les ruines de la Mésopotamie ne ressemblent point à celles de l'Asie-Mineure ou de l'Iran : Palmyre, Balbec, Persépolis offrent des débris qui sont encore debout: on peut les voir et on les admire; mais ici rien ne paraît au-dessus des sables du désert, et c'est une pioche à la main qu'il faut interroger la terre pour savoir ce que les couches successives des générations qui, depuis bientôt trois mille ans, se sont succédé sur les bords du Tigre, peuvent cacher au monde d'un empire qui compte au moins quinze siècles de splendeur.

Cependant des mouvements de terrain réguliers semblent indiquer l'emplacement des remparts, qui formaient une vaste enceinte pentagonale d'environ 3 kilomètres de longueur, dans laquelle se trouvent les deux tumulus que nous avons indiqués : au nord, le monticule de Koyoundjik; au sud, celui de Nebbi-Younès. — Koyoundjik *(le petit agneau)* est le nom du village bâti sur la col-

line du nord, qui s'élève à 60 pieds environ au-dessus du niveau du Tigre; elle présente une forme ovale, aplatie vers l'orient, d'une étendue de 800 mètres environ. — Nebbi-Younès est un peu moins grand. Depuis des siècles, ce dernier endroit a été pris pour le théâtre des prédictions de Jonas : les Musulmans le nomment *la colline du repentir (Tel et Toubeh)*, et cette tradition a été la cause de l'établissement d'une mosquée auprès de laquelle des maisons ont été bâties; de sorte que le tumulus porte sur lui un village et une grande quantité de tombeaux qui en rendent l'exploration difficile. Aussi M. Botta s'attaqua tout d'abord à la pointe méridionale du tumulus de Koyoundjik et aux mouvements de terrain qui semblaient dessiner l'enceinte de Ninive. Ces premières recherches ne firent connaître que des débris de brique et d'albâtre sur lesquels on voyait des caractères cunéiformes; mais rien n'annonçait un gisement considérable de constructions. Cependant M. Botta ne fut pas découragé par la pauvreté de ces découvertes, et une partie des ouvriers avait déjà attaqué plus sérieusement l'exploration du monticule de Koyoundjik, quand un paysan de Khorsabad s'arrêta sur le lieu des fouilles, et voyant avec quelle attention on recueillait les moindres débris qui sortaient du sol, il en demanda le motif. Les ouvriers le lui expliquèrent tant bien que mal, et cet homme leur fit connaître alors que, chez lui, ces débris étaient plus communs, et qu'on ne pouvait creuser les fondations d'une nouvelle maison sans en rencontrer en abondance. M. Botta avait déjà été trompé plusieurs fois dans son attente par de semblables révélations, toutefois il ne voulut négliger aucun indice, et il envoya quelques ouvriers pour vérifier les renseignements donnés par cet inconnu.

Le village de Khorsabad est situé à 16 kilomètres au nord de Mossoul, sur la rive gauche d'une petite rivière, nommée le

Khausser, qui vient se jeter dans le Tigre, en face de Mossoul, après avoir traversé l'enceinte dont nous avons parlé. Il est bâti sur une éminence qui s'étend de l'est à l'ouest; l'extrémité orientale se relève et forme un cône artificiel, tandis que l'extrémité occidentale se bifurque. C'est sur la pointe occidentale de cette bifurcation que les ouvriers de M. Botta firent leurs premières découvertes. Ils revinrent bientôt confirmer la sincérité des récits du paysan de Khorsabad. Ils avaient appris que cet homme était teinturier, et qu'il construisait son four avec des briques couvertes d'inscriptions. D'un autre côté, ils n'avaient pas tardé à rencontrer, à une petite distance du sol, le sommet d'un mur; et, en creusant plus avant, ils s'étaient aperçus que ce mur était orné de sculptures. Les travaux furent abandonnés à Koyoundjik et entrepris avec ardeur sur ce nouveau point. Quelques embarras surgirent alors et interrompirent les fouilles. Mais M. Botta avait déjà la certitude d'être sur les traces d'une construction importante; il n'en eut que plus de courage pour combattre ces nouvelles difficultés, et lorsque tous les obstacles furent aplanis, il se trouva en présence des ruines d'un palais assyrien couvert de bas-reliefs et d'inscriptions. Un monde inconnu surgissait devant lui sous la pioche des ouvriers, comme sous la baguette magique d'une fée: à mesure qu'ils ouvraient la terre, de belles figures immobiles, alignées dans les grandes salles, le long des corridors ou sous les portiques, semblaient attendre un signal pour reprendre la vie et lui raconter les événements dont jadis ils avaient été les témoins.

Le fléau destructeur qui a passé sur ces monuments s'était heureusement pressé dans son œuvre et n'en avait accompli que la moitié; il n'avait touché que la tête de l'édifice: le palais n'avait été détruit que dans sa partie supérieure; de sorte que les bas-

reliefs inférieurs étaient respectés. Ils se composent généralement d'un rang de figures, de 3 pieds de hauteur, surmontées d'une inscription; au-dessus du tableau, l'histoire; au-dessus de l'histoire, un nouveau bas-relief plus ou moins endommagé. Quelquefois on ne voit plus que les pieds des personnages qui touchent aux inscriptions. Çà et là de gigantesques figures, qui devaient s'élever de toute la hauteur des salles, sont souvent coupées au niveau des hanches. Puis, comme si le vainqueur avait voulu faire servir tous ces débris à élever un monument à sa haine, il en a comblé les salles, et il les a ensevelis sous une couche de terre; au lieu d'un palais, il a élevé une montagne de ruines. Pendant long-temps, sans doute, la colline a conservé le souvenir du monument qu'elle devait cacher; mais peu à peu le souvenir même a disparu, et de nouveaux habitants ont construit des chaumières sur la tombe d'un palais.

La première salle dans laquelle nous péuétrons avec les ouvriers de M. Botta nous fait assister à quelque grand fait d'armes, qui n'est pourtant qu'un épisode du poème qui va se dérouler devant nous. C'est d'abord un guerrier vêtu d'une cotte de mailles, coiffé d'un casque tombant en arrière; il est percé d'une lance; derrière lui, deux archers tirent des flèches dans la direction du guerrier qui porte le coup de lance à leur compagnon. Plus loin, c'est une forteresse flanquée de deux tours crénelées qui va bientôt tomber au pouvoir des assiégeants. Sur le sommet des tours on voit deux personnages : l'un se défend encore, il lance un javelot; mais l'autre lève les bras au ciel, en signe de désespoir. Parmi les assiégeants, on voit au premier rang deux archers, le genou en terre; ils sont coiffés d'un casque pointu, et revêtus d'une cotte de mailles; le premier décoche un trait dans la direction de la forteresse, tandis que son compagnon se couvre d'un grand bouclier

circulaire orné de dessins; derrière eux, d'autres assiégeants debout tirent des flèches contre la forteresse. Tout ce tableau est surmonté d'inscriptions. En sortant de cette salle, on se trouve dans une galerie sur les parois de laquelle on voit la partie inférieure d'un grand personnage; c'était un roi : on le devine à sa pose et au riche costume dont il est revêtu. Puis on entre dans une autre salle où l'on assiste à une scène d'un autre genre. Cinq individus, simplement vêtus, sont conduits par un personnage dont l'accoutrement étrange semble révéler des ailes; puis un homme portant une épée au côté, et tenant à la main un bâton, pousse devant lui des femmes captives; l'une d'elles porte une bourse, l'autre un sac sur ses épaules; une troisième conduit par la main un enfant nu; ce sont évidemment les prisonniers faits dans l'expédition retracée sur l'autre partie de l'édifice.

Le passage qui communique à ces deux salles est pavé d'une large pierre, qui en occupe toute l'étendue et qui est couverte d'une inscription. En continuant les recherches, on déblaya un second, puis un troisième passage, pavé comme le premier d'une large pierre portant également une inscription qui paraît avoir été incrustée de cuivre. Le métal, en s'oxydant, a coloré d'une teinte verdâtre la surface de la pierre.

Si nous essayons de mettre de l'ordre dans les tableaux que ces bas-reliefs vont maintenant nous faire connaître, nous reconstruirons sans peine le grand poème militaire dont les inscriptions nous feront le récit. Le personnage le plus remarquable que nous retrouvons çà et là au milieu des événements principaux, c'est le roi; sa belle figure est toujours très-reconnaissable dans les différents groupes où il prend part à l'action. Dans l'angle d'une des salles, il se dresse de profil en face d'un de ses généraux auquel il paraît donner des ordres. Il est coiffé d'une tiare pointue au sommet

et ornée de bandes rouges ; les cheveux et la barbe sont peints en noir et curieusement tressés ; il porte un pendant d'oreille en forme de croix ansée ; de sa main droite il tient un long sceptre peint en rouge. Il a de riches bracelets au bras et au poignet ; sa tunique est ornée de franges et de rosaces ; une sorte de *pallium* sacerdotal tombe sur son épaule et passe sur une épée courte ou *parazonium*.



(Sargon.)

Le personnage qui est devant lui a la tête nue, ceinte d'une bandelette rouge qui retombe sur son dos ; sa chevelure et sa barbe sont peintes et tressées de la même manière ; il porte également des bracelets et des boucles d'oreilles ; sa main gauche repose sur le pommeau d'une épée. Nous savons aujourd'hui que ce roi est Sargon, le vainqueur d'Azdod et de Samarie.

Nous placerons ici une scène purement religieuse qui décore la paroi occidentale du deuxième passage : nous y voyons deux figures colossales, de 3 mètres de haut; l'une d'elles représente un personnage ailé qui, sur un corps humain, porte une tête d'oiseau; il tient à la main une corbeille; il est vêtu d'une courte tunique, et sa ceinture est richement ornée. Après lui marche un homme barbu, vêtu d'une tunique courte que recouvre un long vêtement à frange ouvert par devant; il a le bras droit élevé, en signe d'adoration; de la main gauche il tient un objet dont la base triangulaire peinte en rouge, et seule conservée, semble indiquer un instrument qui devait servir à quelque pieux sacrifice.

Maintenant, l'armée va se mettre en marche. Sur la même muraille, en retour à l'ouest, on voit deux cavaliers courant à toute bride, puis un autre marchant au pas. Plus à l'est, ce sont encore des cavaliers qui se suivent au galop; au-dessus d'eux règne la bande d'inscriptions accoutumée; hommes et chevaux offrent partout des traces évidentes de couleur. En tournant au nord, on voit apparaître un char traîné par deux chevaux; il est monté par trois personnages : l'un est un guerrier à la barbe épaisse, les cheveux ramenés en touffe derrière la tête et coiffé d'une tiare peinte en rouge; il lève la main droite, il tient un arc de la main gauche; derrière lui, un serviteur imberbe porte un parasol à frange; à sa gauche est l'aurige, tenant les rênes et un fouet. Les chevaux ont le caractère du pur sang arabe; leur harnais est richement orné et présente çà et là des traces de couleur très-visibles. Derrière ce char vient un guerrier à cheval, tenant une lance à la main, ayant une épée à la ceinture et le carquois à l'épaule; plus loin, deux cavaliers marchent au pas; ils sont armés d'épées; ils portent un arc passé au bras gauche et sous l'aisselle un long carquois; leurs jambes sont couvertes de bas à larges mailles

et retenus, au-dessous du genou, par un anneau ou une jarretière.

Après ce bas-relief, et sur la même façade, un char porte le roi et son cocher; les chevaux sont lancés au galop vers une forteresse; l'action est déjà engagée aux alentours de la place; les chevaux foulent aux pieds un soldat étendu par terre; devant eux s'enfuit un guerrier. Quatre autres chars se dirigent, à la suite du premier, vers le même but; chacun d'eux est traîné par deux chevaux et porte quatre personnages. Le principal personnage, coiffé d'une tiare pointue, lance des flèches; à son côté est l'aurige, et derrière lui des guerriers armés de dards et portant des boucliers. Sous les roues du char, on voit toujours un cadavre, et les chevaux vont passer sur un cheval abattu portant un cavalier blessé. La scène est très-animée : les coursiers sont pleins d'ardeur, et les têtes encore conservées de quelques-uns des vainqueurs sont empreintes d'un air de supériorité satisfaite très-bien rendu.

Mais ce n'est pas tout; nous allons assister à la prise de la forteresse : un magnifique bas-relief représente l'assaut d'une ville défendue par une enceinte crénelée, garnie de tours un peu plus hautes que la muraille, et toutes à égale distance; au centre de la fortification s'élève un tertre sur lequel on voit un arbre et une citadelle qui devient la proie des flammes. A droite de l'enceinte principale, au pied de laquelle coule un fleuve, des guerriers, armés de casques, de piques et de grands boucliers ronds, montent à l'assaut; quelques-uns sont déjà parvenus au sommet des tours, et des soldats se présentent sur des échelles le long des remparts. Des guerriers escaladent aussi le côté gauche; mais cette partie du bas-relief est très-endommagée. On distingue toutefois un des assiégeants qui frappe de son épée un défenseur de la place, puis un homme percé d'une flèche qui tombe du sommet de l'une des tours.

Ce grand combat a, comme l'épisode que nous avons déjà raconté, sa contre-partie. Sur les parois de la salle opposée, on voit une figure colossale portant une inscription au bas de sa robe, et plus loin une suite de personnages simplement vêtus : ce sont les prisonniers ; quelques-uns sont chargés de fers aux pieds et aux mains ; devant eux marchent trois eunuques. Dans cette nouvelle salle on retrouve encore la figure du roi, qui se reconnaît à son riche costume ; il est vêtu d'une robe longue à frange, recouverte en partie d'une double *stola* parsemée de rosaces et bordée d'une large frange ; il est accompagné d'un serviteur qui porte le chasse-mouches ; au bas de la robe royale court une inscription. A ses pieds, deux captifs, agenouillés, ayant une barbe épaisse, vêtus de peaux, sont suivis par deux autres prisonniers debout, conduits par un garde, sur le vêtement duquel on distingue une inscription.

Quel sera le sort de ces prisonniers ? Le plus grand nombre des vaincus était transporté violemment loin de la mère-patrie pour peupler quelque ville nouvelle fondée par le vainqueur ; mais ils n'avaient pas tous la même destinée : quelques-uns expiraient dans des supplices atroces : ainsi, par exemple, au bas des remparts de la ville assiégée, on aperçoit une rangée de malheureux empalés par la poitrine. Du reste, nous aurons une idée de la barbarie des mœurs de cet âge en jetant les yeux sur un groupe dans lequel on distingue un personnage nouveau, qui remplit un emploi sinistre : il écorche un prisonnier, attaché fortement par les quatre membres pour maintenir les convulsions de sa cruelle agonie. Plus loin, nous assistons à une scène d'un autre genre : un scribe enregistre, devant le char du roi, ce qu'on livre à son maître comme le plus précieux butin de la victoire : des têtes humaines empilées devant lui.

En sortant par le quatrième passage, et en tournant à droite, on remarque un bas-relief d'une autre nature : il représente une haute montagne escarpée, couverte d'arbres, au sommet de laquelle on voit un château crénelé. Au-dessous du château, une source donne naissance à un cours d'eau limpide qui roule en cascade jusqu'au-dessous d'une ville, indiquée par des murailles garnies de tourelles très-rapprochées. Cette ville est bâtie sur une éminence entourée d'une terrasse, où croissent des arbres soutenus par un mur percé de quatre portes.



(TAUREAU DE KHORSABAD.)

Nous avons pénétré dans ce palais en suivant le caprice des fouilles; mais nous pouvons en sortir par la porte véritable; elle était digne d'un tel palais. De colossales figures de taureaux à face humaine, à demi engagées dans les pieds-droits des portiques, décorent une entrée d'une grande magnificence; chacun d'eux, haut de 5 mètres environ, envoie dans l'intérieur du péristyle une

aile qui en tapisse les parois; des écailles symétriquement striées indiquent les plumes; le visage, d'une grande régularité et d'un aspect sévère, se termine par une barbe soigneusement tressée.

Tout l'édifice est bâti sur un plancher formé d'un seul rang de briques cuites et portant des inscriptions. Au-dessous de cette aire il y a une couche de sable fin, de 10 pouces d'épaisseur, étendue sur plusieurs rangées de briques superposées et fortement cimentées avec du bitume; enfin, les murailles sont formées de grandes et minces plaques de gypse marmoriforme, appuyées sur des massifs de terre argileuse mêlée de chaux.

Tels sont, aussi sommairement que possible, les résultats des fouilles de Khorsabad; mais, hélas! la plupart de ces débris ne devaient voir le jour que pour achever leur ruine; les édifices avaient péri par suite d'un incendie, et la violence du feu, en calcinant les dalles de gypse, en avait fait une chaux fragile, que la pluie et l'humidité de l'air ne tardèrent pas à détruire. C'est en vain qu'on envoya auprès de M. Botta un artiste habile pour dessiner ces bas-reliefs. Quand il arriva à Mossoul, une partie de ces richesses, réduite en poussière, était perdue pour jamais. Les inscriptions cependant étaient sauvées. M. Botta, avec une admirable patience et une rare sagacité, les avait copiées à mesure qu'elles apparaissaient; et comme il devait les reproduire un jour, il y avait mis cette attention scrupuleuse que l'on apporte à recueillir, au chevet d'un mourant, les dernières paroles qu'il prononce pour les redire à ceux qu'il laisse après lui.

Cependant, quelques parties de l'édifice, plus éloignées du foyer de l'incendie, ne subirent pas l'altération de l'air; les fragments qu'on en put détacher furent soigneusement envoyés en France, et nous pouvons les étudier dans les galeries du Louvre, où ces

débris de l'art assyrien figurent aujourd'hui. Tels sont les gigantesques taureaux des portes de Khorsabad et les grands bas-reliefs qui complétaient la décoration du péristyle; puis ces grandes figures d'hommes aux ailes déployées; et cette autre qui, sur un corps humain, porte une tête d'aigle, très-reconnaissable à la crête de plumes qui la surmonte et aux caroncules dont le bec est recouvert à sa naissance; puis, enfin, d'autres figures colossales semblables à celles que nous avons décrites dans les différentes parties du palais. Les figures royales ont été également conservées et transportées en Europe, de sorte que ce roi assyrien revit, aujourd'hui comme jadis, dans un palais bâti pour sa gloire, entouré des serviteurs et des guerriers au milieu desquels il a combattu; et les guerriers vaincus et les captifs tributaires se retrouvent encore auprès de lui pour compléter son triomphe et nous donner de curieux échantillons de l'art, des mœurs et de la civilisation de son empire.



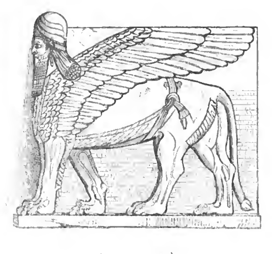
(VASE D'ALBATRE AU NOM DE SARGON.)

Pendant que M. Botta faisait ces belles découvertes, M. Austen

Henry Layard, qui se trouvait alors en Orient, fut vivement frappé du résultat des fouilles du consul de France, et il conçut aussitôt le projet d'exécuter de pareilles recherches pour le compte de l'Angleterre. Il suffisait, en effet, de jeter désormais les yeux sur le sol de l'Assyrie pour se convaincre que ces montagnes artificielles qu'on voyait çà et là sur les bords du Tigre devaient cacher, comme à Khorsabad, les ruines de palais assyriens. M. Layard fut surtout frappé de l'aspect tout particulier d'une colline située à 30 kilomètres environ de Mossoul, en descendant le Tigre. Cette colline portait le nom de Nimroud. D'après une tradition très-répandue parmi les Arabes, on disait qu'on avait vu jadis d'étranges figures de pierre au milieu des mouvements de terrain que présente cette localité, et les récentes découvertes de M. Botta donnaient une grande autorité à ces récits. Il était évident que le palais de Khorsabad ne pouvait être qu'une dépendance de Ninive, et que les autres tumulus devaient être des monceaux de ruines analogues. Cependant les recherches infructueuses de M. Botta éloignèrent d'abord l'attention de M. Layard de l'enceinte de Ninive, et il préféra s'attaquer au monticule de Nimroud. Il fit part de ses projets à sir Stratford Canning, et l'Angleterre lui alloua les fonds nécessaires pour commencer des explorations. M. Layard rencontra les mêmes difficultés de détail que M. Botta avait rencontrées au début : le gouverneur de la contrée, Mohamed-Pacha, malgré les firmans de Constantinople, était peu disposé à laisser exploiter par d'autres des ruines dans lesquelles il flairait de l'or; mais enfin ces difficultés s'aplanirent, et, dans l'automne de 1845, M. Layard put commencer ses opérations. Il explora d'abord avec six hommes une espèce de cône qui dominait le monticule, et il recueillit çà et là, à la surface du sol, des débris de poterie et des briques avec des caractères cunéiformes. En creusant dans un

endroit qui lui parut favorable, il découvrit bientôt un fragment de bas-relief qui avait été exposé au feu et qui ressemblait à ceux de Khorsabad.

Il était évident que ce fragment provenait de constructions qu'il s'agissait de retrouver. Aussi on ne tarda pas à rencontrer un bas-relief, puis un second et un troisième; on déblaya les faces et on constata, comme à Khorsabad, des sculptures et des inscriptions. Dès la première journée de ses recherches, M. Layard acquit ainsi la certitude qu'il était aussi en présence d'un palais assyrien.



(TAUREAU DE NIMROUD.)

Les travaux furent poussés avec activité, et, lorsque l'ensemble des fouilles put être apprécié, on reconnut que la construction de Nimroud répondait à celle de Khorsabad. C'était le même style, la même architecture : des taureaux aux portes, des bas-

reliefs dans les salles, et la même manière de disposer les inscriptions et les figures.

M. Layard s'empressa d'envoyer à Londres des échantillons de ses découvertes, en réclamant de nouveaux fonds pour continuer ses fouilles. Ils lui furent bientôt accordés par les Trustees du British Museum, et les opérations continuèrent sur une grande échelle. On attaqua alors le tumulus sur plusieurs points et on trouva partout des restes des anciennes constructions. C'étaient des lions ailés, des chambres longues et étroites, ornées de bas-reliefs représentant des sujets guerriers et des inscriptions affectant la disposition que nous avons déjà signalée. Il était cependant évident que ces constructions appartenaient à une autre époque, à un autre règne, bien que la disposition générale fût conservée. On retrouvait, en effet, le même système d'ornementation, des inscriptions, des bas-reliefs, et au milieu de ces figures on voyait encore le roi entouré des officiers de son palais, tantôt à pied, tantôt monté sur un char traîné par des chevaux richement caparaçonnés. Il est facile de voir que les sujets retracent les différents épisodes d'une campagne complète. Après la marche au combat, le retour des vainqueurs : ici, on compte les têtes des vaincus; plus loin, des musiciens jouent de différents instruments et sont suivis par les captifs sans armes. C'est une longue procession qui représente les différentes phases de la guerre mêlées aux travaux domestiques. Dans une autre partie de l'édifice, on voit des villes assiégées et soumises, des rivières passées pour attaquer des forteresses. Enfin, au milieu des ruines, on trouva des parties d'armures, des vases d'albâtre et de menus objets.

La découverte la plus curieuse fut celle d'un obélisque en basalte noire, de plus de 2 mètres de hauteur, dans un état de conservation parfaite; il était couvert de sculptures et chargé d'une inscription de plus de deux cents lignes.

Cette inscription nous a appris que ce monument avait été



(OBÉLISQUE DE NIMROUD)

élevé à la gloire de Salmanassar, le vainqueur des Juifs ; l'un des



(SALMANASSAR REÇOIT LA SOUMISSION DE JÉHU).

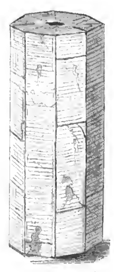
bas-reliefs représente peut-être la soumission de Jéhu, fils d'Omri.

Les succès de M. Layard à Nimroud l'engagèrent à entreprendre des travaux dans l'enceinte de Ninive. L'expérience l'avait rendu habile et il paraissait évident que si les travaux de M. Botta avaient été continués à Koyoundjik, ils auraient pleinement réussi. On pouvait, en effet, se rendre compte désormais de la méthode de construction que les Assyriens employaient pour élever leurs monuments; on savait que, lorsqu'ils voulaient édifier un palais, ils bâtissaient d'abord une plate-forme en briques sur laquelle ils élevaient l'édifice; lorsque le monument était ruiné, les débris tombaient sur la plate-forme, et la terre s'amoncelait peu à peu pour la recouvrir tout-à-fait. Il fallait donc rechercher d'abord cette plate-forme; puis, quand on l'avait trouvée, en faisant des tranchées dans différentes directions, on ne devait pas tarder à rencontrer un mur.

A Koyoundjik, l'accumulation des décombres et de la terre était considérable : M. Layard pénétra à plus de 20 pieds de profondeur avant de rencontrer la plate-forme; il attaqua le mont à l'angle sud-ouest et, après plusieurs jours de travail, il se trouva, en effet, en présence de nouvelles sculptures, et bientôt d'un nouveau palais. C'étaient encore des chambres longues et étroites, ornées de bas-reliefs et d'inscriptions, et ces inscriptions étaient très-nombreuses. On y voyait toujours, aux portes et dans les salles, de gigantesques taureaux, des combats, des marches guerrières, et enfin, au milieu de toutes ces scènes, la grande figure du roi. L'architecture était la même que celle de Khorsabad et de Nimroud; mais le style des sculptures indiquait cependant un autre âge. Comme il était déjà possible de distinguer l'ordre dans lequel se succèdent ces constructions, on reconnut bientôt que ce monument avait été bâti par Sennachérib, le fils du constructeur du palais de Khorsabad. C'était une construction d'une grande

étendue et d'une grande magnificence : elle s'élevait alors au bord de la rivière, sur un des points les plus importants de Ninive.

Le document le plus curieux qui nous soit parvenu de l'histoire de ce roi, et qui était cependant connu bien long-temps avant les fouilles, est un prisme d'argile à huit pans, chargé d'une écriture fine et serrée.



(PRISME DE SENNACHÉRIB.)

Ce précieux document, découvert à Ninive en 1830, avait été acheté, en 1846, par le colonel Taylor. Vers cette époque, M. Lottin de Laval en prit une empreinte; mais, après la mort du colonel Taylor, l'original s'est trouvé perdu pendant quelque temps. C'est sur un moulage fait sur l'empreinte de M. Lottin de Laval que le colonel Rawlinson a donné le premier aperçu des

faits que cette inscription nous devait révéler. Depuis, l'original a été retrouvé et il est rentré au *British Museum*, où on peut l'étudier aujourd'hui. Du reste, l'inscription qui le recouvre vient d'être publiée, par les soins des Trustees, dans le beau recueil des inscriptions de l'Asie occidentale.

Le règne de Sennachérib est aujourd'hui un des mieux connus; et l'image de ce roi est désormais classique. Un bas-



(Sennachérib.)

relief le représente assis sur son trône, ayant devant lui les captifs de Lakis auxquels il impose un tribut.

Cependant on commença également des fouilles à la partie opposée du monticule de Koyoundjik, et on y trouva encore des sculptures; mais les fouilles ne furent pas poussées très-activement, bien qu'il fût déjà évident que ce tumulus devait renfermer d'autres ruines; les fonds alloués étaient épuisés; il fallut s'arrêter et attendre de nouveaux crédits.

En 1848, les Trustees résolurent une seconde exploration en Assyrie, et en confièrent encore la direction à M. Layard. Le monticule de Koyoundjik fut de nouveau l'objet de ses recherches. Il ouvrit une large tranchée à l'angle sud du mont et trouva bientôt des édifices qui se reliaient au palais précédemment découvert. C'étaient encore les mêmes sujets, la même disposition : de grandes salles longues et étroites, des bas-reliefs et des inscriptions. Mais l'une de ces salles renfermait des objets en si grande abondance qu'elle frappa particulièrement l'attention. Déjà on avait trouvé çà et là des tablettes, des fragments de briques couverts d'une écriture fine et serrée; mais nulle part ces débris ne s'étaient offerts en si grande quantité que dans la salle dans laquelle on avait enfin pénétré. Le sol était couvert, à la hauteur de 1 pied et plus, de fragments plus ou moins considérables de ces tablettes; quelques-unes étaient encore entières, les autres brisées par la chute des murs. Elles étaient de différentes dimensions : les plus grandes avaient 9 pouces sur 6 environ. Malheureusement, le temps pressait et personne, du reste, ne pouvant alors mettre de l'ordre dans des archives qui se présentaient en telle abondance, on en remplit des paniers, des caisses, et on expédia le tout en Angleterre.

En examinant les inscriptions des briques de ce monument,

on a pu constater qu'il avait été bâti par le dernier des Sardanapale.

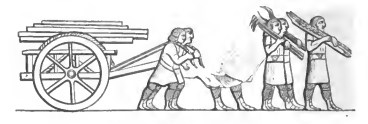
Les explorations commencées sous de si heureux auspices ont été, pendant quelque temps, poursuivies avec une activité fiévreuse; beaucoup d'autres sites ont été fouillés; mais nous nous sommes borné à indiquer les points principaux qui ont été l'objet des recherches de la France et de l'Angleterre. Voici, en résumé, le résultat de ces grandes découvertes :

Trois points du territoire assyrien ont été principalement explorés: Khorsabad, Nimroud, Koyoundjik. Le palais de Khorsabad peut être considéré comme un grand épisode. C'est une création homogène, qui caractérise une époque avec assez de détails pour qu'on puisse l'apprécier exactement dans son ensemble. Le caractère primitif du monument n'a point été altéré par des constructions subséquentes. On voit que le palais a été fondé au moment où le roi était dans toute sa gloire, et qu'il a été détruit ou abandonné avant d'avoir vieilli.

A Ninive, les monuments sont plus nombreux et présentent l'histoire d'une période plus étendue. Cependant il paraît évident que cette ville a été l'objet de deux catastrophes successives; car on ne trouve rien d'antérieur à la destruction de cette grande cité par les Chaldéens. Les palais de Koyoundjik ont été construits par les successeurs de Sargon, et ce qui nous est venu du tumulus de Nebbi-Younous annonce encore une époque postérieure.

Nimroud, que l'on doit assimiler à l'antique Calach, laisse une plus longue trace de son existence, et dès lors présente des types assez variés pour caractériser des âges différents, et même la transition de ces âges. C'est là que le génie assyrien a déposé les marques les plus nombreuses des passions rivales qui ont agité la vie de cet

empire. C'est là surtout qu'on peut voir l'inanité des imprécations que contiennent ces inscriptions, pour appeler la vengeance des Dieux sur la tête de ceux qui oseraient les détruire. C'est là surtout que nous voyons que les rois vainqueurs ont toujours mis les Dieux de leur côté, et qu'ils ont démoli les palais de leurs prédécesseurs en répétant sur les monuments nouveaux qu'ils élevaient les formules dont ils avaient bravé l'efficacité. Aussi il ne nous restera, de tant de rivalités jalouses, de tant de gloire et de tant de défaites, que ce que la Providence voudra nous en faire connaître, sans que nous puissions savoir pourquoi des rois, des dynasties tout entières sont tombés dans l'oubli, tandis qu'il nous arrive parfois de pouvoir apprécier cette antique civilisation jusque dans ses détails les plus vulgaires.



(OUVRIERS DU PALAIS DE SARDANAPALE, A KOYOUNDJIK.)

Cependant la France ne s'était point arrêtée dans ses recherches. Le palais de Khorsabad n'avait pas rendu, dans les premières fouilles, tous les trésors qu'il renfermait. Quelques années après, les travaux furent repris par M. Place : le monticule fut de nouveau labouré dans tous les sens, dans toutes les directions. Plusieurs salles, comme les appendices du palais principal, furent déblayées. Enfin, dans l'été de 1851, M. Place découvrit ce que

nous devons considérer comme *la première pierre* de l'édifice. En effet, sous une large dalle de gypse, on trouva une caisse en pierre, et dans cette caisse cinq plaques de différents métaux, chargées de caractères cunéiformes. Ces plaques, en or, en argent, en cuivre, en plomb, et peut-être en antimoine, y avaient été déposées, par le fondateur de l'édifice, pour perpétuer avec son nom le souvenir de son œuvre. La plaque de plomb n'est point parvenue en Europe, mais les autres sont au Louvre, où elles ont déjà exercé, à plus d'un titre, la sagacité des savants (1).

Les habiles explorateurs des ruines de l'Assyrie recueillirent avec soin tous les débris de cette antique civilisation. C'est ainsi que nos musées se sont successivement enrichis d'échantillons plus ou moins complets de l'art céramique, de pierres gravées, de pierres polies, de briques émaillées, de sujets en terre cuite et de curieux objets d'os, d'ivoire, de bronze ou d'or.

Voyons maintenant les renseignements qui nous sont fournis sur l'empire de Chaldée.

Le nom de Babylone se lie aux plus vieux souvenirs du monde, et nous reporte à cet âge où l'humanité, vagissante dans la boue du déluge, entreprenait déjà des travaux dont Dieu seul pouvait arrêter l'audace. Les enfants des hommes pétrissaient alors, d'une

(1) Voyez les curieuses et savantes recherches de M. Vasquez Queipo sur les mesures des anciens peuples. — *Essai sur les systèmes métriques et monétaires des anciens peuples*, t. I, p. 283.

main vigoureuse et hardie, la terre sur laquelle on devait jeter les fondements de la civilisation. De leur prodigieux travail, il sortit une ville dont l'enfance, assez obscure, s'est passée dans les rudes labeurs qui devaient assurer la fertilité du sol : gigantesques travaux de canalisation dont la plaine de Shinaar porte encore la trace; puis cette ville devint la capitale du monde; et, comme toute chose ici-bas doit finir, elle a eu aussi ses jours de décadence et de ruine. De cruels vainqueurs en ont fait, pendant sa longue agonie, la plus belle de leurs provinces, puis elle s'est couchée dans la tombe. Les sables du désert l'ont enveloppée comme un immense linceul, et maintenant elle gît parmi les tombeaux de trois empires qu'elle a vus naître, au milieu des ruines de trois civilisations qui la couvrent de leurs débris.

Babylone, comme au sortir d'un rêve, retrouve déjà confusément ses souvenirs; bientôt on va connaître sa longue vie et on saura comment elle devint la reine des nations, cette merveille des merveilles, qui prépara pendant plus de deux siècles des jougs pour tous les rois.

Ce vaste pays, qui s'étend depuis Bagdad jusqu'à la mer et qui formait jadis la plus grande partie de la richesse de l'empire de Darius, ne renferme plus que des villages épars çà et là dans une plaine aride et sauvage. En quittant Mohaouil, pour descendre la rive gauche du cours actuel de l'Euphrate, on commence à distinguer, au-dessus de la ligne du désert, les ondulations d'un sol accidenté, que dominent quelques rares monticules. Ces éminences, qui de loin ne paraissent être autre chose que des accidents naturels du terrain, et que recouvrent quelques broussailles rabougries, sont tout ce qui reste de Babylone. On parcourt 13 kilomètres sur un terrain ainsi relevé et ondulé de toute part. Du

reste, pas un monument, pas une pierre sculptée, rien ; des monceaux de briques au milieu d'un désert de sable coupé par des marais fétides. On dirait que ces contrées, jadis si florissantes, ont été frappées d'une stérilité complète ; le temps et les hommes marchent à l'envi pour effacer la trace de leur grandeur, tandis que la terre se repose en attendant peut-être une culture féconde, dont Dieu seul a fixé l'époque par de mystérieux assolements.

La ville qui s'élève aujourd'hui au milieu de ces ruines porte le nom de Hillah. C'était, au Xe. siècle, une cité déjà ancienne et très-étendue ; elle était entourée de murs qui ont dû être détruits plusieurs fois, car ceux qui la protégent maintenant ne remontent pas à une époque bien reculée. Hillah forme une sous-division du pachalik de Bagdad, et contient tout au plus dix ou quinze mille habitants. Les maisons sont construites avec des briques que l'on extrait des anciens monuments babyloniens. Depuis des siècles, ces ruines sont exploitées, comme des carrières, par des hommes que les Arabes nomment *sakkhar*, et dont le métier spécial est de rechercher ces antiques matériaux pour en édifier des maisons nouvelles. C'est ainsi que Séleucie, Ctésiphon, Bagdad, trois capitales, ont été bâties avec les débris de Babylone. On comprend combien ce travail des hommes a dû accélérer les ravages du temps ; aussi ces grands palais, qui faisaient la gloire de la ville éternelle, ne marquent plus leur place sur le sol que par des monceaux de décombres, dont les besoins du moment changent souvent la forme et la position.

Cependant une circonstance particulière a contribué à la ruine de Babylone. Lorsque Persépolis a été détruite par Alexandre, la capitale de la Chaldée était dans un état tel, que le vainqueur du dernier des Darius avait songé à lui conserver ou à lui rendre sa première splendeur. Les palais de Persépolis, dont les colonnes

sont encore debout, étaient en marbre. La pierre est commune dans la plaine de Merdraet, tandis qu'elle est inconnue à Babylone. En creusant le sol, on ne trouve que de la terre; aussi les briques déjà faites devinrent des matériaux qui devaient tenter la cupidité, et les constructions de Babylone, qui auraient bravé les injures du temps, ont moins résisté aux ravages des hommes que les palais de marbre de Persépolis et de Ninive. Babylone, dont on va ressusciter l'histoire, a cruellement expié sa grandeur passée. Mémorable exemple des vanités de la terre, elle a donné son sang et ses trésors à ses premiers vainqueurs. Chacun est venu lui arracher un lambeau de sa gloire, et de ce colosse à la tête d'or, il ne reste plus, cachés dans les sables du désert, que les pieds d'argile sur lesquels on va lire les étonnants récits de l'époque la plus glorieuse de son histoire.

Les plus vieux souvenirs que les traditions hébraïques nous aient conservés nous font assister à la fondation de Babylone. Faisons des briques; pétrissons la terre, dirent les enfants de Noé, rassemblés dans la plaines de Sennaar, et construisons une ville. La Bible nous apprend encore comment l'orgueil de ces hardis architectes les porta à construire une tour qui devait s'élever jusqu'au ciel, pour rendre leur nom célèbre dans l'avenir, et comment l'Éternel souffla sur leur œuvre pour ne laisser, de leurs efforts, que le souvenir de leur impuissance. Après cette première mention de Babylone, les Saintes Écritures se taisent sur le développement de la grande cité. L'Égypte devient, en effet, le théâtre sur lequel il faut désormais suivre le peuple de Dieu, et la Mésopotamie est pour ainsi dire oubliée.

Quel est donc le peuple qui régnait alors sur les bords de l'Euphrate ? A quelle branche de la famille humaine faut-il le rapporter? Bérose signale plusieurs périodes, pendant les-

quelles les Chamites, les Mèdes et les Scythes ont dominé sur ces contrées, jusqu'au moment de la fondation de l'empire de Babylone, sans qu'il soit possible de distinguer la part qui revient à chacun de ces peuples dans l'exercice de sa souveraineté. Mais tout commande la réserve, et une réserve d'autant plus grande que le champ est vaste pour les hypothèses, dans cet âge où la légende ne se distingue pas de l'histoire, où le sentiment du temps semble s'effacer, et où il est si facile de confondre les origines et les nationalités. Quoi qu'il en soit, on est convenu de désigner par un nom auquel je veux laisser tout le vague qu'il comporte, cette antique occupation de la Haute-Asie. C'est l'époque *scythique* ou *touranienne*. Justin assigne une durée de quinze cents ans à cette civilisation, qui semble caractérisée, d'abord par un sabéisme grossier, auquel il faut peut-être rattacher les mythes qui ont donné naissance à la religion de Zoroastre, mais surtout par l'usage d'un système graphique dont les documents modernes permettent de comprendre l'origine et les développements, et qui, après avoir subi des modifications plus ou moins importantes, a été accepté par les Assyriens, qui nous en ont conservé l'étonnante complication.

Vers l'an 2000 avant J.-C., on voit apparaître les traces d'une domination sémitique sur ces plages; Babylone devient alors le siége d'un empire dont on peut suivre les prodigieux développements. Nous sortons des légendes; on commence à distinguer nettement les hommes des villes et les rois des royaumes. Nous voyons s'établir des dynasties auxquelles on peut rapporter les souverains qui ont figuré, à différents titres, dans les grands événements de cette période reculée.

Plus tard, au XVe. siècle, nous avons une interruption dans le développement de la grandeur de Babylone. Cette ville, qui avait

jusque-là attiré autour d'elle toutes les puissances secondaires de la Basse-Chaldée, s'absorbe à son tour dans le vaste empire d'Assyrie, et sa destinée paraît entièrement subordonnée à la politique de Ninive.

Cependant, vers la fin du VII[e]. siècle avant J.-C., l'empire du nord s'écroula sous le poids d'une invasion dont on ignore la cause et dont on ne peut apprécier que les résultats. Des peuples nomades apparurent alors, comme ils ont toujours apparu depuis, au milieu des grandes catastrophes qui sont venues arrêter la marche de la civilisation. On dirait que ces peuples sont les ministres redoutables d'une puissance inconnue qui lutte contre le développement régulier des arts, des lois, des sciences, des religions; car ces hordes terribles, après avoir accompli leur sinistre mission, rentrent dans leurs déserts sans qu'on ait pu saisir encore les secrets de leur mystérieuse vitalité. Ninive, souvent menacée, souvent avertie, devait succomber sous leurs puissants efforts. Le vaste empire d'Assyrie, après avoir duré plus de cinq siècles, se partagea d'abord en plusieurs royaumes, dont on retrouve les centres en Médie, en Perse, à Babylone et à Suse; puis Ninive disparut enfin pour ne plus se relever.

La destruction définitive de cette grande cité (625 avant J.-C.) est le signal d'une nouvelle phase de grandeur pour l'empire de Chaldée. Babylone reprend son rang dans le monde et Nabopolassar ouvre une ère nouvelle. Nabopolassar commença de vastes travaux de restauration : Babylone avait souffert, depuis cinq siècles au moins, de cet abandon qui reportait vers Ninive toutes les forces actives de la nation; ses palais étaient abandonnés, ses temples ruinés; le nouveau roi se mit à l'œuvre, et les briques qui portent son nom sont là pour marquer les monuments sur lesquels il avait d'abord jeté les regards.

Nabuchodonosor succéda, jeune encore, à Nabopolassar, son père. Il continua son œuvre, transforma la vieille cité; il en fut ainsi le second fondateur, et porta l'empire de Chaldée au comble de la gloire. L'image de ce grand roi nous a été miraculeusement conservée; car on n'a retrouvé, jusqu'ici du moins, aucune des sculptures qui décoraient les palais de Babylone. Cette image existe, au musée de Berlin, sur un monument dont nous ignorons l'origine, mais dont l'authenticité et l'antiquité ne sauraient être contestées (1).



(NABUCHODONOSOR.)

On commence à entrevoir déjà sous son véritable jour ce grand règne qui résume une des plus grandes phases de la civilisation orientale. C'était l'époque où les prophètes d'Israël s'écriaient : « Faites-vous des liens et des chaînes, et mettez-les à votre cou, et vous les enverrez au roi d'Édom, au roi de Moab, au roi des

(1) Ce monument, publié depuis long-temps par Grotefend (*Neue Beiträge zur Erläuterung der Babylonischen Keilschrift*, Hanover, 1840), attira tout dernièrement l'attention des philologues, et MM. Oppert et Rödiger en ont expliqué la légende dans la séance du Congrès des orientalistes allemands, du 30 septembre 1863.

Ammonites, au roi de Tyr et au roi de Sidon, par les ambassadeurs qui sont venus à Jérusalem vers Sédécias, roi de Judée, et vous leur ordonnerez de parler ainsi à leurs maîtres; car voici ce que dit le Seigneur, le Dieu des armées, le Dieu d'Israël : « C'est « moi qui ai créé la terre, les hommes et les animaux qui sont « sur la surface de la terre. Par ma puissance et par la force de « mon bras, j'ai donné la terre à qui il m'a plu, et je remets « maintenant toutes ces terres entre les mains de Nabuchodo- « nosor, roi de Babylone, mon serviteur..... Et tous les peuples « lui seront soumis, à lui, à son fils, et aux fils de ses fils, jusqu'à « ce que son temps et le temps de son royaume soit venu. »

Cependant, cette puissance ne devait pas être éternelle : le peuple juif limait sourdement ses chaînes, et ses prophètes, en même temps qu'ils prodiguaient la louange, jetaient la menace à la ville superbe. Poursuivons, en effet, la lecture du texte sacré : « Annoncez ceci parmi les nations, dit le prophète; faites-le entendre; levez l'étendard; publiez-le; ne le cachez point. Dites : Babylone a été prise; Bel est confondu; Mérodach est vaincu; leurs statues sont brisées et leurs idoles détruites. Car un peuple vient de l'aquilon contre Babylone, qui réduira son pays en une solitude, sans qu'il y ait plus ni hommes ni bêtes qui y habitent..... Attaquez Babylone de tous côtés, vous tous qui savez manier l'arc; combattez-la; n'épargnez point les flèches, parce qu'elle a péché contre le Seigneur. Jetez de grands cris contre elle; elle tend déjà les mains de toute part; ses fondements sont renversés; ses murailles tombent par terre, parce que le jour de la vengeance du Seigneur est venu. » En effet, ce moment ne s'est pas fait attendre, et, après la menace, nous voyons bientôt surgir l'injure. Dès les dernières années du règne de Nabuchodonosor, Babylone n'est plus la ville sainte, la préférée de Dieu; c'est la ville maudite,

la ville des abominations, la coupe d'or dans laquelle s'enivrent tous les peuples, ou plutôt la grande prostituée qui ouvre ses portes et son cœur à tous les étrangers, à tous les vices. Aussi, la folie du plus grand de ses rois et le scandale de ses débordements sont les souvenirs les plus vivants qui surnagent encore aujourd'hui, comme une écume, sur son antique renommée.

Les monuments des successeurs de Nabuchodonosor sont de moins en moins nombreux, et nous conduisent rapidement, à travers les règnes d'Évil-Mérodach, de Nériglissor et de Nabonide, à la chute de l'empire de Chaldée.

Nabonide est le dernier roi de Babylone dont nous ayons des monuments sérieux. Après lui, l'empire assyro-chaldéen s'écroule. Nous voyons, avec le prophète, un peuple qui sort de l'aquilon, menaçant, redoutable. De grands rois s'élèvent des extrémités de la terre; ils prennent leur arc et leur bouclier, ils sont impitoyables, et le bruit de leurs cohortes retentit comme celui de la mer. C'en est assez pour reconnaître l'approche de ce peuple habile à tirer de l'arc, qui s'avance à son tour à la conquête du monde. On sait, en effet, par toutes les sources de l'histoire, comment Cyrus s'est emparé de Babylone. Il rendit la liberté aux Juifs et jeta les fondements d'un empire qui devait, à son tour, imposer son influence à toutes ces contrées. L'œuvre de destruction commença dès lors pour cette grande cité : le marteau qui avait démoli tant de trônes fut brisé à son tour.

Babylone essaya plusieurs fois, sous les rois Achéménides, de relever la tête; mais chacune de ses révoltes appela sur elle la vengeance des vainqueurs. Darius renversa ses tours, ses murs, ses fortifications gigantesques, et mit à mort trois mille de ses principaux habitants. Un peu plus tard, Xerxès continua l'œuvre de son père, et ravagea les palais de Babylone. Hérodote nous

apprend qu'il mit la main sur la statue d'or du dieu Nébo et sur les trésors du temple de Mérodach. Quand l'empire des Perses s'écroula, et que les vainqueurs d'Arbelles vinrent se ranger en bataille devant Babylone, les habitants les saluèrent en libérateurs et leur ouvrirent leurs portes. Alexandre fut frappé de l'admirable position de Babylone; il voulut en faire la capitale de son empire. Aussi, tandis que les palais bâtis par Darius fumaient encore dans Persépolis en ruine, il essaya de relever les palais que Darius et Xerxès avaient renversés dans Babylone. Il employa dix mille hommes pour en déblayer les décombres, et il mourut sans avoir pu accomplir son projet. Babylone ne devait plus se relever.

Au moment où Démétrius-Poliorcète (310 ans avant J.-C.) en prit possession, il restait encore deux forteresses. Quoi qu'il en soit, Séleucus-Nicator, qui succéda à Alexandre, avait abandonné les idées de son prédécesseur, et il fonda sur le Tigre une capitale nouvelle, à laquelle il donna son nom. Environ cent vingt-sept ans avant J.-C., un général parthe ravagea Babylone, et semble lui avoir porté le dernier coup; car Diodore de Sicile en parle, sous Auguste, comme d'une ville qui tombait en ruine. Vingt-neuf ans après J.-C., sous le règne de Caligula, Babylone était à peu près oubliée : il en est à peine fait mention dans l'expédition de Trajan et de Sévère en Mésopotamie. Lucien de Samotrace, qui vivait sous Marc-Aurèle, la cite comme une ville dont on allait perdre la trace, et depuis cette époque les historiens en font à peine mention. Du IVe. au Xe. siècle de l'ère chrétienne, Babylone est accidentellement nommée dans les auteurs, qui la confondent quelquefois avec Séleucie. L'abréviateur de Strabon (X^e. siècle) dit positivement que Babylone était alors déserte. Les auteurs ecclésiastiques la regardent déjà comme abandonnée depuis long-temps. Eusèbe, saint Jérôme, Cyrille d'Alexandrie, n'y signalent que des ruines.

Ibn-Haukal, géographe persan, qui vivait en 917, cite Babel comme un village, et le voyageur juif Benjamin de Tudèle (XIIe. siècle) n'ose plus visiter ses ruines à cause de la grande quantité d'animaux malfaisants qui les habitent. Cependant, vers la fin du XVIe. siècle, en 1583, un marchand anglais, Eldred, attira l'attention de l'Occident sur les derniers vestiges de Babylone. Quelque temps après, Rawolff, voyageur allemand, constata et signala les vestiges qui pouvaient encore faire soupçonner son emplacement; et, depuis cette époque, un intérêt toujours croissant s'est attaché à ces débris, comme à toutes les ruines des anciens empires de l'Orient. Aujourd'hui, de nombreux voyageurs ont exploré la Mésopotamie; ils nous ont fait connaître, dans tous leurs détails, les plaines arrosées par le Tigre et l'Euphrate. Il suffit de parcourir les travaux de Rich, de Chesney, de Layard, de John Taylor, de Loftus, et, parmi nous, les récits de l'expédition française en Mésopotamie, pour connaître cette terre sur laquelle on fait chaque jour les découvertes les plus intéressantes et les plus inattendues.

Le 8 août 1851, le Ministre de l'intérieur, M. Léon Faucher, demanda à l'Assemblée nationale les fonds nécessaires pour organiser une expédition destinée à explorer la Mésopotamie. Ils lui furent largement accordés, et la direction de cette expédition fut confiée à M. Fulgence Fresnel; il avait sous ses ordres MM. Oppert et Thomas. M. Oppert a publié la relation de son voyage et on peut en apprécier les résultats. Tous les points de la Babylonie ont été fouillés, et M. Oppert a pu, à l'aide des documents nouveaux que les inscriptions lui ont fournis, retrouver la place de ces murs, de ces palais, de ces jardins si fameux jadis, qui faisaient la gloire de Babylone, et reconstruire, en un mot, sur le terrain, la topographie de cette grande cité telle qu'elle était au temps de sa splendeur.

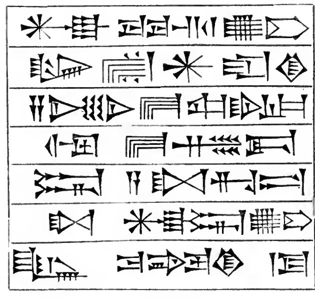
On sait que les rois assyriens avaient l'habitude d'écrire leurs noms sur les briques qui servaient à construire les monuments qu'ils élevaient. Ces briques, si nombreuses sur l'emplacement de Babylone, méritent une attention toute particulière.

On distingue facilement, dans les ruines de Babylone, plusieurs espèces de briques. — Par rapport à la matière qui les compose, les unes sont jaune pâle, ce sont les plus belles; d'autres sont rouges comme nos briques ordinaires, ce sont les plus communes; d'autres, enfin, sont brunes, ce sont les plus dures. — Par rapport à leur fabrication, les unes sont cuites au feu; elles servaient à faire le revêtement extérieur des édifices. Les autres sont cuites à l'ardeur du soleil; elles servaient à la construction intérieure des gros murs. — En général, la dimension de ces briques est constante : elles ont toutes environ 1 pied en carré sur 3 pouces d'épaisseur. Ces dimensions paraissent avoir été prises sur une unité de mesure, car Ktésias nous apprend que les murs de Babylone avaient une largeur de trois cents briques. Cependant quelques-unes sont moitié moins larges et les briques crues n'ont pas la même dimension : elles sont beaucoup plus grandes.

Toutes les briques sont couvertes de caractères cunéiformes, et il est visible que des précautions ont été prises pour les utiliser dans les constructions sans endommager l'écriture: le bitume n'adhère pas sur les caractères, et l'inscription est toujours tournée en dessous. Il est évident, par cette disposition constante, que les matériaux ont été ainsi employés au moment de la construction de l'édifice et lorsque l'écriture qui les recouvre était en usage. En effet, dans les constructions plus modernes, à Bagdad, à Hillah, ces briques sont placées au hasard, sans qu'on se soit préoccupé de la position de l'écriture.

La variété des inscriptions n'est pas en rapport avec l'immense

quantité de briques que l'on extrait de ces ruines. Cependant elles n'émanent pas toutes du même roi. Les plus communes sont celles de Nabuchodonosor. Le nombre des lignes d'écriture en fait bientôt distinguer quatre espèces, qui ont sept, six, quatre ou trois lignes d'écriture et qui reproduisent toutes le même texte.



(BRIQUE DE NABUCHODONOSOR.)

Il est facile de voir que la plupart de ces briques ont été *imprimées* avec des types qui ont servi à *tirer* des milliers d'exemplaires. Les palais de Babylone ne sont plus qu'un amas plus ou moins considérable de ces briques, et c'est avec ces matériaux que M. Oppert a pu reconstruire le plan de l'antique cité et déterminer la place des principaux monuments.

Examinons d'abord quelle était l'étendue de cette ville immense. Lorsqu'on parle des murs de Babylone et qu'on consulte les données des auteurs anciens, il est facile de tomber dans une confusion; car il est donné aux murs d'enceinte des dimensions très-différentes, qu'il paraît difficile de concilier. Mais, pour faire disparaître toute incertitude à cet égard, il suffit de savoir que les divers quartiers de Babylone avaient des enceintes spéciales. La cité royale, par exemple, avait des murs et des fossés qui la séparaient du reste de la ville, et la ville avait également ses murs et ses remparts. Aussi, lorsqu'on parle de l'enceinte de Babylone, il n'est pas toujours facile de savoir de quelle enceinte on a entendu parler. Pour éviter toute équivoque, essayons de vérifier les plus grandes dimensions qui nous sont données par les auteurs grecs, et voyons ce qui résultera de leur comparaison avec les inscriptions. Voici, par exemple, ce que nous lisons dans Hérodote : « Cette ville, dit-il, située dans une grande plaine, est de forme carrée ; chacun de ses côtés a 120 stades de long, ce qui fait pour l'enceinte de la place 480 stades. » On a souvent dit que ces dimensions devaient être exagérées; il n'en est rien : la grande inscription de Nabuchodonosor, déposée au musée de la Compagnie des Indes, nous donne de précieux détails, non-seulement sur la construction du mur, mais encore sur les portes et sur les tours que le roi y fit construire. Nous y lisons : « Je (Nabuchodonosor) fis, en les alignant, six enceintes comme défense contre la guerre. Je fis *imgur-bel*, le mur indestructible de Babylone, long de 480 stades, qui entoure *nivitti-bel*, le boulevard de Babylone. » Babylone avait donc bien les dimensions indiquées par l'historien grec, dont la véracité, du reste, est souvent attestée par les découvertes modernes.

Quels étaient maintenant les principaux édifices compris dans

cette vaste enceinte, qui devait enlacer une ville plus grande que Paris et Londres réunis? Nous trouvons d'abord *Babil*, la première ruine que l'on rencontre en venant de Mohaouil à Hillah. C'est la ruine la plus imposante par ses dimensions, par sa position, par l'effet qu'elle produit. C'est une masse énorme de 180 mètres de longueur et de 40 mètres de haut, débris des matériaux accumulés par la main de l'homme pour construire un édifice immense sur un terrain parfaitement plat, et dont l'aspect, aujourd'hui désert, fait ressortir encore davantage la grandeur. Babil est le seul nom qui rappelle Babylone dans ces contrées; les Arabes l'appellent quelquefois *Makloubeh*, c'est-à-dire *la ruine*, et non pas *Mudjelibeh;* ce dernier nom désigne une autre ruine dont nous parlerons bientôt, et s'applique même à d'autres encore. En fouillant le monticule de Babil, on y trouve, comme partout, les briques estampées au nom de Nabuchodonosor; il a donc construit ou restauré ce grand bâtiment, dont il ne reste plus que les débris. Mais quelle en était la destination? Est-ce la tour de Bélus dont parle Hérodote, comme Raynel, sir Henry Rawlinson, Quatremer, l'ont pensé? Est-ce le sépulcre de Bélus, comme cherche à le prouver M. Oppert, en s'appuyant sur l'autorité des inscriptions qu'il a traduites et sur la connaissance personnelle du terrain? Il y a là une question que nous ne voulons pas résoudre, parce que, après tout, le nom du monument signifie peu de chose. Mais s'il y a incertitude sur le nom, il ne peut y avoir de doute sur la chose désignée, et les inscriptions viennent même nous en donner la description et l'usage. C'est le monument qui est désigné dans ces textes antiques par le nom de *Bit-Saggatu*, le *Temple* par excellence, et qui renfermait, outre la coupole des oracles où reposait le dieu, une chapelle consacrée à son épouse, à Mylitta Zarpanit, la Déléphat des Grecs. Ce temple avait

alors une grande célébrité. Les rois d'Assyrie en parlent souvent dans leurs inscriptions. Assarhaddon, et surtout Nabuchodonosor, puis, après lui, Nériglissor, ont orné, enrichi ce sanctuaire. Il fut détruit par Xerxès, et plus tard Alexandre fit d'inutiles efforts pour le restaurer; sa position avancée engagea le Macédonien à en changer la destination : c'était un temple, il en fit un fort. Ce fort subsistait peut-être encore du temps des Arsacides; mais, dans tous les cas, ses matériaux semblent avoir servi pour construire Séleucie et Ctésiphon. C'est par lui que la destruction de Babylone devait commencer. Quant à la forme que ce monument affectait, c'était une pyramide, plus élancée peut-être que celles de l'Égypte, et qui devait avoir environ 550 pieds d'élévation. Ce temple renfermait d'immenses richesses, si on en juge par les précautions qu'on prenait pour les conserver, et dont les inscriptions racontent le détail. L'importance de ces richesses nous est, du reste, attestée par Diodore, qui semble avoir puisé ses renseignements à une source babylonienne. C'était d'abord une statue de *Jupiter* (?) (c'est un auteur grec qui parle), évaluée 1,000 talents; puis la statue de *Rhéa* (?), 1,000 talents; la statue de *Junon* (?), 800 talents; une table d'or, 500 talents; deux coupes, 30 talents; deux autels, 600 talents; trois cratères, 2,400 talents; ce qui donne un total de 6,330 talents, c'est-à-dire une somme de plus de 38 millions de francs, représentée par 12,000 kilogrammes d'or. Rien, sans doute, ne nous autorise à accepter ce chiffre d'une manière absolue; cependant, quand on songe que Nabuchodonosor, qui a porté si loin ses conquêtes, et qui avait pris un si grand soin d'orner et d'embellir ce temple, a dû y apporter non-seulement les richesses provenant du sac de Tyr et de Jérusalem, mais encore du monde entier, on ne trouve rien d'exagéré dans l'accumulation de ces trésors, qui devaient tenter bientôt les rois

ariens, et exposer Babylone aux représailles que Xerxès et ses successeurs allaient exercer contre elle.

La seconde ruine sur laquelle nous portons maintenant nos regards, en suivant le cours de l'Euphrate, est celle que les Arabes nomment *El-Kasr* (le château), ou encore *Mudjelibeh* (la petite ruine), bien qu'ils appliquent assez indifféremment cette désignation à toutes les ruines de la plaine, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer. Cette ruine cache, selon Bérose et les inscriptions, les restes du palais que le roi Nabuchodonosor fit élever en dehors de celui de ses pères. Un rapprochement suffit pour qu'il n'y ait aucune incertitude à cet égard ; l'historien grec nous dit que la construction de ce monument fut achevée en *quinze jours ;* or, cette donnée se trouve précisément reproduite dans un passage de la grande inscription de Nabuchodonosor que nous avons déjà souvent citée; il ne peut donc y avoir aucune équivoque sur le monument ainsi désigné; c'est là que le vainqueur des Perses a rendu le dernier soupir. Les briques que l'on extrait de cette ruine sont, comme les autres, couvertes d'inscriptions ; elles portent la même formule, elles désignent le même roi. Cependant, quelques-unes ont été vernissées : elles proviennent du revêtement extérieur des murs. Les explorateurs de l'expédition de Mésopotamie ont constaté que ces briques devaient être disposées de manière à représenter des sujets. En réunissant un certain nombre de fragments, on a pu, en effet, reconnaître des montagnes, des forêts, de l'eau, des murailles, et même des images d'hommes et d'animaux, et il est peut-être permis d'y voir des vestiges de quelques-unes des chasses décrites par Ctésias. Enfin, quelques débris présentent des restes d'inscriptions. Ces fragments sont trop peu nombreux pour qu'il ait été possible de les réunir ; mais ils sont suffisants pour qu'on puisse comprendre

que les palais de Babylone ne différaient des palais de Ninive que par la nature des matériaux employés à leur construction. Le marbre des palais de Ninive a résisté au fléau destructeur; aussi on a pu exhumer les nombreux bas-reliefs, les nombreuses inscriptions qui nous donnent sur la civilisation assyrienne de si précieux détails; la décoration des monuments de la Chaldée, au contraire, a disparu. Les briques peintes des palais de Babylone se sont d'abord détachées des gros murs; puis elles ont été broyées pendant qu'on exploitait leurs soutiens pour construire des cités nouvelles, qui ont été détruites à leur tour.

La position du palais dont nous nous occupons est admirablement choisie: elle domine toute la plaine de Shinaar; c'est là peut-être que Nabuchodonosor, en promenant ses regards sur les monuments marqués de son empreinte qui s'élevaient à ses pieds, a prononcé ces paroles que la Sainte-Écriture nous a transmises: « N'est-ce pas là cette grande Babylone, dont j'ai fait le siége de mon royaume, que j'ai bâtie dans la grandeur de ma puissance et dans l'éclat de ma gloire! » Sur le sommet de cette ruine, on voit aujourd'hui le seul arbre de la contrée, c'est un tamarisc assez vieux déjà, mais auquel les légendes populaires prêtent plusieurs origines fabuleuses, que je rappellerai ici. Suivant les fervents disciples de Mahomet qui visitent ces ruines, Ali aurait fait croître cet arbre pour s'abriter du soleil lors de la bataille de Hillah, en enfonçant son bâton dans la terre; suivant les visiteurs qui ne trouvent pas cette légende assez merveilleuse, cet arbre serait un débris des fameux jardins suspendus bâtis ou plantés par Sémiramis. Ces deux légendes ont sans doute leur charme; mais je n'ai pas besoin d'ajouter qu'elles ne peuvent se justifier ni l'une ni l'autre. C'est encore dans cette ruine que, depuis long-temps, on a remarqué le seul débris de la sculpture babylonienne qui soit

parvenu jusqu'à nous. C'est un lion gigantesque en basalte noir, d'un assez mauvais travail; il se trouve ballotté au milieu de cette mer de décombres, suivant les ondulations que les chercheurs de briques font faire au terrain, et, tantôt caché, tantôt découvert, il a pu ainsi parvenir à peu près entier jusqu'à nous. Il se perpétuera dans ces ruines par la grossièreté du travail qu'il accuse et par la paresse des *sakkhar*, qui ne songent pas à le briser pour en employer les fragments.

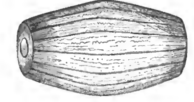
Lorsqu'on quitte El-Kasr, on rencontre, en suivant toujours le cours de l'Euphrate, une autre ruine. C'est la plus méridionale de toutes celles qu'on remarque dans ce groupe de collines qui comprend les débris de la cité royale; elle porte le nom de *Tel-Amran-ibn-Ali*. C'est là qu'Amran, un des fils d'Ali, a été tué avec sept de ses compagnons; son tombeau a été construit au pied de la ruine. C'est un lieu de pélerinage pour les mahométans qui demandent l'accomplissement d'un désir: ils vont attacher un ruban à la balustrade de l'intérieur de la coupole, et ils l'y laissent flotter jusqu'à ce que leur but soit atteint. La ruine présente un aspect fort irrégulier; élevée d'environ 30 mètres du côté du fleuve, elle s'étend en s'affaissant dans la plaine sur une base de plus de 500 mètres. Cette colline recèle un grand nombre de tombeaux qui ont été fouillés à différentes époques, et parmi lesquels on en trouve cependant encore une certaine quantité d'intacts; ils renferment des bagues, des anneaux, des colliers. Ces tombeaux, antérieurs à l'époque des Parthes, sont peut-être ceux des compagnons d'Alexandre; cependant, en fouillant plus avant, on s'aperçoit bientôt qu'ils sont d'une époque plus récente que le monument dans lequel ils reposent. Les briques qui forment, en effet, la masse de la ruine sont encore, comme partout, estampées au nom de Nabuchodonosor. M. Oppert pense que cette ruine est formée des

débris des fameux jardins suspendus, dont Strabon et Diodore de Sicile nous ont donné la description, et il puise ses preuves dans la comparaison des passages anciens où il est question de cette merveille, et dans les connaissances topographiques qu'il a personnellement acquises. Je dois dire que cette opinion a été combattue par sir H. Rawlinson; mais jusqu'ici aucune preuve, tirée des nouveaux textes, n'est venue éclaircir le débat. D'après Bérose, la construction de cet édifice serait un des derniers travaux de Nabuchodonosor, et la plus récente des inscriptions qui soit parvenue à notre connaissance n'en fait pas mention.

Les autres ruines qui marquent encore, sur le sol de Babylone, la place des monuments de cette antique cité sont assez nombreuses, mais d'une importance beaucoup moins considérable, et tellement remuées par les chercheurs de briques qu'elles ne présentent plus que des décombres, d'après lesquels il est impossible de se faire une idée de l'édifice primitif, de son plan, de sa destination.

En traversant le fleuve, on retrouve les mêmes mouvements de terrain, et, sous chacune de ces vagues solides, les débris d'un palais assyrien. Mais la ruine qui frappe le plus, par son étendue et par sa masse, est située à 12 kilomètres au sud de Hillah; on l'appelle *Birs-Nimroud*. C'est un des nombreux monuments qui perpétuent dans ces parages le nom de l'Éthiopien révolté qui, d'après la Genèse, plus de vingt siècles avant J.-C., aurait abordé sur ces plages en y laissant l'empreinte de son audace, de sa puissance et de son génie. Cependant, il faut bien le reconnaître, les briques que l'on extrait de ce monticule ressemblent encore à celles que l'on trouve au Kasr, à Babil, à Tel-Amran. Ce sont partout les mêmes, et ces briques sont, par rapport à Nemrod, d'une époque relativement moderne. Le sommet de cette ruine

s'élève à la hauteur de 46 mètres et forme une masse énorme, qui s'élargit en pain de sucre sur une base de plus de 700 mètres de pourtour. On gravit d'abord un ravin qui conduit sur une vaste plate-forme; puis le sentier devient plus facile, et on atteint bientôt le sommet de la colline qui domine toute la plaine de Babylone. On se croirait sur une colline naturelle, si ce n'est qu'en effleurant le sol on retrouve les briques que nous connaissons déjà, et qui portent encore la légende de Nabuchodonosor. Des blocs énormes de maçonnerie sont entièrement vitrifiés, et n'ont pu arriver à cet état que par suite d'un incendie dont il est impossible d'imaginer la violence. C'est là cependant que se dresse un pilier, de 10 mètres de hauteur, tellement entamé de tous côtés qu'on ne peut plus en reconnaître la forme primitive.



(INSCRIPTION DE BORSIPPA.)

Si l'on n'avait que les données de la science ordinaire, il serait aussi difficile de reconstruire l'édifice dont nous nous occupons que ceux dont il a été parlé; mais, pour ce dernier, nous n'avons plus à nous lancer dans les conjectures. Nous savons, en effet, de la manière la plus positive, quand, pourquoi et par qui cet édifice a été construit. Sir Henri Rawlinson a eu le bonheur de découvrir l'inscription que le constructeur de ce monument avait cachée dans les fondations. Elle est écrite sur des *barils* en terre cuite, chargés de soixante lignes d'écriture. On en a trouvé deux

exemplaires identiques; il doit en exister encore un plus grand nombre, que des fouilles habiles ne manqueront pas de mettre à nu. Cette inscription a déjà été plusieurs fois interprétée. Sir H. Rawlinson, M. Fox-Talbot et M. Oppert en ont donné des traductions qui diffèrent sur quelques points d'une façon assez notable, il est vrai, mais qui ne laissent aucun doute sur l'origine et la destination du monument. C'était une série de tours superposées les unes sur les autres, et qui s'élevaient à plus de 250 pieds, en formant sept étages de différentes hauteurs. Chacun de ces étages était diversement colorié, suivant la divinité à laquelle il était consacré, et on peut, d'après la couleur des briques qui restent encore dans la ruine, retrouver l'ordre de cette disposition, qui paraît avoir distribué les couleurs de la manière suivante, de la base au sommet : noir, blanc, orange, bleu, rouge, argent et or. M. Oppert pense que ce monument est construit sur l'emplacement de la tour de Babel, si célèbre dans nos Saintes-Écritures; mais je passerai toutefois sous silence les graves questions que ce texte vient soulever ou résoudre. Il eût été téméraire de les indiquer, il y a quelques années à peine; mais aujourd'hui il n'en est plus ainsi: on sait que la science qui marche dans ces découvertes se fortifie de jour en jour, et qu'elle n'a plus besoin de se défendre lorsqu'elle rencontre, dans ses rapports avec les livres sacrés, des coïncidences heureuses qui lui apportent la confirmation la plus précieuse qu'elle puisse désirer.

Tandis que la France accomplissait ces travaux sur le sol de la Mésopotamie, l'Angleterre ne restait pas inactive. Des recherches étaient entreprises dans la Mésopotamie inférieure par M. Loftus et poursuivies avec succès. On retrouva à Warka, à Niffer, à Mugheir, à Senkereh, à Abu-Shahrein, les débris des palais fondés par les rois de la première dynastie chaldéenne. Les

monuments les plus nombreux sont encore des briques, avec des légendes plus ou moins longues, plus ou moins étendues. Celles qui sont le plus développées appartiennent au règne de Hammourabi, qui florissait du XVe. au XXe. siècle avant notre ère. Le musée du Louvre possède une curieuse inscription de ce roi, dont j'ai donné la traduction. Les fouilles de M. Loftus ont fait connaître un certain nombre de monuments de cet antique souverain de la Chaldée, et entr'autres des anneaux en bronze que je regarde comme des débris de son sceptre.



(FRAGMENT DU SCEPTRE DE HAMMOURABI.)

Tels sont les principaux résultats des fouilles entreprises dans les ruines de l'empire assyro-chaldéen. Mais, avant d'entrer dans l'examen des inscriptions que ces fouilles nous ont révélées, jetons un coup-d'œil sur l'ensemble des découvertes.

L'aspect général des ruines de l'Assyrie a quelque chose qui nous étonne au premier abord : nos regards ne sont pas habitués à toutes ces merveilles. Cependant, ces figures, malgré leurs gigantesques proportions, malgré la hardiesse des conceptions qui rassemblent sur le même sujet les formes les plus diverses, n'ont rien de barbare. On y trouve sans doute un parti pris, un système conventionnel pour rendre certains détails qu'il n'entre pas dans nos habitudes d'exprimer de la même manière ; mais ce parti pris est rendu avec une entente si calculée des effets de sculpture, que

l'œil n'en est point blessé. Il est facile, au surplus, de comprendre que c'est pour répondre à un type consacré que l'artiste a sculpté ces monstres à la tête d'homme, au corps de taureau, aux ailes d'aigle. On y soupçonne aisément le symbolique mélange de la force sur la terre, de la force dans les cieux, si toutefois cet accouplement bizarre ne voulait pas exprimer un nom que l'Assyrie semblait emprunter au bœuf ou à la colombe. Quelle que soit l'idée qui ait présidé à la conception de ces colossales figures, il est certain que l'art assyrien avait atteint à cette époque un haut degré de développement.

Ce n'était pas, du reste, un vain caprice qui portait les rois d'Assyrie à élever ainsi des palais. Les palais avaient alors une destination que les palais modernes ne comportent plus. Ces édifices étaient bien la *demeure de la royauté*, comme disent les inscriptions ; ce que nous nous garderons bien de traduire par *la demeure du roi*. Le palais, c'était alors le LIVRE que chaque souverain ouvrait à son avènement au trône, et dans lequel il devait déposer l'histoire de son règne. Aussi le rédacteur royal de ce livre de pierre se préoccupe non-seulement du présent, mais aussi de l'avenir ; il écrit non-seulement pour ses contemporains, mais encore pour la postérité, et il ne manque jamais de terminer ses récits par des imprécations contre ceux qui oseraient détruire les monuments qu'il élève.

Chaque pierre de l'édifice porte le nom du roi. On l'écrit à l'intérieur, à l'extérieur, sur des monuments de toute espèce, avec une profusion et une prodigalité qui témoignent du désir de le transmettre à la postérité la plus reculée. Aussi aujourd'hui, après vingt-cinq siècles de silence et d'oubli, on sent que ces rois vivent encore dans la poussière des ruines.

Quelquefois les monuments sont grandioses : ce sont des mon-

tagnes dont on taille les flancs, comme à Bisitoun, comme à Nahr-el-Kelb ; quelquefois ce sont de simples stèles qu'on élève dans quelque lieu fameux pour perpétuer le souvenir d'un fait mémorable. Telle devait être la stèle de Salmanassar, conservée au *British Museum*, et la stèle que Sargon fit ériger dans l'île de Chypre après la conquête de cette île. Cette stèle mutilée est conservée au musée de Berlin ; il en existe une copie au musée du Louvre. L'écriture, comme on le voit, avait tout envahi : les Assyriens écrivaient jusque sur les statues de leurs rois. Je ne saurais résister au plaisir de reproduire ici la belle statue de Sardana-



(STÈLE DE SALMANASSAR).

pale III. Elle porte sur sa poitrine la légende qui nous a révélé le



(SARDANAPALE III.)

nom du souverain que l'artiste avait voulu représenter.

Aujourd'hui que nous commençons à connaître toute cette série de princes que les inscriptions nous montrent si grands, si terribles, nous pouvons nous demander avec quelque étonnement comment il se fait que le nom d'un Sardanapale se trouve le synonyme de la volupté et de l'indolence? N'y a-t-il pas là une de ces erreurs historiques dont le travestissement de Nabuchodonosor

nous offre l'inexplicable exemple?—L'Amour n'a point laissé sur les murs de Ninive des traces de ses faiblesses ou de ses égarements; il n'y a rien qui nous rappelle, dans ces antiques sculptures, la tendresse ou la grâce des artistes de la Grèce; mais aussi il n'y a rien non plus qui puisse nous faire soupçonner les saturnales des derniers jours de la civilisation romaine. On n'a point encore exhumé des collines de Nimroud, de Khorsabad ou de Koyoundjik, des tableaux analogues à ceux que l'on exhume d'Herculanum et de Pompéï pour y jeter aussitôt un voile : il n'y a pas une sculpture, pas un bas-relief qui ne soit empreint de la plus austère sévérité.

Pour bien comprendre la place que l'Assyrie doit désormais occuper dans l'histoire, il faudrait sans doute avoir sous les yeux le résultat complet des fouilles de l'Angleterre et de la France; et pourtant il est déjà facile d'en saisir les principaux caractères. La civilisation assyrienne se développait à une époque où elle représentait, avec l'Inde et l'Égypte, la civilisation du monde. Au nord, les innombrables tribus des Scythes s'agitaient peut-être comme les débris d'une grande nation; mais les monuments de cette civilisation ne sont pas encore parvenus à notre connaissance. L'Inde ne paraît pas avoir eu d'influence sur l'Assyrie; d'ailleurs, à cette époque, elle n'avait aucun point de contact avec l'Asie occidentale : les sectateurs de Brahma avaient sans doute déjà creusé les grottes de Salcette ou d'Éléphanta; mais ces peuples ne se mêlaient pas au mouvement qui s'accomplissait sur les rives du Tigre et de l'Euphrate, et le Bouddhisme naissant étendait ses conquêtes vers l'extrême Orient. Dès la plus haute antiquité, l'Égypte, au contraire, s'est trouvée mêlée à la vie de l'Assyrie; les communications étaient fréquentes, et cependant on est

surtout frappé du contraste qui se manifeste entre les monuments de ces deux peuples. A Thèbes et à Memphis, l'immobilité des images révèle l'immobilité des types et des institutions ; tandis qu'à Babylone et à Ninive on sent que le mouvement et la vie pénètrent toute cette civilisation, jusque dans les produits les plus capricieux de son génie. Les sphinx de l'Égypte sont accroupis au seuil des portiques; ceux de l'Assyrie sont debout, prêts à marcher : on dirait que les artistes égyptiens ornaient des tombeaux, tandis que les artistes assyriens décoraient des palais.

Lorsque l'empire d'Assyrie se fut écroulé, à Ninive d'abord, à Babylone ensuite, nous trouvons en Asie un principe nouveau qui étendit ses développements et ses conquêtes depuis les bouches du Gange jusqu'aux rives de Carthage. La Perse conquit à son tour le sceptre du monde, elle s'empara de l'Assyrie et de l'Égypte ; l'Égypte immobile n'en reçut pas l'empreinte et ne lui imposa point ses symboles ; mais l'Assyrie, au contraire, en disparaissant sous sa puissante domination, a laissé des traces profondes de sa vitalité dans les monuments de ses vainqueurs. L'architecture, la sculpture, tout ce qui tient à la décoration des monuments, sont des arts qu'on n'improvise pas, et la Perse avait grandi trop vite pour préparer ses artistes de longue main : aussi ont-ils emprunté aux Assyriens les formes les plus caractéristiques de leur génie, et les ont-ils appropriées aux idées de l'Iran. Les taureaux de Persépolis ont été copiés sur les taureaux de Khorsabad. Si les dieux de l'Assyrie se présentent en foule avec des formes étranges et laissent entrevoir un Panthéon inconnu dont il faut découvrir le principe et reconstruire la hiérarchie ; si l'un des plus vénérés , Bel-Dagon , nous offre le bizarre assemblage des attributs de l'oiseau et du poisson sur les monuments do

Babylone et de Ninive, le Dieu suprême n'en est pas moins toujours exprimé par un symbole que nous avons signalé sur les



(BEL-DAGON.)

monuments de l'Iran *(supra*, p. 37), et qu'on retrouve encore sur tous les monuments de la Haute-Asie.

Aujourd'hui les fouilles sont suspendues, le sable du désert recouvre de nouveau les ruines des palais assyriens. Aussi ce n'est plus sur les bords du Tigre ou de l'Euphrate, mais bien sur les bords de la Seine et de la Tamise qu'il faut aller désormais étudier les ruines de cette antique civilisation.

Le musée du Louvre, qui a le premier recueilli les sculptures du palais de Khorsabad, a pris tout d'abord un développement

qui devait frapper l'attention des archéologues et des artistes. Si les derniers envois qui lui étaient destinés étaient arrivés en Europe, nous aurions peu de chose, au point de vue de l'art, à envier à nos voisins ; mais il n'en a pas été ainsi ; et, de plus, le hasard des fouilles a mieux favorisé l'Angleterre. Aussi c'est au *British Museum* que se trouvent les plus nombreux documents.

En 1855, M. Oppert sollicita et obtint de Son Excellence M. le Ministre de l'Instruction publique une mission pour étudier à Londres les inscriptions du *British Museum*, et c'est là que ses travaux ont été poussés avec le plus grand fruit. C'est là qu'il compléta ses recherches commencées avec tant de bonheur au milieu des ruines de Babylone, et qui l'ont mis à même de donner plus tard les plus nombreuses et les plus consciencieuses traductions.

Je ne pouvais pas négliger un voisinage si profitable pour les études assyriennes : aussi deux fois j'ai sollicité et j'ai obtenu de Son Excellence M. le Ministre d'État l'autorisation de consulter, sous ses auspices, ces riches collections. L'étude des monuments assyriens reçoit, du reste, au *British Museum*, les encouragements les plus sympathiques de la part de tous ceux dont l'autorité ou l'influence peut s'exercer *légitimement* sur ce magnifique établissement.

Quand on entre sous le péristyle du *British Museum*, on trouve à gauche le vestibule gréco-romain ; il s'ouvre sur la grande galerie de sculptures qui occupe le rez-de-chaussée de l'aile occidentale ; les bas-reliefs sont disposés principalement dans trois longues salles qui renferment les collections des sculptures découvertes par M. Layard, pendant les années 1847 et 1850, soit à Ninive même, soit dans les environs. Les monuments découverts par MM. Loftus et Rassam, sont encore disposés dans des salles

provisoires construites dans les souhassements du *British Museum*, et la plus grande partie des nombreuses inscriptions exhumées du palais de Sardanapale à Koyoundjik attendent encore l'espace pour les recueillir et le temps pour les classer.

Quand on considère la rareté des monuments assyro-chaldéens qui étaient connus en Europe il y a vingt-cinq ans, et qu'on voit aujourd'hui les richesses qui s'accumulent chaque jour dans les musées de Londres et de Paris, on comprend la modification profonde que ces documents doivent faire éprouver aux idées qu'on s'était formées jadis des peuples de la Haute-Asie. Lorsque l'architecte Serlio dessinait un temple grec pour nous donner l'aspect des ruines de Persépolis, on acceptait son idée; on croyait alors que la civilisation du monde avait commencé avec la civilisation grecque; on ne connaissait rien au-delà. Les recherches modernes sur l'Orient ont fait reculer les horizons de l'histoire bien au-delà de la Grèce. On n'a pas tardé, en effet, à découvrir dans l'Orient plusieurs couches successives, et immédiatement avant la civilisation arienne, une civilisation différente qui devait même succéder à des civilisations antérieures dont on entrevoit déjà les nuances. L'Assyrie nous apparaît comme un grand empire qui a duré quinze siècles, du XXe. au VIe. avant notre ère, et qui a eu ses lois, ses arts, ses mœurs et ses croyances essentiellement différents de la civilisation arienne, et on se demande aujourd'hui quel en est le caractère? Cet empire, sémitique par son origine, n'a-t-il pas donné à la race sémitique un de ses plus imposants développements? Il y a là tout un passé mystérieux qui s'éveille. C'est une vie nouvelle qui s'ébauche, une civilisation engourdie qui va renaître. Nous ne sommes plus au temps où il était permis de dire que la langue de Ninive et de Babylone était à jamais perdue. Aujourd'hui, ces hardis fils de Sem

se font comprendre et réclament leur place dans l'influence des peuples sémitiques sur les destinées de la Haute-Asie.

Lorsque l'Assyrie était ignorée, on n'avait comme représentant du monde sémitique qu'un groupe de peuples fort restreint, dont les monuments étaient bien connus, dont l'histoire avait été comprise et étudiée sous toutes ses faces, et dont le peuple juif perpétuait, à côté du prodigieux développement de l'islamisme, la personnification vivante; et dès lors il semblait qu'il ne s'agissait plus que de généraliser les données qu'on pouvait exprimer de ces documents pour en déterminer le véritable caractère.

C'était ainsi qu'on comprenait les Sémites naguère encore, lorsque M. Renan publia pour la première fois, en 1847, son grand travail sur l'histoire des langues sémitiques. L'auteur s'était entouré de tous les documents qu'il avait à sa disposition, et son esprit si fortement compréhensif et généralisateur avait créé des Sémites qui semblaient devoir représenter tous les caractères de la race, mais qui, en réalité, ne représentaient qu'un des côtés, qu'une des phases du développement sémitique. Aussi M. Renan a bien compris tout ce qu'il y avait de conventionnel dans sa théorie. Il était trop bon investigateur pour ne pas sentir le grand vide qui se faisait dans un système où il ne pouvait comprendre les fils d'Assour. Si les rares inscriptions phéniciennes suffisaient pour pressentir au moins le caractère de la langue de ces hardis navigateurs, qui s'éloignaient déjà par leur origine du type que leur langue semblait réclamer, les Assyriens paraissaient alors devoir être exclus du groupe des Sémites proprement dits, parce que les textes n'étaient pas encore déchiffrés. Mais depuis la science a marché; et aujourd'hui, ces documents sont compris dans leur ensemble; les plus importants sont traduits, commentés et expliqués.

Les difficultés qui embrassaient la lecture des textes assyriens étaient sans doute sérieuses; elles n'étaient point insurmontables. On peut être surpris de voir que les Assyriens avaient une écriture qui s'écarte si étrangement des procédés que nous étions habitués à considérer comme l'apanage des Sémites; mais c'est en vain que l'on prétend que la raison se refuse à admettre que jamais un peuple aussi civilisé que l'ont été les Chaldéens et les Assyriens ait pu recevoir et garder une écriture aussi incommode : le fait est là avec sa brutale évidence; et, pour donner raison à la critique, on ne peut pas fermer les yeux sur ces milliers d'inscriptions, qui ne sont pas l'œuvre du hasard.

Cette écriture, si embarrassante qu'elle soit, pour nous bien entendu, ne l'était pas sans doute autant pour les Assyriens, et, l'eût-elle été, l'objection n'en serait pas moins frivole; car nous savons, par exemple, que l'inextricable complication de l'écriture chinoise n'empêche pas les habitants du Céleste-Empire de s'en servir depuis plus de quarante siècles, et on comprendrait difficilement comment les Japonais l'ont adoptée, si ce n'est qu'il est impossible d'imaginer tout ce à quoi les hommes se sont soumis pour exprimer leur pensée, et combien l'habitude leur a rendu facile ce qui, au premier aspect, paraîtrait intolérable.

Au surplus, l'écriture anarienne n'est point une écriture sacerdotale, réservée à une classe privilégiée qui aurait eu seule l'avantage de la comprendre. C'était l'écriture commune à l'usage de tout le monde : celle qui servait aux rois pour écrire leurs annales sur les murs de leurs palais et sur des stèles aux frontières de leurs États; celle qui servait aux prêtres pour écrire des prières et des invocations aux divinités de l'Assyrie; celle qui servait aux savants pour écrire des observations sur l'astronomie, l'histoire naturelle, le droit et les coutumes; celle enfin

qui servait au peuple pour rédiger les actes de la vie privée et qu'il retrouvait sur les monuments de ses savants, de ses prêtres et de ses rois. On est étonné, sans doute, de voir comment toutes ces connaissances nous ont été si rapidement révélées ; l'étonnement cesse à mesure qu'on examine les travaux accomplis, et c'est par leur analyse que nous allons essayer de faire comprendre comment on est arrivé à ces heureux résultats.

Nous sommes en 1845, c'est-à-dire au moment de l'arrivée des premières lettres que M. Botta adressa en Europe sur ses découvertes, et les savants ne possèdent pas encore le premier mot des inscriptions qui leur étaient annoncées ; on comprend seulement la nécessité de se livrer avec ardeur à l'étude de l'assyrien des trilingues. Deux textes nous en donnaient, il est vrai, la traduction ; mais tout était encore à découvrir et à apprendre, et nous avons déjà laissé entrevoir les difficultés qui devaient surgir devant les recherches. Faudra-t-il encore attendre, tous les vingt ans, la découverte d'une lettre nouvelle pour arriver à déchiffrer ce nouvel alphabet où les signes vont se compter par centaines ?

Il faut bien se résigner à commencer l'attaque ; les têtes de colonnes paient toujours de leur vie la victoire que leurs efforts ont rendue facile à ceux qui les suivent ; aussi ce n'est pas sans une émotion profonde que nous avons parcouru chez un libraire les manuscrits dans lesquels sont consignés les premiers travaux de Löwenstern. La science n'a rien à en apprendre aujourd'hui ; mais les savants qui voudront les consulter pourront se convaincre des efforts qu'il a fallu déployer pour vaincre les premières

difficultés, et de la conscience avec laquelle ces premiers travaux ont été accomplis (1).

Le Suédois Löwenstern commença en effet le premier à agiter toutes ces questions; et, on doit le reconnaître, il y avait du courage à aborder ainsi une discussion sans précédents, lorsque le champ de l'erreur était si vaste. Dès que M. Mohl eut publié les lettres de M. Botta, qui annonçaient les précieuses découvertes de Khorsabad, Löwenstern se mit à l'œuvre, et il entreprit de déterminer quelques lettres dans le texte assyrien des inscriptions trilingues, et d'en faire l'application au déchiffrement des inscriptions ninivites (2); il essaya de lire le nom que le fondateur du palais avait inscrit sur les marbres. — Une rectification de M. Botta a prouvé que le nom qui avait servi de base aux travaux de Löwenstern était mal transcrit, et dès lors qu'il s'était trompé. Toutefois, ce premier travail contient de bonnes observations à recueillir : ainsi, Löwenstern comprit que la langue assyrienne devait être sémitique; mais il a été moins heureux en cherchant à déterminer la valeur des caractères qui l'exprimaient, au moyen de l'hébreu ou de l'égyptien. Voici, du reste, son procédé.

Nous savons, par exemple, que la légende quadrilingue du vase dont le comte de Caylus a fait connaître les inscriptions contient un cartouche hiéroglyphique dans lequel on pouvait lire le nom de Xerxès. Löwenstern vit dans le signe le représentant du ש hébraïque, que l'hiéroglyphe égyptien traduisait par *un jardin*, et le copte par le signe qui rappelle à la fois la lettre hébraïque et l'hiéroglyphe égyptien. Il chercha, dans la forme

(1) Recueil de documents, de notes, d'articles, de comptes-rendus, etc., relatifs au déchiffrement de l'écriture cunéiforme. — Supplément à la 4e. partie du Catalogue des livres de MM. Maisonneuve et Cie., no. 6922. Paris, 1863.

(2) *Essai de déchiffrement de l'écriture assyrienne, pour servir à l'explication du monument de Khorsabad.* Paris, 1845.

des caractères, à établir une ressemblance dont le résultat eût été de déterminer ainsi la valeur du signe assyrien,

= = = SCH.

Des observations analogues avaient présidé aux premiers travaux de Münter, et il avait eu le bonheur de rencontrer deux lettres dont on ne lui a point tenu compte. Les observations de Löwenstern ne le conduisirent à aucun résultat. Il n'y a, en effet, aucun rapport graphique entre ces lettres et celles des autres alphabets.

C'est sur ces entrefaites que sir H. Rawlinson publia le texte *perse* de l'inscription de Bisitoun, dont nous avons déjà parlé; il l'accompagna d'un mémoire sur les écritures cunéiformes en général, et consacra le second chapitre à l'examen de toutes les variétés d'écritures que les inscriptions nouvellement découvertes pouvaient offrir. Il ressort de ce mémoire une classification ingénieuse des différentes sortes d'écritures, groupées suivant les caractères extérieurs qu'elles pouvaient présenter, sans rien préjuger sur le contenu des inscriptions ou même sur la valeur des signes. On voit, par le travail du colonel anglais, qu'il possédait, dès cette époque, une grande quantité de matériaux; il les étudie avec une rare sagacité; mais il n'ouvre point la main pour faire connaître la base sur laquelle reposent ses premières découvertes. Cependant, malgré les courtes inscriptions que les savants d'Europe avaient à leur disposition, l'année suivante (1847), Löwenstern publia un second mémoire (1) plus précis que le premier : il

(1) *Exposé des éléments constitutifs du système de la troisième écriture de Persépolis*, Paris, 1847.

comprit que le point de départ du déchiffrement devait se trouver dans la transcription des noms propres perses des inscriptions trilingues, dont le texte assyrien donnait la traduction.

Il transcrivit ainsi les noms propres que Grotefend avait déjà déterminés dans les inscriptions trilingues; et, en se guidant sur la nature sémitique de l'idiome qui devait être exprimé par ces caractères, il ne donna aux signes qui formaient ces noms que la valeur des consonnes nécessaires à l'articulation des mots.

Toutefois, en dépouillant les vingt noms propres qu'il avait alors seulement à sa disposition, Löwenstern détermina rigoureusement l'articulation de certaines consonnes qui devaient être transcrites dans le texte assyrien. Mais il s'aperçut que les groupes qui représentaient des noms propres, et dont l'identité était incontestable dans les différentes inscriptions où ils étaient répétés plusieurs fois, présentaient des variations dans la forme des caractères qui les composaient; il réunit ces différentes variantes des noms propres et il en conclut que les signes qui s'échangeaient ainsi, sans altérer le nom qu'ils exprimaient, avaient toujours *le même son;* il fut conduit ainsi à l'hypothèse des *homophones.*

Les homophones sont des signes bien connus des égyptologues. Ce sont des caractères distincts qui n'ont aucun rapport entre eux, qui procèdent d'une origine hiéroglyphique différente, et qui cependant expriment le même son au choix du lapicide. En présence de ces permutations, et du nombre considérable des signes qu'il paraissait important de ramener dans les limites de l'alphabet sémitique, Löwenstern a conclu trop prématurément que certaines particularités du système graphique des écritures cunéiformes, qu'il nomme araméennes, étaient identiques ou analogues à celles qu'on rencontre dans le système des hiéroglyphes phonétiques de l'ancienne Égypte.

Dans la même année (1847), M. de Saulcy fit paraître plusieurs brochures sur les écritures cunéiformes; elles ne témoignent que de son empressement à arriver à un résultat, et nous ne les mentionnerions pas ici, si M. de Saulcy lui-même ne les avait trop sévèrement jugées. Nous verrons bientôt, du reste, qu'il avait seul le droit de les juger ainsi.

M. de Longpérier ne pouvait classer les richesses qui arrivaient dans nos musées sans essayer de les comprendre : il publia le résultat de ses recherches dans plusieurs articles qui parurent, en 1847, dans la *Revue archéologique*. C'est lui qui, le premier, signala le groupe comme devant contenir l'équivalent du mot *grand :* il répondait au perse *Vazarka*, que Löwenstern avait articulé *Rabou*. M. de Longpérier confirma cette lecture dans les inscriptions de Ninive, et de plus il a, le premier, déchiffré la légende royale, qui se répétait sur plusieurs monuments de Khorsabad, dans l'inscription dite des Taureaux, sur un autel, sur des briques, etc.

(BRIQUES DE KHORSABAD.)

Il la traduisit ainsi : *Palais de Sargon* (1), *roi grand, roi puissant, roi des bataillons, roi du pays d'Assour.*

Cette traduction est restée acquise à la science, et de bonnes lectures sont sorties des travaux de M. de Longpérier.

(1) C'est le Sargon mentionné dans la Bible, une fois seulement, il est vrai, par Isaïe, XX, 1.

M. Botta ne devait pas tarder à faire connaître, à son tour, le résultat de ses observations (1). Ce n'était pas sans fruit qu'il avait copié, ligne par ligne, plus de deux cents inscriptions. Il s'agissait d'abord de mettre de l'ordre dans ces signes si nombreux et si variés : il en compta six cent quarante-deux différents dans les inscriptions de Khorsabad, et il en dressa le catalogue en les classant suivant le nombre des éléments qui les composent. Quelques-uns de ces signes ne diffèrent, il est vrai, que par des nuances graphiques faciles à apercevoir; toutefois, ce catalogue renfermait encore plus de signes qu'il n'en fallait pour défrayer les alphabets les plus exigeants. Afin d'en réduire le nombre, M. Botta supprima ceux qui ne présentaient que des variétés graphiques évidentes. Puis, en comparant ces nombreuses inscriptions qu'il lisait si bien des yeux, il s'aperçut que souvent le même texte était répété plusieurs fois, et que ces répétitions du même texte offraient des variétés faciles à constater. Les plus fréquentes roulaient sur la composition des mots. On peut facilement se convaincre de la justesse de cette observation, en transcrivant sur une seule ligne les inscriptions qui commencent par les mêmes caractères, en plaçant les différents textes les uns sous les autres, de manière à faire correspondre les signes semblables dans une colonne perpendiculaire; on voit alors parfaitement les ressemblances et les différences du texte. L'ensemble étant évidemment le même, M. Botta admit que les différences de signes qui se remarquaient dans les groupes qui devaient former les mots étaient des signes de même valeur, en un mot, des *homophones*, tels que Lövenstern les avait signalés. Les conséquences de ce principe, dans le déchiffrement d'une langue inconnue, condui-

(1) Le monument de Ninive, découvert et décrit par M. P.-E. Botta, mesuré et dessiné par M. E. Flandin. Texte, p. 203 et suiv.

raient promptement à identifier tous les sons et à rendre toute lecture impossible. Malgré cela, M. Botta en restreignit l'application dans des limites telles que le tableau des *variantes* (1), qu'il a dressé, est encore aujourd'hui d'un puissant secours pour se guider dans les premières investigations que l'on veut tenter à travers tous ces signes, si nombreux et si différents.

Le résultat le plus sérieux des travaux de M. Botta fut la démonstration de l'identité des écritures de Vân, Khorsabad et Persépolis. Il y est arrivé en appliquant, sur une plus grande échelle, le procédé qui avait conduit Grotefend à reconnaître l'identité des écritures de Persépolis et de Babylone.

M. Botta a été plus loin : cette comparaison des textes lui donna également la certitude que les formes grammaticales étaient les mêmes à Khorsabad et à Persépolis; formes grammaticales d'une langue encore inconnue, mais bien caractérisées par des différences graphiques saisissables pour l'œil, et dont on pouvait se convaincre en comparant les inflexions des groupes qui formaient des mots avant même que la bouche eût pu les articuler. Mais si la langue de Khorsabad, de Persépolis et de Babylone était la même, les mêmes désinences dans les mots ne se voyaient plus dans les inscriptions de Vân, bien qu'elles procédassent d'un même principe graphique.

Il serait difficile de résumer ici l'analyse de toutes les observations que M. Botta a consignées dans son Mémoire; elles reposent sur la comparaison la plus minutieuse des textes. Nous ne pouvons qu'en signaler quelques-unes, à titre d'exemple.

Le signe 𒁹𒌍 indique la terminaison du pluriel; quelquefois le monogramme qui précède est répété deux fois.

(1) *Mémoire sur l'écriture cunéiforme assyrienne.* Paris, 1848. Extrait du *Journal*

Le monogramme , *roi* et toutes ses variétés, donnera :

, *roi des rois.*

Le monogramme ou , *peuple*, donnera :

et , *peuples* (au pluriel).

Ces noms donnent des dérivés dans lesquels M. Botta a reconnu le suffixe de la première personne.

, *mon royaume* (Sarroutiya).

, *mes peuples* (Mattiya).

est le suffixe de la première personne.

Ces formes se *voient* à Persépolis, dans des textes dont on a la traduction perse. Faudrait-il croire qu'elles changent de signification dans des textes dont on n'a pas la traduction sur le monument même? Évidemment, non. Elles conserveront donc leur valeur bien déterminée quand on les retrouvera à Khorsabad.

On les retrouve, on effet, à Khorsabad et à Babylone; mais à quelle langue appartiennent ces articulations grammaticales? C'est, en effet, par les désinences qui caractérisent la grammaire que l'on peut apprécier le caractère d'un idiome, avant même d'en connaître tous les mots. Or, ces désinences se voient, se saisissent, et dès lors, il faut bien le reconnaître, on peut déjà les apprécier, et elles ont une apparence sémitique incontestable. Aussi M. Botta, en comparant les mêmes mots, qui se représentaient dans le cours des textes avec des formes différentes, se prononça pour le sémitisme de la langue ainsi exprimée à Babylone, à Persépolis et à Ninive; un mot surtout le frappa,

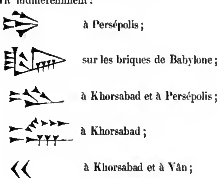
asiatique, cahiers de mai, juin, août, septembre, octobre, novembre, décembre 1847 et mars 1848.

c'est le groupe qui renferme le pronom de la première personne. Il était parfaitement désigné par la structure des inscriptions trilingues. Après l'invocation ordinaire, à Persépolis, Darius parle toujours à la première personne. Or, à la place où l'on doit trouver la traduction du pronom *azem*, *je* ou *moi*, le texte assyrien présente le groupe



Les valeurs déterminées par les quelques noms propres dont on disposait alors, permettaient déjà d'articuler le mot ANK; et, dès lors, on fut bien tenté de l'assimiler à l'hébreu אנכי, et d'y trouver une preuve de plus du sémitisme de la langue qui se cachait encore sous des caractères inconnus.

Nous avons déterminé le signe royal sur les inscriptions trilingues et sur les briques de Babylone. Les recherches de M. Botta l'ont conduit à constater que ce signe était remplacé par des signes correspondants qui nous permettent de voir le même mot écrit indifféremment :



enfin, par deux signes, , à Khorsabad et à Persépolis.

Cette dernière forme, composée de deux caractères, correspond, à Persépolis, au même mot perse que l'idéogramme royal. Or, s'il est impossible de découvrir *à priori*, dans une langue idéographique, la prononciation d'un idéogramme, on comprend qu'on pourra en avoir la prononciation dès que l'on aura trouvé l'articulation des signes qui le remplacent; mais c'est cette articulation qu'il s'agit de chercher.

Les essais de M. de Saulcy devaient bientôt porter leurs fruits. Il ne suffisait pas, en effet, de chercher à deviner ces inscriptions, il fallait d'abord les lire, et les inscriptions achéménides donnaient un point de départ certain pour arriver à déterminer divers caractères par la comparaison des noms propres perses que le texte assyrien avait reproduits. M. de Saulcy publia, le 14 septembre 1849, un mémoire autographié sur les inscriptions achéménides, dans lequel il entreprit non-seulement un essai de transcription, mais en outre un essai d'interprétation et d'analyse des textes assyriens (1). La première inscription qu'il prit pour sujet de ses études est celle de l'Elvend, qui était alors connue par les copies de Schulz, de MM. Coste et Flandin, et enfin par celle de M. Texier. Après avoir comparé ces trois textes, il parvint facilement à s'assurer des erreurs de transcription qui auraient pu égarer ses recherches sur la forme de quelques caractères, et il réussit promptement à séparer le texte assyrien en petites phrases correspondant mot pour mot au texte perse. Le résultat d'une analyse aussi minutieuse fut la lecture et la traduction du premier

(1) *Recherches sur l'écriture cunéiforme assyrienne.* Paris, 14 sept. 1849. (Autog.)

texte assyrien qui ait été publié avec un commentaire à l'appui, pour justifier les valeurs attribuées à chaque signe, à chaque mot. Cette traduction est restée acquise. Aucun travail ultérieur n'a infirmé l'interprétation de M. de Saulcy, et les recherches qui l'ont suivie ont pu la prendre comme une base solide, qui permettait de se porter en avant.

Les valeurs que M. de Saulcy attribue aux caractères assyriens sont alphabétiques. Le sémitisme de la langue dont il donne la première traduction et qui lui paraît de plus en plus évident, à mesure qu'il avance dans ses recherches, semble lui imposer l'obligation de trouver dans l'écriture un alphabet en rapport avec le génie de la langue, et par conséquent en rapport avec cet alphabet de vingt-deux lettres qui paraissait être l'apanage exclusif des Sémites. Toutefois quand on lit, avec l'attention qu'il comporte, le mémoire de M. de Saulcy, on comprend la difficulté qu'il éprouve à donner aux signes qu'il transcrit des valeurs purement littérales. La transcription du groupe que nous lisons aujourd'hui si facilement

RA — BU ⁀ U

lui cause un embarras sérieux. En parcourant les pages 6 et 7 du mémoire, on sent que l'auteur est obsédé par l'inhérence des voyelles qui doivent donner le son aux articulations consonnantes. Le syllabisme de l'écriture assyrienne est en germe dans sa pensée, et il cherche à le justifier dans le démembrement des signes, comme si dans la composition de ces signes si nombreux il pouvait se trouver des caractères formés, à la manière des signes de l'écriture éthiopienne, par un caractère constant exprimant la consonne, et un appendice figurant la voyelle avec laquelle elle

doit s'articuler. M. de Saulcy tente l'application de ce principe sur les signes et qui lui paraissaient, comme cela existe en effet, devoir renfermer la voyelle *ou*. Les plus patientes recherches avaient déjà démontré que cette vocale devait être inhérente aux deux signes. Se trouverait-elle par hasard dans la partie commune ? — La démonstration ne put justifier cette hypothèse, et le syllabisme expira avant d'avoir été érigé en principe. Quoi qu'il en soit, la première traduction de M. de Saulcy est restée avec une valeur réelle, bien que ses procédés de transcription ne lui aient encore fait connaître que le squelette des mots.

Cependant ce premier mémoire fut bientôt suivi d'un second (27 novembre 1849), dans lequel M. de Saulcy aborda les autres inscriptions achéménides qu'il avait à sa disposition ; sa transcription marche toujours par les mêmes procédés, avec une exactitude pour ainsi dire mathématique, en suivant pas à pas le texte perse, et en confirmant de plus en plus l'opinion qu'il avait émise sur le sémitisme de la langue assyrienne.

Mais les mêmes préoccupations reviennent dans la pensée de M. de Saulcy ; la transcription des signes et ne le satisfait pas : « le signe , dans lequel, dit-il (page 6), semblent entrer deux éléments et , ne forme certainement qu'une seule lettre : les textes moulés sur les originaux, et rapportés par M. Lottin de Laval, prouvent que ces deux éléments doivent être réunis ainsi pour être lus. Cette lettre assyrienne était-elle donc syllabique? *Je suis bien tenté de le croire.* Il en est, du reste, de ce signe comme du signe final du nom de Darius , *lequel doit être considéré comme concret.* »

Ces observations étaient profondément vraies ; on sait aujour-

d'hui que le signe est syllabique : il exprime la syllabe *bou*, et le signe exprime également une syllabe, mais une syllabe composée, c'est-à-dire qui renferme deux consonnes et une voyelle, *vus*. — Il suffisait à M. de Saulcy de généraliser son idée première pour avoir constaté un des principes les plus importants de l'écriture assyrienne; mais, avant que ce principe fût définitivement reconnu, cette bizarre écriture devait présenter des difficultés bien autrement embarrassantes, et pourtant nous n'en sommes plus à l'époque où il fallait dix ans d'études pour ajouter la valeur de deux lettres de plus dans l'alphabet des écritures cunéiformes.

Quoi qu'il en soit, les autres inscriptions assyriennes achéménides analysées par M. de Saulcy donnèrent pour résultat la détermination de cent vingt caractères assyriens. L'articulation consonnante est, en général, restée acquise à ces caractères; ceux qui seront reconnus plus tard comme formant des syllabes simples paraissent déjà déterminés. Telles sont, parmi les lettres qui composent le nom de Darius,

lu aujourd'hui DA — RI — IA — VUS,

les trois premières; mais le dernier caractère, avec quelle consonne peut-il s'articuler? Cet exemple suffit pour indiquer une difficulté qui n'est pas encore soupçonnée et qui doit coûter encore bien des travaux avant d'être résolue et avant que le principe sur lequel elle repose soit définitivement accepté.

Les savants qui depuis ont exploré ces textes se sont largement servis des premières découvertes de M. de Saulcy, et les résultats

de leurs travaux ont suffisamment prouvé la bonne voie dans laquelle M. de Saulcy était entré. C'est en suivant ses traces que tous les progrès ultérieurs ont été accomplis.

Ces progrès ont été rapides; car, en 1849, la plupart des inscriptions trilingues étaient déjà traduites, et l'on n'attendait plus, pour avoir un nouveau sujet d'études, que le texte de Bisitoun dont le colonel Rawlinson annonçait toujours la publication. Ce texte, à cause des nombreux noms propres qu'il renferme, devait apporter de précieux renseignements, et le colonel gardait le silence; il lâchait à regret une mauvaise transcription d'un paragraphe insignifiant, lorsque la France lui livrait tous les textes de Ninive, lorsque M. de Saulcy répandait à profusion ses premiers, ses précieux travaux. Il est constant qu'ils furent envoyés, au moment de leur publication, au colonel Rawlinson, alors en Perse, par les soins de M. J. Mohl, et à M. Luzzatto, à Pavie, par ceux de M. Munk (1).

Cependant les recherches continuaient en Europe. Le D[r]. Hincks abordait à son tour les inscriptions assyriennes (2). Il est d'accord sur les découvertes antérieures : pour lui, les inscriptions de Persépolis, de Khorsabad et de Babylone ne présentent que des variétés graphiques et procèdent du même système. Il reconnaît, comme Grotefend, le nom de Nabuchodonosor sur les briques de Babylone, et il en donne la transcription.

Ce nom est ainsi écrit sur les briques :



(1) Lettre de M. de Saulcy à M. Prisse d'Avennes, du 15 juin 1852. (Extrait de la *Revue orientale.*)

(2) On the Khorsabad inscriptions by the rev. Ed. Hincks, from the Transactions of the Royal Irish Academy, vol. XXII, part II. Dublin, 1850.

Sa transcription en caractères modernes donne :

NABU — CU — DUR — RI — YU — SUR.

Dès cette première lecture, on comprit que les noms propres assyriens étaient formés du nom d'une divinité et d'une formule précative adressée à cette divinité, dans le genre des noms arabes, grecs et romains, qui renferment le nom de Dieu : Abdallah, Théodore, Adéodate, etc., et que nous retrouvons en français dans le nom de Dieudonné.

Mais ce qu'il y a de plus important dans les travaux du Dr. Hincks, c'est la découverte d'un principe dont M. de Saulcy n'avait signalé que des applications particulières. Le savant irlandais donne, en effet, dans son Mémoire, la preuve du syllabisme de l'écriture assyrienne, et, en élevant les faits sur lesquels il s'appuie à la hauteur d'un principe, il trouva la possibilité d'expliquer les différentes valeurs que l'on pouvait attribuer à des signes que l'on croyait *homophones*, parce qu'ils renfermaient la même consonne avec des voyelles différentes. Toutefois, ce n'est qu'après avoir été expérimenté que ce nouveau principe a été admis comme une loi de l'écriture assyrienne et qu'il est demeuré acquis à la science.

Enfin le Dr. Hincks lut également quelques noms royaux, entr'autres celui de Sennachérib :

les études étaient en progrès de l'autre côté du détroit.

Les inscriptions trilingues étaient alors comprises non-seulement pour le sens, mais encore pour leur forme grammaticale ; on

lisait ce que l'on avait compris d'abord, et l'on se prononçait de plus en plus pour le sémitisme de la langue assyrienne. C'était la tendance vers laquelle les esprits paraissaient portés. M. Stern, professeur de mathématiques à Goettingue, écrivait à E. Burnouf que l'assyrien ne pouvait être lu qu'à l'aide des idiomes sémitiques; et E. Burnouf, qui avait appliqué avec tant de bonheur le résultat de ses études sur les langues indo-germaniques aux inscriptions de la première espèce, se sentait arrêté quand il voulait appliquer les mêmes procédés aux inscriptions de la troisième colonne : il en pressentait, il en comprenait le sémitisme, et il indiquait cette voie à ceux qui allaient tenter de nouvelles explorations sur cet idiome.

Malgré l'opiuion d'un juge aussi compétent, la question, pour être définitivement résolue, avait besoin d'être expérimentée. M. Luzzatto s'était déjà prononcé *à priori* pour le ***sanscritisme*** de la langue assyrienne (1). Il entreprit de prouver sa thèse par la transcription et l'explication des inscriptions que l'on pouvait alors le plus sûrement expérimenter; il en déduisit des principes dont il essaya l'application aux inscriptions de Khorsabad et de Vân. M. Luzzatto n'ignorait pas les travaux de ses devanciers, et c'est après avoir examiné leurs opinions qu'il persista dans la sienne et qu'il chercha à la justifier.

Quant au genre d'écriture qu'il a sous les yeux, « il considère qu'elle n'est ni figurative, ni symbolique, ni anagrammatique, ni syllabique; elle est phonétique; les sons ont un ou plusieurs caractères. Ces caractères sont des *homophones*, tels que M. Löwenstern les avait reconnus; ils se lisent de gauche à droite; mais, quant à

(1) *Le sanscritisme de la langue assyrienne*. Étude préliminaire au déchiffrement des inscriptions assyriennes. Padoue, 1849.

la langue, toutes ces écritures assyriennes qui paraissent présenter des différences à Vân, à Khorsabad, à Babylone et en Perse, n'expriment qu'une seule et même langue, qui a pu subir les changements que le temps apporte aux idiomes les plus stables ; et cette langue appartient, tant par sa grammaire que par son lexique, à la grande famille des langues indo-européennes, en tête desquelles se trouve le sanscrit (1). »

Cependant, un des caractères les plus saillants de la langue dont on cherchait la souche devait se trouver dans le pronom personnel dont on voyait la place. M. Löwenstern et M. Botta l'avaient désigné et M. de Saulcy l'avait traduit. M. Luzzatto ne pouvait le passer sous silence, et ce n'est qu'après les efforts les plus inouïs qu'il parvint à donner à ce mot, dont les consonnes étaient dessinées, une apparence sanscritique qui le défigura entièrement et qu'aucune lecture ultérieure n'a sanctionnée. M. Luzzatto ne reconnaît, dans les quelques lignes qu'il traduit, qu'un mot parfaitement sémitique ; c'est le mot *Rabu*. M. Löwenstern l'avait déterminé le premier ; c'était le seul mot qui fût bien lu alors.

L'essai de M. Luzzatto est certainement empreint du caractère le plus sérieux qu'un essai malheureux puisse offrir. Si l'auteur s'est trompé sur les points les plus importants, c'est en cherchant consciencieusement la vérité, et sa tentative n'a pas été infructueuse pour l'avenir ; en effet, l'expérience a été trouvée suffisante et aucun essai nouveau n'a été sérieusement tenté depuis pour lire l'assyrien avec des valeurs littérales ou pour l'interpréter avec le secours des langues indo-germaniques. Nous allons voir, au contraire, que le syllabisme et le sémitisme de la langue assyrienne vont de plus en

(1) *Études sur les inscriptions assyriennes de Persépolis, Hamadan, Vân et Khorsabad.* Padoue, 1850, p. 207.

plus se caractériser, à mesure que les transcriptions et les lectures deviendront plus nombreuses et permettront de lire plus de mots et d'en contrôler les inflexions grammaticales.

Nous avons dit que l'on pressait déjà depuis long-temps le colonel Rawlinson de publier le texte assyrien de Bisitoun; les instances deviennent plus vives, et cependant ce n'est pas le premier travail que le colonel va publier sur les documents assyriens : nous trouvons, en effet, dans les *Mémoires de la Société asiatique de Londres*, de 1850, une dissertation sur les écritures de Babylone et de l'Assyrie, et la traduction d'une inscription qui recouvre l'*obélisque* de basalte noir (*supra*, p. 168) trouvé dans les ruines du palais de Nimroud (1). Cette traduction, du reste, n'est accompagnée d'aucune transcription, d'aucun commentaire, et ne porte avec elle rien de ce qui peut en asseoir la valeur scientifique que nous ne voulons pas contester; mais l'absence de toute analyse nous oblige à classer ce travail parmi les documents qui peuvent témoigner des progrès du savant colonel, sans apporter aux autres les moyens de contrôler ses recherches ni même d'en profiter.

Sur ces entrefaites, M. de Saulcy, continuant ses travaux, était arrivé à se convaincre que plusieurs textes de Khorsabad reproduisaient la même inscription; il reconstruisit ainsi la longue légende qui raconte, en cent cinquante lignes, les principaux événements du règne du fondateur du palais de Khorsabad; il y appliqua les valeurs que ses études sur les inscriptions trilingues lui avaient fait découvrir, et il put ainsi lire et traduire quatre-vingt-seize lignes de cette curieuse inscription. Immédiatement, le colonel anglais proposa une traduction du même passage, dans

(1) *On the inscription of Assyria and Babylonia*, by sir H. E. Rawlinson, dans le *Journal asiatique* de 1851, vol. XII, part II.

des termes peu différents. Cette nouvelle tentative de M. de Sauley prouva qu'on pouvait déjà étendre les recherches au-delà des inscriptions trilingues; elle prouva surtout qu'on pouvait comprendre le sens général des inscriptions ninivites à l'aide de quelques groupes idéographiques qui forment des points de repère que l'on peut suivre sur ces textes. Nous pouvons en avoir la preuve en rapprochant de ceux que nous avons déjà indiqués les textes assyriens publiés par M. Layard, qui avait fait, après M. Botta, de si précieuses découvertes sur les bords du Tigre. En effet, le public pouvait déjà consulter ses premières découvertes (1); il venait de publier la relation de son voyage (2) avec des planches à l'appui.

Les idéogrammes compris dans les inscriptions trilingues nous permettent de constater que toutes ces inscriptions commencent par une formule dans laquelle le nom du roi est suivi des titres honorifiques qui peuvent se traduire ainsi : ***roi grand, roi puissant, roi des bataillons , roi du pays d'Assour.***

Chaque nom royal est indiqué par un monogramme qui le précède et suivi de la formule, plus ou moins complète, que nous venons d'indiquer.

Le premier nom royal que l'on trouve en tête des inscriptions n'est pas toujours le même : il varie suivant les monuments ; et comme il désigne toujours le fondateur du monument, il n'y a rien de surprenant que ces palais exhumés sur plusieurs points différents, qui présentent pour quelques-uns des nuances d'architecture bien distinctes, n'aient pas été construits par le

(1) *Inscriptions in the cuneiform character from assyrian monuments discovered by A. H. Layard*, D. C. L., 1851.

(2) *The monuments of Niniveth, illustrating Mr Layard's first expedition to Assyria from Drawing made on Spot.*

même roi. Mais ce roi nomme souvent un ou plusieurs de ses ascendants comme nous l'avons vu par la généalogie de Darius, dans les inscriptions trilingues. Seulement, à Ninive, chaque ascendant est accompagné de la formule qui rappelle également ses titres royaux. Nous avons, d'un autre côté, un signe certain qui représente l'idéogramme de la filiation , et qui ne peut avoir de valeur syllabique lorsqu'il précède un nom propre dont la présence est indiquée par le clou perpendiculaire. Ce signe se présente dans les monuments ninivites de la même manière que dans les monuments trilingues, où il correspond au perse *puthra*, et nous le traduisons par *fils de*.

Avec ces premières données, l'inscription suivante n'offrira aucune difficulté :

(BRIQUES DE NIMROUD N. W.)

et nous pouvons en comprendre aisément le sens ainsi :

, *Maison grande (palais)* de UN TEL (Sardanapale).

, ROI DES LÉGIONS, ROI DU PAYS D'ASSOUR.

, *fils d'*UN TEL *(roi des légions, roi du pays d'Assour).*

, *fils d'*UN TEL *(roi des légions, roi du pays d'Assour).*

Par cette inscription, nous avons la *certitude* d'une génération

de trois rois qui ont régné, de père en fils, sur le même pays. La formule qui renferme les titres ne présente que des signes dont les inscriptions trilingues ont donné la traduction; il ne peut donc y avoir de doute que sur la transcription des noms royaux.

Mais ici la difficulté est grande : nous avons vu, par le nom de Nabuchodonosor, qu'il y avait quelque chose qui entravait la lecture des deux premières syllabes. Dès qu'on eut un certain nombre de noms propres assyriens à sa disposition, on s'aperçut que ces noms renfermaient le plus souvent le nom d'une divinité, et une formule précative dans le genre de celle que nous avons indiquée. Or, le nom de la divinité est rendu par un idéogramme et quelquefois aussi la formule précative; et, comme ces noms peuvent se présenter sous des formes différentes, on pensa que l'on ne pouvait être sûr d'en avoir l'articulation véritable que lorsque l'on se trouvait guidé par quelque transcription étrangère, grecque ou hébraïque, qui les exprimât phonétiquement. Mais la filiation des personnages ainsi indiquée, leur ordre, leur relation n'en subsistèrent pas moins. Si nous les désignons, pour les besoins de l'identification seulement, par les noms de *Sardanapale, Tiglat-Pileser, Belochus*, nous en aurons assez pour fixer les termes d'une généalogie dans laquelle il sera plus facile de se reconnaître que si nous avions désigné ces rois par les noms de *Primus, Secundus* et *Tertius*, que nous aurions pu leur appliquer et leur conserver toutes les fois que nous aurions rencontré, dans les textes, les groupes qui les représentent.

Nous aurons ainsi, pour la traduction de notre inscription :

PALAIS DE SARDANAPALE (III), ROI DES BATAILLONS, ROI DU PAYS D'ASSOUR, FILS DE TIGLAT PILESER (III), ROI DES BATAILLONS, ROI DU PAYS D'ASSOUR, FILS DE BELOCHUS, ROI DES BATAILLONS, ROI DU PAYS D'ASSOUR.

Sur les briques d'un autre palais, découvert à Ninive, on lit l'inscription suivante :

(BRIQUES DE NIMROUD. C.)

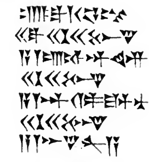
dans laquelle il n'y a que le premier nom royal d'inconnu, lequel rappelle évidemment le fils de celui qui commence l'inscription précédente, ainsi qu'on peut s'en assurer par l'examen de la troisième ligne, qui présente le groupe de Sardanapale précédé du signe de la filiation. Si nous acceptons, pour la transcription de ce nouveau nom royal, le nom de *Salmanassar*, nous aurons ainsi :

SALMANASSAR, ROI GRAND,
ROI PUISSANT, ROI DES LÉGIONS, ROI DU PAYS D'ASSOUR,
FILS DE SARDANAPALE (III), ROI DES LÉGIONS, etc.,
FILS DE TIGLAT PILESER (III), ROI DES LÉGIONS, etc.

Cette inscription nous donne un nom de plus et reproduit deux des noms que nous connaissons déjà, de manière à faire procéder ces deux séries d'un auteur commun.

Sur les dalles d'un troisième palais, nous trouvons une nouvelle liste qui nous fournit deux nouveaux personnages : un petit-fils qui reprend le nom d'un de ses aïeux et que nous nommerons encore *Belochus*, et un nouveau prince, *Salmanassar*.

L'inscription est ainsi conçue :



(BRIQUES DE NIMROUD.)

Elle se traduit ainsi :

PALAIS DE BELOCHUS, ROI GRAND, ROI PUISSANT,
ROI DES BATAILLONS, ROI DU PAYS D'ASSOUR,
FILS DE SAMAS AO,
ROI DES LÉGIONS, etc.,
FILS DE SALMANASSAR,
ROI DES LÉGIONS, etc.,
FILS DE SARDANAPALE,
ROI DES LÉGIONS, etc.

Nous avons donc six générations de rois et la certitude de l'ordre dans lequel les monuments qu'ils ont construits, et les faits que les inscriptions raconteront un jour, doivent être chronologiquement classés.

Nous avons déjà rencontré le nom de Sargon, dont nous avons même cité la légende, qui a été traduite, pour la première

fois, par M. de Longpérier. Son nom se trouve sur tous les marbres du palais de Khorsabad; mais ce nom se présente seul, il ne rappelle jamais ses ancêtres. On a su plus tard, par d'autres documents et par l'étymologie de ce même nom, que Sargon, *roi de fait*, qui inaugurait une dynastie nouvelle, était un usurpateur qui avait enlevé le trône à Salmanassar IV, alors en Judée. Si nous n'avons pas ses aïeux, nous avons des documents qui nous font connaître sa ligne descendante. Ainsi, nous trouvons sur des briques l'inscription suivante :



(BRIQUES DE KOYOUNDJIK.)

C'est encore la même formule qui enveloppe deux noms royaux, ceux du fils et du petit-fils de Sargon; nous avons déjà, d'après M. Hincks, cité la traduction d'un de ces noms, c'est celui de *Sennachérib;* nous appellerons l'autre *Assarhaddon,* et l'inscription nous donnera :

PALAIS D'ASSARHADDON, ROI PUISSANT,
ROI DES BATAILLONS,
FILS DE SENNACHÉRIB,
ROI DES BATAILLONS, etc.,
FILS DE SARGON,
ROI DES BATAILLONS, etc.

Nous avons donc encore une nouvelle dynastie, mais qu'aucun document ne vient relier à la première. Nous n'insisterons pas

plus long-temps sur ces inscriptions : ce que nous en avons dit suffit pour démontrer la légitimité des travaux qui ont essayé de fixer, par des données chronologiques ou archéologiques, de nouveaux éléments. Quelques-uns de ces rois, plus ou moins connus, dont on lisait plus ou moins bien les noms, devaient, un jour ou un autre, rencontrer l'histoire du peuple de Dieu, nous présenter aussi, dans leur propre histoire, les noms d'*Ézéchias*, de *Sidon*, de *Jérusalem*, etc., et nous fournir de nouveaux et solides points d'appui pour nous avancer de plus en plus dans la connaissance de ces documents, dont les difficultés augmentaient avec le nombre, et dont le nombre même apportait cependant des moyens de solution plus faciles et plus sûrs.

Jusqu'ici la marche du déchiffrement paraissait entrer dans une voie qui ne connaissait d'obstacle que la rareté des documents fournis par les inscriptions trilingues, pour composer, à l'aide des valeurs fournies par les noms propres, un alphabet syllabique qui aurait permis de tout lire et de tout transcrire dans une langue encore inconnue, il est vrai, mais dont le caractère sémitique était déjà assez clairement indiqué pour qu'on pût espérer de trouver, dans les racines que ces inscriptions pouvaient offrir, la signification des mots et des phrases qu'on allait articuler. Aussi on attendait avec impatience le texte assyrien de Bisitoun, qui devait donner la transcription d'une centaine de noms propres connus par le texte perse.

Enfin, sir Henry Rawlinson publia ce document dans les *Mémoires de la Société asiatique de Londres* (1), avec une transcription et une traduction interlinéaire. Il y a joint un alphabet

(1) *Babylonian translation of the great persian inscription at Behistun indiscriminate liste af babylonian and assyrian characters, analyse of babylonian text, etc., etc.* (*Journal af the royal Asiatic Society*, vol. XIV, part 1. 1851).

qui donna la valeur de 246 caractères. Ses observations à l'appui comprennent une analyse de la première colonne et la justification des deux ou trois premières lettres de l'alphabet.

Ce travail a eu surtout le grand défaut de s'être fait long-temps attendre, et de plus, sur certains points, d'être resté en arrière des progrès accomplis par les travaux des savants d'Europe : sir Henry Rawlinson paraît les avoir ignorés. S'il eût été mieux renseigné sur les découvertes du Dr Hincks ou s'il en avait tiré tout le parti possible, en présence de l'abondance des matériaux que lui fournissait ce document, il eût, à coup sûr, été fixé sur le syllabisme de l'écriture assyrienne. Il aurait pu en puiser le germe dans les *Mémoires* de M. de Saulcy, et il aurait su que le Dr Hincks avait élevé ce fait à la hauteur d'un principe. Sir H. Rawlinson ne fit que l'entrevoir : « il lui parut, dit-il, que certains signes exprimaient « tantôt une syllabe, tantôt une simple lettre. Ainsi, les deux pre- « miers signes du nom de la Cappadoce (Katpataku) représentent « l'articulation *Kat;* mais le premier signe a la valeur bien constatée « de *Ka*, , et le second celle de *at*, . Dans « le concours de ces deux signes, comment distinguer celui qui « conserve sa valeur syllabique de celui qui perd sa voyelle ? » Sir H. Rawlinson s'en tient à cette remarque ; seulement il se félicite d'avoir été le premier à annoncer ce phénomène, et d'avoir constaté que les signes assyriens expriment, tantôt des lettres isolées, et tantôt des syllabes. Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer ici que c'est la deuxième fois que le savant colonel trouve en Perse, le premier, des choses que l'on a rencontrées avant lui en Europe, en France, en Allemagne et en Angleterre. Quoi qu'il en soit, le syllabisme était encore entrevu : nous dirons plus tard comment on en a formulé la loi, en se débarrassant du principe

des homophones ; mais le moment de cette précieuse découverte n'était pas arrivé.

Nous pouvons nous montrer d'autant plus sévère sur les découvertes du colonel anglais, que nous en rencontrons une ici qui lui appartient bien en propre, et dont l'importance est aussi grande, dans la lecture des textes assyriens, que celle du syllabisme. Nous voulons parler du fait de la polyphonie.

Sir H. Rawlinson remarqua que certains signes n'avaient pas toujours la même valeur ; que le signe qu'il avait lu A, par exemple, dans la transcription d'un nom propre, de plusieurs noms propres même, devait se lire PAL dans un autre ; que tel signe avait ainsi les valeurs de KHI et de DA, tel autre celles de KUV et de BIL, et ainsi de suite. Ces signes étaient, en un mot, *polyphones*, c'est-à-dire susceptibles de plusieurs valeurs et de plusieurs sons.

Ce fut un grand embarras qu'une pareille découverte ; car on comprit aussitôt que, si elle était réelle, il fallait trouver un principe pour dire, lorsqu'on ne sera plus guidé par une transcription dans une langue connue, la valeur que tel signe doit avoir dans la composition d'un mot ; mais alors qui pouvait prévoir les limites ou l'étendue d'un pareil phénomène? Quel nouveau guide pouvait-on soupçonner pour éclairer ces textes encore incompris, qui n'ont plus leur contrôle dans aucun livre, sur aucun monument?

Mais ce n'est pas tout : le texte de Bisitoun devait renfermer le nom de *Nabuchodonosor*, dont le Dr Hincks avait déjà donné, sur les indications de Grotefend, la transcription qu'il avait lue sur les briques de Babylone. On devait s'attendre à en avoir la forme assyrienne exacte ; car la transcription perse le désignait clairement, et il était conservé trois fois dans le texte assyrien. Nouvel embarras ! Si les lettres que l'on voyait sur les briques,

sur le cylindre de Ker Poter, permettaient d'articuler d'une manière satisfaisante au moins la fin de ce nom, il était impossible de le retrouver sur le roc de Bisitoun ; en effet, le groupe correspondant au perse *Nabuchudracara* s'y présentait ainsi :

AN PA SA DU SIS,

et se lisait, en appliquant à ce nom les valeurs fournies par les noms propres perses, *AN PA SA DU SIS.*

Et pourtant ce nom représentait bien le nom du texte perse; c'était bien le même nom que l'on avait voulu écrire, et, si les Perses l'écrivaient Nabuchudracara, c'est qu'ils entendaient des sons peu différents de ceux qu'ils reproduisaient et qui ne pouvaient provenir d'un nom, si travesti qu'il pût être, qui aurait été prononcé *ANPASADUSIS.* Aussi, sir H. Rawlinson n'hésita pas à considérer que la nature idéographique de l'écriture assyrienne ne se bornait pas à un seul signe, comme nous en avions la preuve par les autres inscriptions trilingues, mais qu'elle s'étendait à une suite de signes qui formaient ce que l'on a appelé plus tard des *idéogrammes complexes*, et que ces signes empruntaient à cette expression idéographique des *prononciations différentes de celles qu'ils avaient dans d'autres circonstances.* Nous verrons plus tard l'étendue de ce principe. Car le nom de Nabuchodonosor n'est pas le seul dans ce cas; d'autres noms propres présentent le même phénomène : ainsi le nom de la Suziane est écrit *NUM.MA.KI* (?), celui de Babylone *DIN.TIR.KI* (?). Il y avait donc encore un principe nouveau à chercher, puisque les données que l'on appliquait à la transcription des noms propres perses faisaient défaut

dès qu'il s'agissait d'interpréter les noms assyriens, et ne suffisaient pas pour vaincre toutes les difficultés.

Quoi qu'il en soit, ces faits, avant même qu'on en eût vérifié la rigoureuse exactitude, frappèrent de discrédit les traductions du savant colonel et rejaillirent même sur l'étude des textes assyriens ; ils firent naître chez quelques-uns le découragement, chez le plus grand nombre le doute, et les découvertes les plus sérieusement établies ne furent plus accueillies que par l'indifférence ou l'incrédulité.

Cependant le Dr Hincks n'en continuait pas moins ses travaux. Dans son *Mémoire sur les caractères assyro-babyloniens*, publié en 1852 (1), il s'attacha à justifier toutes les valeurs que l'on pouvait sûrement attribuer aux caractères assyriens ; le syllabisme de l'écriture ne fit plus question. Il prouva qu'il y avait des signes qui représentaient *ma, da, ta, mi, di, ti*, de même que des signes pour représenter *ad, am, ar*, etc., et enfin des signes pour représenter des syllabes, que nous pouvons appeler dès à présent syllabes *complexes* ou *composées*, c'est-à-dire dans lesquelles il entre deux consonnes, telles que *ras, cam, dam, din*, etc.

Vers la même époque, M. de Saulcy fit paraître une lettre sur l'état où se trouvaient les travaux relatifs à ces matières ; il jugea les siens avec une grande sévérité ; c'est tout au plus s'il se rendit justice pour les 68 valeurs qu'il avait déterminées le premier, et qui ont si puissamment aidé au déchiffrement ultérieur ; mais le fait de la polyphonie est quelque chose qui lui parut si bizarre, si extraordinaire, si impossible, qu'il n'hésita pas à le signaler à la défiance des savants comme un phénomène qui ne

(1) *On the assyrio-babylonian phonetic characters*, from the *Transactions of the royal Irish Academy*. Vol. XXII. Dublin, 1852.

pouvait être accepté que sur les plus convaincantes démonstrations (1).

Grotefend ne s'était pas réduit au silence depuis sa fameuse découverte sur le premier système, et pourtant ses travaux laissaient à peu près entières les nouvelles difficultés que chaque découverte faisait surgir. On eût dit que son génie avait été frappé d'impuissance après ses premières recherches, comme si Dieu n'avait pas permis que toutes ces résurrections fussent l'œuvre d'un seul homme pour être celles de l'humanité. Mais les travaux continuaient en Angleterre et en Allemagne, et l'on étudiait avidement chaque détail qui pouvait amener de nouvelles découvertes (2). M. Layard venait, du reste, de publier les résultats de son deuxième voyage (3).

Cependant, depuis plus de deux ans, le texte de *Behistun* si impatiemment attendu était publié en Europe et n'avait provoqué aucun examen sérieux. En France, un seul homme pouvait le faire d'une manière utile : cette tâche revenait évidemment à M. de Saulcy. Il publia l'analyse de ce document dans le *Journal de la Société asiatique de France* (4).

Sa méthode est la même que celle qu'il a suivie dans l'analyse des textes précédents ; M. de Saulcy résiste encore au syllabisme de l'écriture assyrienne ; mais il est tellement pénétré du sémi-

(1) *Déchiffrement des écritures cunéiformes* (Extrait de la *Revue orientale*, juin 1852).

(2) *Discoveries in the ruins of Nineveh and Babylon with travels in Armenia, Kurdistan and the desert : being the result of a second expedition undertaken for the Trustees of British Museum*, by A. L. Layard. London, 1853.

(3) *A second series of monuments of Nineveh illustrating M. Layard's. Second Expedition to Assyria from drawing made on the spot, chiefly relating to the wars and exploits of Sennacherib.*

(4) *Traduction de l'inscription assyrienne de Behistun* (Extrait du *Journal asiatique* de 1854).

tisme de la langue, qu'il articule forcément la plupart des signes auxquels il donne la valeur de simples consonnes avec les voyelles dont on reconnaîtra plus tard l'inhérence : de sorte que l'alphabet qu'il a dressé comprend déjà, d'une manière à peu près certaine, presque toutes les valeurs des signes qui expriment des ***syllabes simples***, c'est-à-dire ce qu'il y a d'*essentiel* pour la lecture des textes assyriens.

Le mémoire de M. de Saulcy est suivi d'un vocabulaire qui justifie toutes ses transcriptions et qui résume tous les mots renfermés dans les inscriptions trilingues dont il avait déjà donné des traductions. Ce mémoire termine ainsi la liste des travaux qu'on pouvait entreprendre sur ces textes : pour faire un pas de plus, il fallait enfin aborder les inscriptions unilingues de Ninive et de Babylone.

Le Dr Hincks comprit, un des premiers, tout le parti que l'ou pouvait tirer des articulations assyriennes bien déterminées pour fixer le caractère général de l'idiome qu'on devait interpréter; il paraissait déjà démontré que les inscriptions unilingues de Ninive et de Babylone reproduisaient la même langue que celle des inscriptions trilingues; on voyait les mêmes formes reproduites dans des inscriptions dont le texte perse ne donnait plus la traduction; et l'on cherchait, puisque cette traduction manquait, comment faire pour aller plus loin. — Il fallait enfin quitter les textes dans lesquels on avait eu un guide qui nous avait ainsi conduits, pour ainsi dire par la main, en présence des difficultés nouvelles.

On peut se demander sans doute s'il eût été possible d'arriver à traduire l'assyrien sans le secours du perse ? — Le problème eût été évidemment plus difficile à résoudre, mais je n'hésite pas à dire qu'on y serait parvenu. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas la voie qui a été suivie, et, pour prouver qu'on eût pu réussir ainsi directement,

il faudrait faire abstraction d'une foule de découvertes sur lesquelles il est impossible aujourd'hui de fermer les yeux.

Cependant le Dr Hincks semble s'être attaché particulièrement à bien déterminer la lecture des textes; il détermina les flexions pronominales (1); et, dans une série d'articles sur le verbe assyrien (2), il caractérisa les voix et les temps. L'idiome était fixé : il ne s'agissait plus, pour interpréter les textes, que de bien saisir les racines et de les suivre dans leurs différentes acceptions, malgré les difficultés de lecture que le système graphique pouvait encore opposer.

Sir H. Rawlinson poursuivait également ses études, et sans négliger ses recherches sur le côté purement philologique que l'examen des formes de la langue pouvait lui offrir, il essayait déjà de montrer l'importance historique des textes qui s'ouvraient devant nous. C'est du moins ce qui paraît résulter des travaux qu'il publia, cette année, dans le *Journal de la Société asiatique* (3).

Malgré les difficultés que ces textes présentaient, ceux qui s'étaient engagés dans cette voie ne songeaient pas à reculer, et le déchiffrement faisait toujours des progrès rapides; les méditations individuelles, éveillées sur plusieurs points à la fois, en France, en Angleterre, en Allemagne, se faisaient jour dans des brochures, dans des publications périodiques, où l'on attaquait par différents côtés ces obscurs problèmes qui se laissaient de plus en plus pénétrer. Tout faisait pressentir que l'on devait attendre quelque grand travail d'ensemble pour fixer l'opinion qui, parti-

(1) *On the personal pronoms of the Assyrian and other languages, from the Transactions of the royal Irish Society*, vol. XXIII. Dublin, 1854.

(2) *On assyrian verb in the journal of sacred literature and biblical record.* July 1855.

(3) *Note on the early History of Babylonia; on the orthography of some of the late royal names of Assyrian and Babylonian History.*

culièrement en Angleterre, se préoccupait de ces questions. Elles ne pouvaient, par leur nature, s'agiter que dans un cercle assez étroit; mais, en dehors de ce cercle, on disait que les savants qui avaient le privilége de lire la langue des Assyriens avaient créé une langue factice, et qu'ils ne s'entendraient plus s'ils se trouvaient en présence (1).

Le phénomène de la polyphonie venait particulièrement à l'appui de cette opinion. Si les signes assyriens, disait-on, ont des valeurs multiples, comment, dans un travail qui aurait pour base un même texte encore incompris, les savants pourraient-ils, à l'insu les uns des autres, attribuer aux mêmes signes les mêmes

(1) Voici, du reste, un passage de la traduction présentée par MM. Rawlinson, Talbot, Hincks et Oppert, à la Société asiatique de Londres, telle qu'elle a été comprise par ces quatre traducteurs :

XLIX (VIII. 47).

Rawlinson.

Since a holy place, a noble hall, I have thus consecrated for the use of the great Gods, my lords, Anu and Vul, and have laid down an adytum for their special worship, and have finished it succesfully, and have delighted the hearts of their noble Godships, may Anu and Vul preserve me in power. May they support the men of my Government. May they establish the authority of my officers. May they bring the rain, the joy of the year, on the cultivated land and the desert during my time. In war and in battle may they preserve me victorious. Many foreign countries, turbulent nations, and hostile kings I have reduced under my yoke; to my children and descendants may they keep them in firm allegiance. I will lead my steps, firm as the mountains, to the last days before Ashur and their noble Godships.

Talbot.

In like manner, then, as I have made this splendid building and lofty temple, for the dwelling of Anu and Yem, the great Gods my lords, and have made it great, and have finished it completely, and have constructed within it the thrones of their great divinities; so may Anu and Yem be constantly propitious unto me. May they exalt the works of my hands! May they hear the supplication of my prayers! *Through many years* (?). May they grant their *blessing* (?) unto *my son* (?) And in war and battle may they support him in safety! All the nations who are my enemies, and the cities that are heretical, and the kings who are my foes, may they subdue them all under my yoke! May they send me their blessing against my *assailants*, and my enemies. And my foot-steps in the book (or register) of Ashur, and of their own great divinities, may they establish firmly as a rock unto future times.

valeurs, former ainsi des mots pour répondre aux mêmes racines et traduire les mêmes idées? S'ils se rencontrent, il faudra bien que quelque préférence commune, plus ou moins comprise, leur indique les mêmes lectures pour exprimer les mêmes mots, et que cette préférence soit le résultat d'un principe dont on sera fondé à chercher la loi.

Sous l'empire de ces idées, la Société royale asiatique de Londres provoqua une expérience dont le résultat ne pouvait manquer de frapper les esprits (1).

Dans le mois de mars 1857, M. Fox Talbot, déjà connu par ses travaux sur les inscriptions assyriennes, devait à l'obligeance des

(1) *Inscription of Tiglath Pileser I, king of Assyria. B. C., 1150.* As translated by sir H. Rawlinson, Fox Talbot, esq., Dr Hincks and Dr Oppert. — *Published by the royal asiatic Society*. London, 1857.

XLIX (VIII. 17).

Hincks.

As I have laboured on this excellent house, the ancient temple for the residence of Anu and *Iv*, the great Gods, my lords, and have not *been idle*, and have left nothing for another work, and have finished it in good time, and have gladdened the hearts of their great Godships; so may Anu and *Iv* surely compass me about! and may they guide my weapons! and may they procure *thick* shields, with alternate plates of Brass and Iron, for my campaigns! May they keep me *to the end* in the close and in the distant fight! May they make all the different people that are hostile to me subject to me yoke, the tribes that are refractory, and the kings that annoy me! May they graciously draw near to my family and to my descendants! And may they establish my feet, firmly as a mountain, to future days, in the presence of Assur, and of their own great godheads.

Oppert.

As I have consecrated the sublime house, the venerable temple for the dwelling of Anu and Ao the great Gods, my lords, and have not profaned them; as I have not favoured the committing of sin, and have terminated into their honour; as I have obliged the heart of their divinity, may Anu and Ao for ever bless me! May they glorify the work of my hands, may they listen to the secret of my prayer! May they grant to my sword the force of union and long years of good augury and victory! May they assist me to the decision of battles and fights! May they render tributaries to my regions the whole of rebellious lands, the countries of obstinacy, and the kings who hate me! May they put me in the presence of my enemyes and assailants in a propitious moment! May they fortify for ever my power like mountains in the imitation of God Assur and the great divinities, until the remotest days!

administrateurs du *BritishMuseum* la connaissance d'une épreuve lithographiée de la longue inscription qui recouvre les prismes de Tiglat-Pileser. Il en envoya une traduction sous pli cacheté à la Société asiatique, en engageant cette Société à provoquer des traductions indépendantes du même monument, pour les comparer ensuite et voir quel serait, d'après le résultat, l'état des études assyriennes. Le Conseil de la Société, sur la proposition de sir H. Rawlinson, se mit en mesure de satisfaire au désir de M. Fox Talbot; sir Henry Rawlinson promit en même temps de fournir une traduction. Le Dr Hincks, ainsi que M. Oppert, qui se trouvaient alors à Londres, acceptèrent le concours, et un mois après tous les concurrents avaient terminé leur travail : l'épreuve a été des plus satisfaisantes.

Le 25 mai, les paquets furent ouverts; les points de ressemblance furent notés avec soin, ainsi que les points de dissemblance. On constata les lacunes, et la Commission put se convaincre que l'épreuve était décisive; enfin, pour que tout le monde fût à même de savoir à quoi s'en tenir sur le résultat de ce concours, la Société asiatique fit imprimer sur quatre colonnes les quatre traductions. On peut ainsi saisir du même coup-d'œil les points sur lesquels les traducteurs se sont trouvés d'accord, ou ceux sur lesquels ils ont pu s'écarter plus ou moins les uns des autres.

Cette longue inscription fait connaître l'histoire des premières années du règne de Tiglat-Pileser Ier, roi d'Assyrie, qui régnait vers l'an 1150 avant J.-C.; elle traite différents sujets, en passant brusquement de l'un à l'autre; elle renferme un grand nombre de noms propres.

Beaucoup de passages ont été traduits absolument de la même manière par les quatre traducteurs; il y en a d'autres qui ne dif-

fèrent que par un mot, une nuance, une expression plus ou moins heureuse.

Il était évident, après un pareil résultat, que les principes étaient acquis ; il s'agissait de les formuler. Nous sommes loin du temps où il fallait attendre le déchiffrement de deux lettres de l'alphabet perse pendant plus de dix années ; où Rask, en signalant l'M et l'N de l'alphabet arien, faisait époque dans la science ! Les progrès avaient été rapides ; la marche avait-elle été aussi sûre ? Nous pourrions invoquer, à l'appui d'une réponse affirmative, des considérations semblables à celles qui entraînèrent la conviction, lorsqu'on s'est demandé si le texte perse était enfin lu et déchiffré. Les valeurs attribuées aux caractères assyriens donnent, en effet, comme les valeurs attribuées aux caractères ariens, les noms des princes achéménides, les noms des provinces de leur empire ; et les signes qui nous permettent de lire ces noms nous font lire également la traduction de leurs volontés, de leurs croyances et de leurs exploits. Mais ce n'est pas tout : ce sont les mêmes caractères que nous retrouvons sur les monuments unilingues de l'Assyrie, et ils nous ont permis de lire sur les bords de l'Euphrate les noms de Babylone et de Nabuchodonosor, dont les textes trilingues ne nous avaient donné que la forme idéographique ; et nous avons lu également le récit des gigantesques travaux que ce prince avait entrepris dans la terre de Sennaar. Ce sont encore les mêmes caractères qui nous ont permis de lire, avec le nom de Ninive, le récit des principaux événements de l'empire d'Assyrie ; et, parmi les noms des rois vainqueurs ou vaincus, parmi les noms des villes ou des provinces dont on se disputait la conquête, nous avons pu lire ceux d'***Ézéchias*** et d'***Abdimeleck***, ainsi que ceux de ***Damas***, de ***Tyr***, de ***Sidon*** et de ***Jérusalem***.

N'avons-nous donc pas de puissantes raisons de croire que nous

lisons bien une langue nouvelle? Mais il y a plus : l'épreuve tentée par la Société asiatique de Londres ne devrait-elle pas être considérée comme décisive par ceux qui ne veulent pas approfondir la question par eux-mêmes? Un grand corps ne se compromettrait pas aux yeux des savants de l'Europe, aux yeux des corps savants du monde entier, pour prêter la main à une plaisanterie organisée par quatre personnes dont l'honorabilité proteste à elle seule contre toute supposition de connivence mesquine, lorsque la Commission, du reste, s'est assurée, par tous les moyens qui étaient en son pouvoir, de l'indépendance des travaux.

Désormais on doit donc considérer le problème comme résolu ; il ne reste plus aux savants, qui ont retrouvé ces lectures et cette langue, qu'à faire connaître les moyens qui les ont conduits à ce résultat ; tous les faits qui avaient arrêté la marche des progrès et dont on avait successivement triomphé, ne pouvaient pas sans doute amener immédiatement des principes dont la généralité eût été indiscutable; mais les bases étaient posées et il ne s'agissait plus que de persévérer avec confiance dans la voie si péniblement ouverte.

Ces différents travaux laissaient, en effet, entrevoir que les faits déjà constatés pouvaient enfin se rattacher à des principes généraux et former un corps do doctrine pour devenir, non plus l'instrument d'un seul, mais le guide de tous; il était temps que les savants, qui s'occupaient de la résurrection de l'Assyrie, vinssent dire à ceux qui voudraient prendre part à leurs découvertes pour les continuer ou pour les contrôler : Voilà ce que nous avons fait, et comment nous l'avons fait ; voilà comment vous pourrez le faire vous-mêmes, et pénétrer ainsi dans cette histoire qui se révèle à nous après tant de siècles d'oubli.

M. Oppert a compris le premier cette nouvelle tâche, et il a le

premier systématisé ces faits dans ses publications assyriennes. Nous en avons la preuve dans son travail sur l'inscription de Borsippa (1), et particulièrement dans le second volume de la relation de son expédition en Mésopotamie. Ce sont les premiers travaux qui ont fait sortir les recherches du cercle où elles semblaient devoir rester confinées, ou du moins, je n'hésite pas à le dire, c'est à partir de cette époque que j'ai osé produire mes premiers essais de lecture et d'interprétation, après avoir long-temps cherché, dans d'autres travaux, la clef de cette bizarre écriture (2). Enfin c'est encore à partir de cette époque que les savants ont été mis à même de contrôler les moyens d'investigation qu'on appliquait à cette science nouvelle : je ne dois pas passer sous silence les critiques dont elle a été l'objet.

M. Renan, par la nature de ses travaux, était nécessairement désigné pour s'expliquer sur le caractère d'une langue qui demandait sa place parmi les langues sémitiques, et *qu'il n'avait pu comprendre* dans son ingénieux travail sur les idiomes des fils de Sem. Ses critiques se sont produites dans trois articles publiés par le *Journal des Savants* (3); elles révèlent, sans doute, le désir de s'initier aux procédés de lecture exposés par M. Oppert ; mais elles révèlent aussi le peu de persévérance que ce savant a mis à en faire l'application : aussi ses critiques sont, pour la plupart, d'une grande fragilité. Le jour où M. Renan voudra traduire un texte assyrien, il ne sera pas embarrassé par ses propres doutes ; la transcription d'un certain nombre d'inscriptions lui suffira pour s'assurer de la justesse des valeurs dont M. Oppert n'avait

(1) *Études assyriennes. Inscription de Borsippa*. Paris, 1857 (Extrait du *Journal asiatique*, n° 3, année 1857).

(2) *Les Briques de Babylone. Essai de lecture et d'interprétation*, br. in-8°. Juin 1859.

(3) *Journal des Savants*, mars 1859, p. 165 ; avril, p. 251 ; juin, p. 360.

pas démontré l'origine rigoureuse, parce qu'il les considérait déjà comme acquises.

M. Renan admet le sémitisme d'un certain nombre d'expressions, mais il en conteste la lecture : ainsi, il se demande si la finale du groupe idéographique, qui se lit *rabu* (*supra*, p. 212), joue le rôle d'un complément phonétique. Il n'est pas convaincu de la lecture des signes qui composent les groupes que l'on articule *sami*, *irṣit*, *nisi*, *lisan*, etc., etc. Ces doutes prouvent évidemment que M. Renan ne s'est pas assez familiarisé avec l'écriture anarienne ; car la lecture attentive de quelques noms propres eût suffi pour les dissiper. Ces valeurs étaient depuis long-temps acquises, et l'on ne pourrait plus aujourd'hui reproduire les critiques dont elles étaient l'objet, sans s'accuser d'une ignorance complète des principes les plus élémentaires de ces études.

Mais les critiques de M. Renan ne s'arrêtaient pas seulement aux bases du déchiffrement, elles portaient sur le caractère même de la langue. « Il n'y a pas, disait-il, de langue sémitique où *dans* ne se rende par ב ; *à* par ל ; *tout* par כ, et la découverte d'une langue sémitique où *dans* se rend par *ina*; *à* par *ana*; *tout* par *gab* serait un phénomène presque aussi difficile à admettre pour le philologue que l'eût été pour Cuvier un carnassier à dents plates ou un mastodonte ailé (1). » — Ces critiques sont graves ; mais on peut se demander *a priori* pourquoi M. Renan, qui doute de la sincérité des lectures quand elles aboutissent à des transcriptions dont le sémitisme est évident, admet si facilement la lecture des mots dont le sémitisme lui répugne ? — Ne se pourrait-il pas que les expressions de cette nature soient mal lues ? Alors l'objection disparaîtrait. Mais si elles sont bien lues, si leur signification est

(1) *Journal des Savants*, avril 1859, p. 246.

déjà définitivement acquise, et si malgré ces formes la langue assyrienne reste sémitique dans son ensemble, il faut bien admettre ces étranges exceptions qui formeront, au milieu du caractère général des idiomes sémitiques, la différence spécifique de la langue assyrienne.

Quoi qu'il en soit, les critiques de M. Renan sont dominées par cette grave objection : Vous m'apportez des traductions qui révèlent des faits inconnus à l'histoire; des Sémites polythéistes; une langue que vous dites appartenir à la grande famille des langues sémitiques, et dont l'écriture se lit de gauche à droite; une langue qui présente des mots qu'on ne rencontre dans aucun groupe de cette famille; puis, pour justifier vos transcriptions, vous me présentez, au lieu d'un alphabet qui semble fait pour ces langues et pour ces peuples, un système graphique dont les valeurs, tantôt idéographiques, tantôt syllabiques et souvent polyphones, se prêtent avec une élasticité effrayante à toutes les interprétations; et vous paraissez puiser dans ces valeurs si mobiles au gré de vos désirs, en choisissant *celle qui va le mieux*. N'y a-t-il pas quelque grand principe de lecture à découvrir, analogue à celui que Hincks a proclamé, pour enlever l'arbitraire aux transcriptions? De quel secours le sémitisme de la langue assyrienne peut-il être pour déterminer une valeur, si cette valeur ne peut convenir qu'à un mot donné, et si elle peut être changée pour une autre qui s'appliquera à un autre mot dont le sémitisme réclamera la différence? Comment accepter la traduction des étranges prières que vous lisez sur les murs de Khorsabad, lorsque vos lectures reposent sur des conjectures si hasardées, sur une base aussi fragile?

Ces considérations étaient sérieuses : elles pesaient de tout leur poids sur les études assyriennes; en dehors des assyriologues, elles pesaient de toute l'autorité qu'y donne la parole du savant

auteur de l'histoire des langues sémitiques. Heureusement que les résultats sont venus en démontrer la faiblesse. Je ne veux pas dire, sans doute, que tous les faits qui ont arrêté la marche des progrès sont ou peuvent être élevés aujourd'hui à la hauteur d'un principe dont on a formulé la loi : il serait téméraire de l'affirmer. Toutefois, si quelques principes inaperçus sont encore enveloppés dans les inscriptions déjà traduites, l'ignorance dans laquelle on en est a rendu plus laborieuses et plus pénibles les traductions déjà acquises; mais elles n'en sont pas moins solides. On peut en juger par le passé. Avant que le syllabisme ait été reconnu comme un principe fondamental de la lecture des textes assyriens, nous avons vu des traductions assyriennes, et la découverte de ce principe n'a apporté aucun changement aux traductions de ceux qui ne l'avaient pas encore reconnu. Il en sera de même pour l'avenir. Quels que soient les principes nouveaux que les recherches futures permettront de constater, les traductions déjà faites n'en subsisteront pas moins avec leur valeur réelle; seulement les traducteurs nouveaux auront moins de difficultés à vaincre, à mesure que les travaux de chaque jour aplaniront la route à ceux qui s'occuperont les derniers de ces textes. Aussi les critiques de M. Renan n'auront qu'un résultat sérieux :—d'une part, elles contribueront peut-être à amener les assyriologues à appuyer leurs lectures sur des commentaires plus explicites pour les faire accepter en dehors des hommes spéciaux qui se livrent à ces études;—d'autre part, elles avertiront ceux qui voudraient contrôler leurs travaux, qu'on n'aborde pas l'examen des résultats qu'ils annoncent avec des théories préconçues; aussi je passerai sous silence les critiques de ceux qui n'ont fait que reproduire, en les affaiblissant, les arguments que M. Renan avait formulés (1). Les critiques vraiment profitables à la science

(1) *Examen critique du déchiffrement des inscriptions cunéiformes assyriennes*, par M. Ch. Schobel. Paris, 1861.

se sont produites dans les lectures mêmes des assyriologues, qui n'ont jamais hésité à revenir sur leurs interprétations dès qu'ils ont trouvé ce qu'elles pouvaient contenir de défectueux.

Cependant les travaux continuaient toujours et les études assyriennes en étaient arrivées à ce point, lorsqu'en 1860 nous avons publié la première édition de cet Exposé. Depuis lors des travaux importants ont été accomplis en France et en Angleterre. Je dois les mentionner ici.

Les *Trustees* du *British Museum* avaient chargé, il y a quelques années, M. Norris et sir H. Rawlinson de la publication des principaux monuments épigraphiques que les découvertes assyriennes avaient mis au jour. Le premier volume a été publié en 1861 (1). Aujourd'hui, la plupart des inscriptions que ce volume renferme sont traduites et quelques-unes commentées. On peut donc maintenant se rendre compte de l'importance de cette publication. Le recueil se compose de soixante-dix planches in-folio. C'est un texte lithographié avec un grand soin, et qui nous donne un fac-simile très-satisfaisant des textes qu'il permet de consulter facilement désormais.

Les inscriptions des rois du premier Empire de Chaldée comprennent un ensemble de quarante-cinq inscriptions qui s'appliquent à vingt-cinq rois; elles sont relevées sur des briques, sur des tablettes, provenant en grande partie des fouilles exécutées dans la Basse-Chaldée, et nous fournissent les premiers renseignements que l'histoire peut invoquer sur cette époque reculée.

Les documents relatifs au grand Empire d'Assyrie sont les plus nombreux et les plus étendus; ce sont, en général, de longues

(1) *A selection from the historical Inscriptions of Chaldæa, Assyria and Babylonia.* London, 1851.

inscriptions qui nous racontent les conquêtes des souverains de l'Assyrie et les agrandissements successifs de leur domination. Je signalerai les plus importants.— Et d'abord le long récit des exploits de Tiglat-Pileser Ier; c'est cette inscription qui a servi, en 1857, à constater, devant la Société asiatique de Londres, l'état des découvertes philologiques assyriennes d'après quatre traductions présentées par MM. Fox Talbot, Rawlinson, Hincks et Oppert. On peut aujourd'hui contrôler facilement ces traductions, en les comparant au texte assyrien, et se rendre compte ainsi des difficultés que les traducteurs avaient alors à vaincre. La haute critique ne saurait s'exercer sur un sujet plus digne de son attention. — La plus longue inscription du recueil est celle de Sardanapale III, qui régnait vers l'an 920 avant Jésus-Christ; elle est reproduite d'après les marbres du grand temple, découvert par M. Layard à Nimroud, et les variantes résultent de la comparaison des passages de cette inscription répétés sur d'autres parties de l'édifice. — Une des plus curieuses inscriptions est celle de ***Samas-Phul;*** elle est écrite en caractères archaïques de Ninive, et, sous ce rapport, elle donne des renseignements paléographiques de la plus grande importance. — Vient ensuite l'inscription dite du ***Baril de Sargon,*** copiée sur un des quatorze exemplaires que M. Place avait trouvés à Khorsabad.— Je citerai encore la longue inscription du prisme de Sennachérib; et enfin l'inscription du prisme d'Assarhaddon, père du dernier Sardanapale. C'est là que s'arrêtent les documents relatifs au grand Empire d'Assyrie. Les nombreuses inscriptions trouvées dans le palais de Koyoundjik produiront à elles seules des échantillons suffisants pour remplir le second volume, dont la publication est depuis long-temps annoncée et qui ne doit plus se faire attendre.

Les renseignements qui nous sont fournis sur le dernier Em-

pire de Chaldée sont d'une autre nature. Les inscriptions de cette période sont pour ainsi dire exclusivement architectoniques, si je puis m'exprimer ainsi. Parmi celles que la publication des Trustees du British Museum nous font connaître, la plus importante par son étendue émane de Nabuchodonosor; c'est la reproduction de la fameuse inscription trouvée par sir Hartfort Jones à Bagdad, en 1802, et conservée au Musée de la Compagnie des Indes. Le monument le plus intéressant par les détails qu'il révèle appartient au règne de Nabonide (*Nabouimtouk?*), un des derniers rois de l'Empire assyro-chaldéen. Malheureusement, ce n'est qu'un fragment. Il nous eût éclairé sur l'histoire des rois du premier Empire de Chaldée d'une manière satisfaisante, si l'on en juge par ce qui en reste. Nous y voyons, en effet, que Nabonide s'occupait avec une grande sagacité de la restauration des palais construits par les rois du premier Empire. Il recherchait les inscriptions qu'ils avaient tracées sur les tablettes déposées dans leurs fondations, et il nous donne la copie d'un de ces antiques documents qu'il a ainsi perpétué jusqu'à nos jours.

Telle est, aussi sommairement que possible, l'indication des documents publiés par le *British Museum*. Cette publication ne comprend, il est vrai, qu'un texte assyrien; mais, en le parcourant, on ne tarde pas à s'apercevoir que les éditeurs, qui ont déjà tant fait pour la science, comprennent les inscriptions qu'ils livrent au public, et que si leurs traductions ne les accompagnent pas encore, elles ne tarderont pas à paraître. D'ailleurs, ces nombreuses inscriptions, par leur importance même, avaient, depuis long-temps déjà, été l'objet des travaux particuliers de ceux qui s'occupent de la lecture des textes assyriens. Aussi M. Fox Talbot en a donné quelques traductions dans les journaux scientifiques de l'Angleterre; et, d'un autre côté, M. Oppert les

a traduites presque toutes dans le premier volume de la relation de son *Expédition en Mésopotamie*, dont la publication vient d'être terminée.

Le livre de M. Oppert, aujourd'hui complet, nous permet d'apprécier dans son ensemble cette grande expédition, entreprise en 1851 par ordre du Gouvernement. La topographie de Babylone, exécutée et contrôlée sur les lieux par les documents antiques, est un des résultats les plus importants qui aient été obtenus. Je ne parle pas des nombreux monuments qui avaient été alors expédiés en Europe : s'ils étaient arrivés à Paris, le Musée du Louvre n'aurait peut-être rien à envier à celui de Londres; malheureusement, ils ont sombré dans le Tigre. C'est une perte qu'on ne saurait trop déplorer, mais qui se réparera peut-être lorsque de nouvelles explorations seront ordonnées et entreprises. En attendant, les études se poursuivent; les monuments acquis sont traduits et commentés, et le livre de M. Oppert se présente, non-seulement comme la relation d'une expédition scientifique du plus haut intérêt, mais encore comme le premier exposé méthodique des principes de la lecture et de l'interprétation des textes, dont il nous fait connaître les plus nombreuses interprétations.

Je mentionnerai maintenant la traduction de la plus longue des inscriptions de Sargon, que j'ai publiée avec M. Oppert dans le *Journal de la Société asiatique*. On sait que les découvertes de M. Botta, à Khorsabad, comprennent un ensemble de monuments qui composent la plus grande partie du musée assyrien du Louvre, et sur lesquels M. Botta a recueilli de longues inscriptions qui couvrent plus de deux cents pages in-folio. M. Botta, en copiant le premier ces inscriptions, s'aperçut bientôt qu'il avait sous les yeux plusieurs exemplaires du même texte. Malgré cette certitude, il a tout copié et tout publié, laissant à ceux qui voudraient étudier ces

pages le soin de mettre de l'ordre dans ces archives. Il s'agissait, en effet, de déterminer les textes semblables, de les comparer signe par signe, et de les restituer dans l'ordre qu'ils devaient avoir; c'est un travail qui familiarise promptement avec l'écriture assyrienne, qui en révèle toutes les difficultés et toutes les ressources. A ce titre, je l'avais entrepris depuis long-temps, lorsque M. Oppert, après m'avoir aidé d'abord des conseils de son expérience, s'est associé à mon travail, et nous avons résolu de traduire et de commenter ces longues inscriptions. On sait qu'elles renferment plusieurs récits; quelques-uns sont d'une très-grande étendue. Nous nous sommes arrêtés pour le moment au plus complet; il est écrit autour de la salle qui porte le n° X du plan de M. Botta et qui se répétait dans les salles VIII, VII, V. En comparant ces différentes séries d'inscriptions, on peut facilement retrouver les éléments de la version principale, dont les copies se complètent les unes par les autres, à quelques mots près (1). Cette longue inscription nous raconte les principaux événements du règne de Sargon, ses guerres, ses conquêtes, la prise d'Asdod et de Samarie, et enfin la construction d'une ville à laquelle il a donné son nom et que les fouilles de M. Place, l'habile continuateur de M. Botta, vont achever de nous faire connaître.

M. de Longpérier m'avait signalé, au Musée du Louvre, une inscription du plus haut intérêt; j'en ai d'abord donné une traduction que j'ai lue devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans la séance du 6 février 1862 : je l'ai publiée en anglais dans l'*Athenæum* du 20 septembre 1862, et je viens de terminer la publication du texte avec un commentaire philologique

(1) Les *Fastes de Sargon, roi d'Assyrie*, traduits et publiés d'après le texte assyrien de la grande inscription des salles de Khorsabad, par MM. J. Oppert et J. Ménant. Broch. in-f°. 1863. Extrait du *Journal asiatique*.

à l'appui de ma traduction (1). Cette inscription appartient au règne de Hammourabi, roi de Babylone, de la première dynastie chaldéenne, qui régnait, par conséquent, à une époque comprise entre l'an 2000 et l'an 1550 avant Jésus-Christ. On s'était demandé si ces rois étaient d'une origine sémitique ou annonçaient une domination étrangère à celle qui s'est perpétuée sur ces plages. Jo crois que l'analyse de cette inscription permet de fixer le véritable caractère des rois de cette première dynastie, jusqu'ici méconnu ou contesté. Il est certain aujourd'hui que les rois du premier Empire de Chaldée appartenaient à la même race que leurs derniers successeurs, et qu'ils parlaient une langue qui s'est perpétuée jusque sous les Achéménides, depuis les bouches du Nil jusqu'aux montagnes de l'Arménie, avec cette vitalité propre aux langues sémitiques et qui en fait un des caractères les plus saillants.

Je ne dois pas oublier, parmi les découvertes les plus importantes pour l'histoire de l'Assyrie, celle des tables chronologiques qui permettent de suivre, année par année, le règne des rois assyriens pendant une période de plus de deux cent cinquante ans. Ces monuments, que rien ne recommandait extérieurement, avaient été apportés en Angleterre avec les innombrables briques chargées d'inscriptions que M. Layard avait exhumées des ruines du palais de Koyoundjik et qui formaient ce qu'on peut appeler, à juste titre, la bibliothèque de Sardanapale. Ils avaient été recueillis tels que les fouilles pouvaient les donner, c'est-à-dire dans le désordre que les destructeurs du palais y avaient apporté par leur œuvre de dévastation. Ils restèrent donc ignorés, comme beaucoup d'autres documents le sont encore aujourd'hui, parmi des

(1) Inscriptions de Hammourabi, roi de Babylone, traduites et publiées avec un commentaire à l'appui. Paris, 1863.

milliers de briques non classées, jusqu'à ce qu'un heureux hasard vînt appeler sur eux l'attention.

Ce fut en fouillant ces archives, dans le commencement de l'année 1854, que le Dr Hincks en découvrit les premiers fragments. A l'aide de ces fragments, il établit que les Assyriens désignaient l'année par le nom de certains grands personnages auxquels il donne le titre d'*Éponymes*, en attendant une désignation meilleure. Plus tard, sir Henry Rawlinson trouva, dans la masse de documents qu'il peut fouiller sans cesse pour les besoins de la publication dont il est chargé, des tablettes analogues, et il ne tarda pas à compléter la découverte du Dr Hincks; il publia le résultat de ses recherches dans l'*Athenæum* du 31 mai 1862.

Aujourd'hui, il est certain que l'on possède les fragments de quatre tablettes qui contenaient, lorsqu'elles étaient complètes, la copie d'un *canon assyrien*, indiquant, pour une période de deux cent soixante-quatre années, le nom des grands personnages par lesquels chacune d'elles était désignée; des compartiments marquent la durée des règnes, et le nombre des noms compris dans chaque case est en harmonie avec le nombre des années du règne. On a eu la preuve de ces faits d'une manière péremptoire; il me suffit de les énoncer ici. La chronologie assyrienne se trouve donc fixée pour une période de deux siècles et demi; et, pour rattacher ces dates désormais acquises aux événements que les autres sources de l'histoire nous ont fait connaître, il suffit d'un point de contact. Or, il s'en est déjà trouvé plusieurs : on a pu fixer, par exemple, la date de l'année 721, qui correspond à la dernière d'Osée, comme la date de l'avènement de Sargon au trône, et déterminer ainsi la place que ces tables chronologiques doivent occuper de l'année 944 à l'année 642 avant Jésus-Christ.

Cette découverte devait singulièrement frapper les esprits.

Chacun de ceux qui s'occupent de la lecture de ces textes était surtout désireux de les connaître. M. Oppert a pu, dans le courant de l'année 1862, consulter ces listes, et il en a publié une traduction française dans les *Annales de philosophie chrétienne* (t. VI, 5e série, juillet 1862). Ses calculs s'éloignent peu de ceux du savant général; j'aurais été heureux de les vérifier lors de mon dernier séjour à Londres; mais sir H. Rawlinson, qui n'ignorait pas, j'en suis certain, ma présence et mes recherches dans le *British Museum*, a mis, pour un motif que je ne saurais comprendre, le conservateur des antiquités assyriennes dans l'*impossibilité matérielle* de me communiquer les précieuses tablettes, et j'ai dû ainsi renoncer à la satisfaction de consulter ces documents dans l'établissement public le plus libéralement ouvert aux investigations de la science (1).

Ces travaux, par leur étendue, ont dû singulièrement augmenter la confiance que l'on doit avoir dans les traductions assyriennes; les faits se contrôlent les uns par les autres avec une singulière vigueur. En 1850, sir H. Rawlinson estimait que les inscriptions qu'il avait alors déchiffrées pouvaient comporter cinq mille mots, et qu'il en connaissait sûrement un dixième, soit cinq cents, des plus usités. Aujourd'hui, par suite des progrès qui ont été accomplis, on peut porter à près de six mille les faits qui peuvent être comptés comme sûrs. Le Dictionnaire assyrien se remplit tous les jours, et l'étude des formes grammaticales permet de plus en plus de préciser l'idiome assyrien. On ne peut, du reste, séparer l'étude des formes grammaticales des essais d'interprétation. Déjà quelques essais de grammaire avaient été tentés par

(1) Voyez mon deuxième Rapport à Son Excellence M. le Ministre d'État sur les inscriptions assyriennes du *British Museum*, Juin 1863, p. 15.

sir H. Rawlinson (1) et par le Dr Hincks (2); mais M. Oppert (3) est celui qui a poussé le plus loin les investigations dirigées de ce côté. Sa Grammaire assyrienne présente, sous un format modeste, l'ensemble le plus complet des éléments de cette langue, dont on ne peut plus aujourd'hui méconnaître le véritable caractère. Aussi, grâce à lui, on peut déjà se faire une idée assez exacte des différentes parties du discours de la langue assyrienne. En voici le résumé :

Article. — M. Oppert a remarqué que l'assyrien, de même que l'araméen, n'a pas d'article. Mais il a comme lui un *état emphatique* (tel qu'il se trouve aussi dans les langues scandinaves), qui n'est que le reste d'une ancienne déclinaison sémitique, conservée dans la *nunnation* des Arabes. Chez les Assyriens, il y a une *mimmation* qui est restée intacte pour les substantifs féminins et pour les masculins qui se terminent en T.

Plus tard, les formes *um* pour le nominatif, *am* pour l'accusatif et *im* pour les autres cas obliques, se sont changées en *uv, av, iv,* et cette dernière désinence s'est altérée en *u, a, i;* c'est ainsi que l'arabe littéral nous l'a conservée dans les substantifs précédés d'articles.

Exemple : Bilit, *souveraine.*

Bilitum, et par contraction		bilitu,
Bilitam,	—	bilita,
Bilitim,	—	biliti.

Adjectifs et Substantifs.—En général, le T marque le féminiu

(1) *Journal of the royal asiatic Society*, vol. XII, p. 2. 1850.

(2) *Journal of sacred literature*, 3e série, t. II. 1855.

(3) Voyez l'article de M. Oppert dans la *Zeitschrift der deutschen morgenlandischen Gesellschafts*; — ses *Études assyriennes*; — son *Expédition en Mésopotamie*, passim; — et enfin sa *Grammaire assyrienne*, publiée dans le *Journal asiatique*. Janvier 1860.

dans les substantifs ; le pluriel masculin se forme en M, N et T indifféremment ; mais le véritable pluriel féminin paraît être toujours en AT.

Les noms abstraits se forment, d'une manière très-sémitique, par l'addition de la terminaison *ut* aux formes primitives ; les exemples en sont très-nombreux :

Malik,	*roi;*	Malik-ut,	*royauté;*
Sarru,	*roi;*	Sarru-ut,	*royauté* (1);
Gal,	*esclave;*	Gal-ut,	*esclavage;*
Ilu,	*dieu;*	Ilu-ut,	*divinité;*
Rabu,	*grand.*	Rabu-ut,	*grandeur.*

Les noms verbaux se forment par la préfixe T.

Enfin, le signe du régime qui indique le rapport de deux substantifs se traduit par le signe *sa*, qui correspond pour ainsi dire identiquement au ש des Hébreux.

Pronoms. — Nous avons déjà eu occasion de remarquer le sémitisme du pronom personnel assyrien Anaku, *je* ou *moi*. Le tableau des suffixes est très-complet. M. Oppert en a présenté les formes suivantes :

Singulier, 1re pers. des 2 genres,	*Ya*,			moi ;
2e pers. masc.	*Ka*,	fém.	*Ki*,	toi ;
3e —	*Su*,	—	*Sa*,	lui, elle.
Pluriel, 1re pers. des 2 genres,	*Ni*,			nous ;
2e pers. masc.	*Kun*,	—	*Kin*,	vous ;
3e —	*Sun*,	—	*Sin*,	eux, elles.

Ces formes ont été confirmées par la découverte que M. Oppert a faite à Londres d'un fragment qui contient, d'un côté, les

(1) *Sarru* s'applique aux rois d'Assyrie ; *Malik*, aux rois tributaires de l'Assyrie.

formes pronominales d'une langue encore inconnue et qu'il nomme le *casdo-scythique*, et de l'autre, celles de l'assyrien; le mot choisi est *itti*, « *avec* », en scythique *Ki* (1).

CASDO-SCYTHIQUE.		ASSYRIEN.	
Kini	ta	ittisu,	avec lui.
Kinanni	ta	ittisunu,	avec eux.
Kimu	ta	ittya,	avec moi.
Kimi	ta	ittini,	avec nous.
Kisu	ta	ittitka,	avec toi.
Kizunnanni	ta	ittikunu,	avec vous.

Verbes. — Les formes verbales assyriennes se sont dessinées, dès l'origine des recherches, avec une apparence sémitique que les découvertes ultérieures n'ont fait que confirmer. Il y a un *kal*, *niphal*, *paël*, *ifta'al* (avec la seconde redoublée), *saphel*, *istaphal*, *aphel*, *iftal*, comme dans tous les idiomes de la même famille. M. Oppert donne, à l'appui, un exemple du paradigme du verbe régulier ZAKAR, « *se souvenir* », dont toutes les formes ont pu être observées (2).

KAL.

Aoriste.

Sing.	1re pers. masc.	*azkur*,		fém.	*azkur*.
	2e	—	*tazkur*,	—	*tazkuri*.
	3e	—	*izkur*,	—	*tazkur*.
Plur.	1re	—	*nazkur*,	—	*nazkur*.
	2e	—	*tazkuru (n)*,	—	*tazkura (n)*.
	3e	—	*izkuru (n)*,	—	*izhura (n)*.

(1) *Rapport à Son Excellence M. le Ministre de l'Instruction publique*, p. 25 (Extrait des Archives des missions).

(2) *Ibid.*, p. 26.

Impératif et Précatif.

Sing.	1re pers. masc.	—		fém.	—
	2e	—	*zukur,*	—	*zuk (u) ri.*
	3e	—	*lizkur,*	—	*lizkur.*
Plur.	1re	—	—	—	—
	2e	—	*zukuru,*	—	*zukura.*
	3e	—	*lizkuru,*	—	*lizkurat.*

Infinitif.

Zakar.

Participe.

Sing. masc.	*zakir,*	fém.	*zakirat.*
Plur. —	*zakiri (zikrut),*	—	*zakirat.*

Le prétérit est très-rarement employé, et la rareté des éléments ne permet pas encore de l'établir avec certitude; les autres formes du verbe régulier se déduisent des différentes voies qui fournissent le tableau suivant :

	AORISTE.	PARTICIPE.	INFINITIF.
KAL	*azkur.*	*zakir.*	*zakar.*
NIPHAL	*azzakir.*	*muzzakir.*	*nazkar.*
PAEL	*uzakkir.*	*muzakkir.*	*zukkur.*
IPHTAAL	*azzakkir.*	*muzzakkir.*	*zitkur.*
SAPHEL	*usazkir.*	*musazkir.*	*suzkur.*
ISTAPHAL	*ustazkir.*	*mustazkir.*	*sutuzkur.*
APHEL	*uzkur.*	*muzkir.*	*uzkur.*
ITAPHAL (?)	*azzakar.*	*muzzakar*	*zitkir.*

Adverbes.—La terminaison *is* est spécialement assyrienne; elle forme des adverbes en s'ajoutant à la racine soit directement, soit à l'aide d'une *n* intermédiaire.

At,	*fort;*	Atis,	*avec force.*
Rabou,	*grand;*	Rabis,	*grandement*, etc.

Prépositions. — Les prépositions sont également propres à la langue assyrienne. Nous en avons déjà indiqué quelques-unes; celles qui sont les plus communes et les plus connues sont : *ina*, *ana*, *ultu*, *tat*, *ili*, *kirib*, *pani*, *lapani*, etc., etc...

Nous ne suivrons pas plus loin cette analyse. L'application des principes posés par M. Oppert à la traduction des textes assyriens en est le seul contrôle sérieux, et nous ne pouvons l'expérimenter ici.

Cependant les travaux qui s'accomplissaient avec tant de persévérance devaient bientôt recevoir la consécration la plus haute à laquelle ils pouvaient aspirer. L'Empereur a fondé, par un décret en date du 22 décembre 1860, un prix de 20,000 fr. *pour l'œuvre ou la découverte la plus propre à honorer ou à servir la France.* L'Institut est chargé de décerner ce prix tous les deux ans; chacune des sections est appelée tour à tour à désigner le candidat qui doit être agréé dans l'assemblée générale des cinq Académies. En 1863, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres était appelée à faire une proposition; son choix s'est fixé sur les travaux de M. Oppert, et il a été sanctionné par l'Institut. Aussi, désormais, on peut dire que l'assyriologie est une science arrivée : ceux qui ignorent les principes de cette science nouvelle s'inclinent devant le jugement de l'Institut; mais ceux qui voudraient en appeler de cet arrêt, avant de se prononcer, devront recommencer les laborieuses études des assyriologues; car maintenant ceux-là seuls qui peuvent *lire* auront seuls le droit de critiquer.

Quels sont donc les principes qui ont guidé, à leur insu peut-être, tous les savants qui se sont occupés de la lecture des textes assyriens, et dont M. Oppert, le premier, a cherché à formuler l'ensemble? N'oublions pas que, pour vérifier l'exactitude de ces principes, il faut en faire l'application aux textes. Quelqu'étrange que soit un principe nouveau dans une langue nouvelle, si l'application le justifie, il faudra bien néanmoins l'accepter. Reprenons donc le développement logique des faits, et voyons d'abord comment toutes ces écritures si différentes peuvent se rattacher au même système.

Les monuments assyriens embrassent une période de près de quinze siècles; ils offrent, au premier aspect, une grande variété graphique; mais on ne tarde pas à se convaincre que la plupart de ces variétés tiennent à des causes accidentelles qui ont été remarquées dès les premiers travaux. M. Botta avait ainsi identifié des signes qui paraissaient offrir quelque dissemblance et qui, au fond, étaient identiques. La nature des matériaux donna lieu à ces différences accidentelles. Si la pierre est cassante, on évite de croiser les clous, et dès lors les signes prennent un aspect différent qu'il est facile de reconnaître; d'un autre côté, on écrivait sur les briques de plusieurs manières : à Babylone, les briques sont *imprimées* avec un timbre, en bois probablement, qui servait à produire un grand nombre d'épreuves identiques : les caractères sont alors très-soignés; mais il n'en est pas ainsi à Ninive, où les légendes des briques sont écrites directement sur la terre à l'aide d'un instrument aigu dont on voit encore la bavure. Ces traits révèlent le talent, le caprice ou la négligence du plinthographe.

On écrivait sur le marbre, sur les briques; on écrivait même sur des bandelettes flexibles, ainsi qu'on en peut juger par les bas-reliefs. Nous reproduisons ici, d'après un monument de

Koyoundjik, un scribe qui inscrit le nombre des têtes que l'on dépose devant lui.



(BAS-RELIEF DE KOYOUNDJIK.)

Mais les caractères que l'on traçait sur ces bandelettes étaient-ils les mêmes que ceux que nous voyons sur les dalles et sur les briques? C'est ce que l'on ne saurait dire, puisqu'aucun monument de ce genre n'est parvenu jusqu'à nous.

Quoi qu'il en soit, la forme du clou n'est qu'un accident; que les caractères soient plus ou moins droits, plus ou moins penchés, on en reconnaîtra facilement l'identité. Ainsi, le signe , que l'on voit dans les planches de Rich, est le même que le signe , que l'on voit dans les planches de Flandin. A Persépolis, la tête des clous a la forme d'une queue d'hirondelle; à Ninive, les têtes sont pleines et grosses et la pointe du clou déliée. Les groupes suivent partout les besoins de la *justification;* ils s'allongent, s'étendent ou se resserrent suivant l'espace. Enfin,

sur quelques briques émaillées, ils présentent l'apparence de véritables marteaux ; il est facile de reconnaître le nom de Sardanapale (*supra*, page 227, ligne 1re de l'inscription) dans ce groupe, inscrit sur une brique peinte du Musée britannique (1) :

PALAIS DE SARDANAPALE.

La comparaison des textes peut seule faire comprendre toutes ces difficultés paléographiques, d'autant plus sérieuses que les publications les plus soignées ne peuvent en donner une idée. Le type ninivite, adopté à l'Imprimerie impériale pour la publication des découvertes de M. Botta, sert à la transcription de tous les textes ; de même qu'en Angleterre on paraît avoir adopté le type de l'assyrien de Persépolis ; dès lors, il est souvent très-difficile de retrouver sur le monument même les signes imprimés, après en avoir compris la transcription actuelle. Ces difficultés sont, sans doute, très-secondaires. C'est pourtant une des premières que l'on a à surmonter dans ces études. Au surplus, ces différences accidentelles, que les signes pouvaient offrir, ne sont pas les seules que nous ayons à constater : il y en a de plus sérieuses qui reposent sur d'autres considérations que nous devons exposer, et qui tiennent au développement même de l'écriture assyrienne.

L'écriture assyrienne a suivi, en effet, plusieurs phases bien caractéristiques. A l'origine, elle dut être hiéroglyphique : les valeurs idéographiques qui ont été conservées à un grand nombre de signes suffiraient pour faire comprendre qu'il doit en être ainsi ; mais nous avons quelque chose de plus : il existe, à ce qu'il

(1) Layard, *Nineveh and its remains*, fifth. edit., t. II, p. 180.

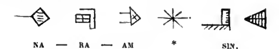
paraît, un monument susien écrit en caractères hiéroglyphiques, et de rares fragments de cette écriture sont même parvenus jusqu'à nous.

Toutefois, quand nous trouvons cette écriture aux mains des Assyriens, l'image primitive était déjà tellement altérée qu'il était impossible de reconnaître, dans les traits qui formaient des lettres, le type primitif qu'elles avaient d'abord représenté.

Lorsque le signe, ainsi dénaturé, se retrouve dans les plus anciennes inscriptions, l'écriture n'est pas encore cunéiforme; les lignes ne se présentent que sous l'apparence de lignes brisées. M. Oppert donne le nom d'*hiératique* à cette antique écriture.

Nous connaissons quelques monuments de ce style. Je citerai une inscription, encore indéchiffrée, publiée par M. Layard (1), et que je reproduis ici.

Je citerai encore la légende du vase de *Naramsin* (2). Le nom de ce roi, dont le règne est antérieur au XVe siècle avant notre ère, était écrit ainsi :



Quelques cylindres gravés présentent des caractères analogues : ce sont les plus anciens monuments de l'épigraphie assyrienne.

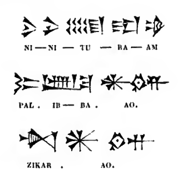
(1) *Nineveh and its remains*, vol. II, p. 176.
(2) *A selection from the hist. Inscrip.*, t. 1, pl. III, n° 7.

Lorsque l'*apex* se fut dessiné, l'écriture fit un nouveau pas, qui ne fut pas le dernier. On lui donna le nom d'*archaïque*. C'est l'écriture des briques de Babylone, celle de la belle inscription découverte par sir Harford Jones ; c'est l'écriture de la belle stèle de Samas-Phul ; c'est enfin l'écriture de la plus grande partie des légendes gravées sur les cylindres de Ninive et de Babylone, et dont nous offrons ici un spécimen qui suffira pour faire comprendre l'écriture et le monument :



(CYLINDRE BABYLONIEN.)

L'inscription se lit ainsi :



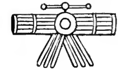
c'est-à-dire : Ninituram, fils d'Ibba Ao, adorateur du dieu Ao.

La plupart des cylindres de trois lignes reproduisent la même formule, en y substituant d'autres noms.

Avec le temps cette écriture archaïque s'est modifiée; les signes les plus compliqués ont perdu quelques-uns de leurs traits qui parurent sans doute superflus, et qui ont donné lieu à des signes nouveaux, à une écriture nouvelle que l'on peut appeler *moderne*, relativement toutefois.

Les différentes phases de certains caractères ont pu être constatées: ainsi l'idée de Dieu est exprimée par un monogramme qui paraît procéder de l'image même de la Divinité, ou de l'image d'une étoile dont ce signe a également la valeur.

Les Assyriens représentaient la Divinité, ainsi que nous l'avons déjà dit, comme la plupart des peuples antiques la représentaient alors : sous la forme d'un buste d'homme terminé par une queue d'oiseau, et passé dans un anneau entouré d'ailes déployées. Mais quelquefois la forme humaine a disparu, et il ne reste plus qu'un disque orné des appendices ornithomorphes.

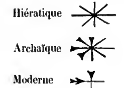


Il est facile de supposer, dans l'une ou l'autre de ces formes, les lignes que l'on obtient en figurant une étoile :



Quel que soit le type que l'on adopte pour l'origine de l'hié-

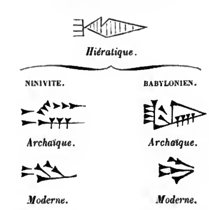
roglyphe divin, il a donné lieu à la série suivante :



Ces signes se voient dans toutes les écritures cunéiformes anariennes, et n'ont subi que l'altération des temps. M. de Saulcy, le premier, remarqua qu'ils se retrouvaient en médo-scythique avec la même forme et la même valeur qu'ils ont en assyrien moderne. Ce savant avait déjà compris la grande ressemblance des caractères de ces deux écritures : un examen approfondi a permis à M. Oppert de constater que ces deux écritures procèdent du même système graphique. La plupart des caractères sont identiquement les mêmes ; d'autres diffèrent moins entr'eux que deux transcriptions du même hiéroglyphe, dans les styles de Ninive et de Babylone. Cependant tous les types primitifs n'ont pas été interprétés de la même manière suivant les localités : le même hiéroglyphe n'a pas été traduit par les mêmes traits sur les bords du Tigre et sur les rives de l'Euphrate ; de là, des différences graphiques dans des signes qui, au fond, sont identiques. Ainsi le signe royal semble procéder, en Assyrie comme en Égypte, de la représentation d'une abeille. Rien n'empêche de supposer qu'il en soit ainsi, du moins ; mais alors le signe royal présente les variétés suivantes :



Hiéroglyphe primitif.



Des transcriptions rigoureuses ont donné la certitude de l'identité de toutes ces formes, qui désignent toujours le monogramme royal. Il en est de même de tous les autres signes. Quelques-uns ont passé dans l'écriture avec leur valeur monogrammatique seulement; d'autres, au contraire, se présentent avec une valeur monogrammatique et une valeur phonétique distinctes; d'autres enfin n'ont plus qu'une valeur phonétique : le monogramme est oublié; il ne reste plus que l'articulation.

Ces articulations ont été d'abord déterminées par la transcription des *noms propres*. Le texte perse a fourni, en effet, quatre-vingt-dix noms propres qui ont servi de base au déchiffrement. Ces noms propres comprennent les noms des rois achéménides, des pays qui formaient l'empire des Perses et des rois vaincus qui figurent dans leurs récits. Ces quatre-vingt-dix noms sont reproduits dans le texte assyrien. En examinant les différentes places qu'un signe occupe, on arrive à déterminer la valeur des caractères qui en donnent l'articulation assyrienne. Ainsi, le signe qui représente l'articulation *da* sera le premier dans le nom de *Darius*,

mais il sera le second dans le nom de la Médie, ***Mada;*** il sera le dernier dans le nom de *Urimisda* (Ormusd), et ainsi de suite. On comprend aisément que ces valeurs se contrôlent les unes par les autres.

L'idiome des Perses ne renferme pas toutes les articulations sémitiques; les langues ariennes ne fournissent pas d'articulations correspondantes aux lettres ל, צ, ק, ט; pour les déterminer, on a eu recours à des procédés philologiques de la nature de ceux qui avaient guidé les premiers explorateurs du texte arien dans leurs premières découvertes, et l'on a eu la preuve de la rectitude des procédés en rencontrant les mêmes lettres dans la transcription des noms propres sémitiques, ainsi que dans des mots dont le sémitisme garantissait l'exactitude et dont le texte perse donnait la traduction.

Nous avons vu que le Dr Hincks reconnut que l'écriture assyrienne était syllabique. Mais la succession syllabique des signes qui doivent former les mots ne peut pas être arbitraire; l'orthographe n'est pas livrée au hasard : M. Oppert en a formulé la loi, et la rigueur ne saurait en être contestée. Il a démontré que l'écriture assyrienne offrait des caractères pour représenter les voyelles, mais aucun pour les consonnes isolées, tandis qu'il y en a pour représenter d'abord des articulations simples, telles que *ma, da, ta,* formées de la consonne unie à la voyelle désinente; et des articulations simples, telles que *am, ad, ar,* formées de la voyelle unie à la consonne désinente. Malgré cette inhérence de la voyelle au signe, les Assyriens n'admettent jamais d'hiatus. Ainsi, lorsque les signes *ma, mi, mu,* se joignent aux voyelles, on aura *ma-a, mi-i, mu-u;* on n'aura jamais *ma-i, mi-a, ma-u.* Il en est de même pour les liaisons formées entre les valeurs syllabiques aux voyelles désinentes et les valeurs syllabiques aux con-

sonnes désinentes, qui s'unissent ainsi : *ma-ar, mi-ir, mu-ur*, et non pas *ma-ir, mi-ar* ou *ma-ur*.

Mais ce n'est pas tout : l'écriture assyrienne présente des syllabes composées, dont le déchiffrement de noms propres perses a donné la certitude en indiquant la manière dont ces syllabes étaient formées ; ainsi le nom de Cyrus est écrit *Ku-ra-as* avec trois signes, et *Ku-ras* avec deux. Il est aisé de voir que le signe qui représente la syllabe *ras* est une syllabe composée, dont les deux syllabes simples *ra* et *as* sont les éléments naturels. Aussi, quand on a rencontré le nom de Cambyse écrit *Kam-bu-zi-ia*, on n'a pas hésité à lire le premier signe *Kam*. Le preuve de l'exactitude de cette lecture n'existait pas cependant dans les textes trilingues ; mais quand les documents ont été plus nombreux, on n'a pas tardé à rencontrer les éléments simples de cette syllabe (*Ka am*) dans les textes ninivites. Il en est de même pour toutes les syllabes complexes.

On peut voir, par ces décompositions, une preuve de plus de l'inhérence de la voyelle au signe syllabique simple ; car le rapprochement des consonnes ne se fait pas indifféremment par l'un ou l'autre signe simple, mais seulement par celui qui offre une voyelle commune. Ainsi *mar* se décompose toujours en *ma-ar*, *mir* en *mi-ir* ; mais jamais *mi* et *ar* ou *ma* et *ir* ne se présenteront comme les éléments d'une syllabe composée, qui serait *mar* ou *mir*. Des transcriptions cent fois répétées ont démontré la justesse de ces faits, qui prouvent que l'orthographe assyrienne n'avait rien d'arbitraire ; il suffit désormais de les énoncer : ils ne sont plus contestés par personne.

En érigeant ces faits en principe, on a compris la raison de ces nombreux caractères que l'on croyait homophones, et les 642 signes trouvés par M. Botta n'ont plus paru trop nombreux, puisqu'il

en faudrait 683 pour représenter toutes les combinaisons *possibles* de deux et trois lettres que l'on voudrait former avec l'alphabet sémitique, en supposant que toutes les syllabes simples et toutes les syllabes complexes d'un tel syllabaire soient nécessaires à la langue. Mais en assyrien, comme dans toutes les langues, il y a des articulations *possibles* qui n'entrent jamais dans le discours.

Cette démonstration de la loi du syllabisme a donc permis à M. Oppert d'affirmer qu'il n'existe pas d'homophones. Où ses prédécesseurs avaient vu, par exemple, six caractères différents pour représenter un R, il a constaté six articulations différentes : *ra*, *ri*, *ru*, *ar*, *ir*, *ur*. Si l'on joint à cela qu'il peut y avoir encore des caractères pour représenter la syllabe simple unie à la voyelle, on pourra supposer une nouvelle série de signes qui contiendront encore la même consonne ; puis on aura encore un R dans toutes les syllabes composées qui la reproduiront, soit au commencement, soit à la fin, telles que *mar* ou *ram*, etc. Enfin, si l'on songe que le même signe, procédant du même hiéroglyphe, a pu être différemment traduit suivant l'âge ou le lieu du monument, affectant des formes différentes à Ninive et à Babylone, on comprendra les nombreuses réductions que l'on pourra former dans tous ces signes, qu'on considérait comme distincts au premier abord, pour les ramener aux articulations *usuelles* des Assyriens.

En suivant, du reste, les différentes valeurs qui ont été données aux signes depuis les premières recherches de MM. Löwenstern et Botta, on arrive facilement à se convaincre que tous les signes qu'ils avaient considérés comme homophones ne représentent que des variétés graphiques, ou des variétés syllabiques provenant de l'influence de la voyelle motrice. Ce n'est point un principe *a priori*, c'est le corollaire des travaux accomplis, dont la com-

paraison des différents alphabets peut donner les éléments, et dont la transcription des passages qui renferment les caractères à étudier peut donner le contrôle.

Les expressions idéographiques offrirent une difficulté de plus. Pour la transcription des syllabes composées, il suffisait de rencontrer les mêmes mots écrits avec l'un ou l'autre de ces éléments ; pour les idéogrammes, il fallut trouver la décomposition d'un même mot dans des formules dont on avait déjà la traduction.

Les idéogrammes se présentent, en effet, dans le texte assyrien comme nos chiffres, qui sont de véritables idéogrammes exprimant la même idée pour les Français, les Allemands, les Anglais, etc., et ayant des valeurs phonétiques différentes, suivant les peuples qui les lisent. Le chiffre qui s'écrit 4 se prononce *quatre, vier, four;* en assyrien, il s'écrit

et se prononce , *Arba;*

le chiffre assyrien permute, dans les mêmes formules, avec la transcription syllabique.

Les inscriptions trilingues ont donné quelquefois non-seulement la signification des idéogrammes qu'elles renferment, mais encore leur articulation. En effet, on a rencontré, dans des passages parallèles, l'idéogramme et le groupe phonétique traduits par le même mot perse. Ainsi, l'idéogramme royal est un de ceux qui ont été les premiers remarqués. Sir H. Rawlinson l'avait d'abord articulé *Melek*, à cause du sémitisme de la langue assyrienne qu'il soupçonnait, tandis que M. Luzzatto le prononçait *Nara*, à cause du sanscritisme qu'il supposait à cette langue. Quelle était la véritable articulation ? Était-elle sémitique ou indo-germanique ? — L'inscription des fenêtres de Persépolis a résolu la question en donnant la décomposition du signe; nous

avons, en effet, pour traduire le mot perse *Kchayatiya*, les deux formes :

et

S'ARRU — S'AR — RU

S'ar-ru ou plutôt *s'a-ar-ru*, par suite de la décomposition du premier signe à l'aide des éléments simples, est donc l'articulation phonétique assyrienne de l'idéogramme royal.

L'idéogramme royal ne paraît pas entrer dans la composition des mots comme signe syllabique ; il n'en est pas ainsi des autres signes.

Le signe qui représente idéographiquement la Divinité se rencontre dans la composition des mots, mais alors il a une valeur syllabique, et la transcription de cinq noms propres a permis de l'articuler : il se prononce *an ;* en effet, nous lisons ainsi les noms suivants dans le texte assyrien des inscriptions trilingues :

Achéménes.	— A—ha—ma—AN—ni—si.
Sitranchtame.	— Si—it—ra—AN—tak—ma.
Zazan.	— Za—za—AN—nu.
Zarangie.	— Za—ra—AN—ga.

Dans tous ces mots, l'articulation *an* est attachée au même signe ; il en est de même dans le texte de la seconde colonne ; la valeur de *an* est donc la valeur syllabique que ce signe a en assyrien et en médo-scythique. Quand il est employé comme l'expression de l'idée générale de la Divinité, il correspond au perse *Baga*, et alors son expression idéographique est la même en médo-scy-

thique et en assyrien ; mais son articulation est différente dans les deux langues. Nous avons, en effet :

PERSE.	MÉDO-SCYTHIQUE.		ASSYRIEN.
Baga. = Idéog.		=	
Baga. = Phon.		=	
	AN - NA ⌒ AP.		I - LOU.

Or, si le même idéogramme exprime en médo-scythique et en assyrien l'idée de Dieu, on voit qu'il se lit *Anap* en médo-scythique, et *Ilou* en assyrien. *Ilou*, c'est l'articulation sémitique qui représente dans toutes les langues de la même famille l'expression abstraite de la Divinité ; אלה en hébreu et en chaldéen, ܐܠܗܐ en syriaque et الله enfin en arabe.

Les signes de l'écriture assyrienne se présentent donc tantôt avec leur valeur syllabique, tantôt avec leur valeur idéographique ; et dès lors il s'est trouvé que les caractères assyriens ne répondaient pas toujours aux mêmes articulations. Cette double valeur ne résulte pas cependant du fait de la *polyphonie*, et il importe de le signaler : c'est pourquoi nous allons essayer de faire comprendre le motif de la différence qui existe entre l'articulation syllabique d'un signe et son articulation idéographique.

Si on consulte le caractère fondamental de l'écriture hiéroglyphique des Égyptiens, on voit que le signe hiéroglyphique représente un objet dont le nom, en copte, donne l'articulation égyptienne ; nous savons par là que les hiéroglyphes égyptiens ont pris

naissance en Égypte. Pourquoi en est-il autrement en Assyrie, puisque l'écriture anarienne procède d'une origine hiéroglyphique? C'est que l'écriture assyrienne, en usage chez différents peuples qui parlaient des langues différentes, a fourni des idéogrammes dont l'articulation phonétique changeait suivant la langue du peuple qui traduisait le caractère symbolique, tandis que la valeur phonétique des signes restait la même chez tous ces peuples. Il est facile dès lors de reconnaître le peuple chez qui elle a pris naissance, parce que la valeur phonétique des idéogrammes se trouvera d'accord avec les articulations phonétiques qui traduisaient les noms des images représentées. Si nous consultons maintenant l'exemple que nous avons cité, nous voyons que le même signe a la valeur syllabique de *an* dans les deux langues, et la valeur idéographique de *Dieu* chez les deux peuples. Or, les Médo-Scythes prononçaient *anap* ce que les Assyriens prononçaient *ilou*. L'écriture cunéiforme paraît donc avoir pris naissance chez un peuple dont les textes de la seconde colonne des inscriptions trilingues nous ont conservé les débris? — Mais poursuivons.

L'écriture assyrienne ne s'est pas bornée à avoir de simples monogrammes : il fut quelquefois nécessaire, pour exprimer une idée, d'avoir recours à deux signes : par exemple, quand il s'est agi de représenter, non plus l'idée générale de la Divinité, mais telle divinité spéciale. Nous pouvons nous rendre compte encore de ce qui a dû se passer en assyrien, par ce qui s'est passé dans l'écriture idéographique des Égyptiens. Comment, en effet, ces derniers ont-ils procédé pour exprimer une idée de ce genre? Ils ont d'abord écrit l'idéogramme général de la Divinité : *un homme assis à l'égyptienne;* puis ils y ont ajouté l'attribut qui caractérise le dieu : *une tête d'épervier*, pour *Horus;* une *tête de chacal*, pour *Anubis*, etc.;

et comme la même divinité pouvait avoir plusieurs attributs, il s'ensuivait que chacun de ces attributs pouvait la représenter également. Ainsi, *Osiris* était aussi bien caractérisé par un *œil* que par un *fouet*, ou par un *pschent flanqué de deux plumes d'autruche.* Est-ce à dire que la figure assise représente une articulation qui change de valeur suivant la divinité exprimée? Évidemment non. Il en est de même en assyrien : il s'agit d'exprimer, par exemple, le dieu Nébo. On écrit d'abord l'idéogramme divin .
Mais Nébo a dans ses attributs le sacre des rois ; dès lors on fait suivre l'idéogramme divin du signe qui représente cet attribut, un *lecytus*, autant qu'on en peut juger toutefois par le signe dont la forme hiératique nous a été conservée. On a ainsi un groupe de deux signes

qu'il faudrait lire *AN-PA*, s'il était phonétique, et qui pourtant exprime le dieu Nébo. Mais ce dieu a un autre attribut : c'est le dieu de l'*action*, le dieu qui *surveille*. Il peut donc être aussi caractérisé par le symbole qui exprime cette idée, et nous aurons un second groupe en ajoutant à l'idéogramme divin un signe dont la forme hiératique paraît procéder de l'image d'une *herse* et qui a la valeur idéographique de *faire* ou *inspecter*. Nous aurons donc encore un groupe de deux signes

qu'on devrait lire *AN-AK*, s'il était phonétique, mais qui exprime encore le dieu Nébo. Ces deux groupes sont, en effet, traduits pho-

nétiquement de la même manière, et ils se prononcent en assyrien :

NA — BI — UV ou NA — BU — U.

Ce n'est pas à dire que le signe , qui a la valeur syllabique de *an*, aura également la valeur de *na*, pas plus que les signes qui ont la valeur de *pa* et *ak* n'ont celle de *bu*. Non, ces signes n'ont qu'une valeur syllabique, et rien de plus. Lorsqu'ils jouent un rôle idéographique, l'ensemble se prononce autrement ; mais le groupe ne peut être décomposé.

Le nom de Babylone est un de ceux qui ont été le plus fréquemment cités, et dont les différentes formes ont été le plus scrupuleusement analysées. Dans les inscriptions trilingues, au mot perse *Babyrus* correspond un groupe qui se lirait :



s'il était phonétique ; mais ce groupe est l'expression idéographique du nom de Babylone. Or, il se retrouve sur les monuments unilingues de Babylone, où il est remplacé par un groupe qui se lit, en assyrien moderne :



et qui donne l'articulation phonétique très-reconnaissable du nom de Babylone, le *Babyrus* des Perses. Nous avons donc, d'une

part, par la traduction perse, la signification de l'idéogramme ; d'autre part, par la comparaison des textes, la décomposition syllabique de l'idéogramme, et dès lors la double certitude de la valeur idéographique et de la valeur phonétique du nom de Babylone.

Il existe plusieurs autres combinaisons de caractères qui représentent également le nom de la capitale de la Chaldée, mais qu'il est inutile de citer ici. Ces différentes manières d'exprimer le nom de la même ville n'impliquent pas nécessairement l'identification des signes qui composent ces groupes ; c'est ainsi que *Rome* est désignée, dans les auteurs latins, par URBS et par ROMA, sans qu'on ait songé à identifier la valeur phonétique des quatre caractères qui composent ces deux groupes et qui désignent la ville de Romulus. Il en est de même en assyrien : aussi les identifications, auxquelles on est conduit par la comparaison des textes, doivent être accueillies avec la réserve que le progrès du déchiffrement comporte.

Il a été sans doute très-commode d'avoir, à l'origine, la traduction perse pour reconnaître le groupe où l'on devait chercher, dans l'assyrien trilingue, les noms propres qui ont servi de base au déchiffrement. Mais on n'a pas tardé à s'apercevoir que l'on pouvait arriver au même résultat par la comparaison des textes. Si la traduction perse nous eût fait défaut, le nom de Babylone ne nous serait pas resté inexplicable en présence des textes de Nabuchodonosor, puisqu'ils nous donnent également toutes les formes de ce nom. On l'eût expliqué comme on a expliqué le nom de Ninive, qui ne se trouve pas dans les inscriptions trilingues. On rencontre, en effet, dans les inscriptions de Khorsabad, un groupe

précédé du signe indicatif des noms de ville. Il serait resté inex-

plicable, comme tous les idéogrammes, si sa décomposition phonétique eût fait défaut; mais il permute avec un autre groupe dont la valeur des signes se laisse traduire ainsi :

NI — NU — A.

Il était donc impossible de ne pas reconnaître, dans le groupe phonétique et dans le groupe idéographique, le nom de la première capitale de l'Assyrie. Il en est de même de tout l'ensemble du système graphique : les documents sont assez nombreux pour qu'il soit permis d'espérer qu'on rencontrera, un jour ou un autre, la transcription phonétique de tous les groupes idéographiques qui embarrassent encore la lecture des textes assyriens.

La grande difficulté est de distinguer les groupes idéographiques des groupes qui doivent être lus syllabiquement. Voici quelques observations qui permettent dans certains cas de les reconnaître. Nous avons vu que l'orthographe assyrienne suivait des règles précises dont la rigueur ne peut être contestée. M. Oppert ajoute encore que l'enchaînement syllabique n'était pas indifférent dans la composition des groupes. Ainsi, les Assyriens avaient adopté pour règle générale d'écrire les syllabes qui forment le milieu des mots avec des signes commençant par des consonnes, et non avec des caractères qui se terminent par une consonne. Donc, toutes les fois que l'on rencontre une suite de signes syllabiques simples aux consonnes désinentes, on peut être sûr que l'on est en présence d'un groupe idéographique (1).

Ces suites de signes sont quelquefois très-considérables, ainsi que nous l'avons vu par le nom de Nabuchodonosor dont les

(1) *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, p. 105.

monuments unilingues nous donnent la transcription, depuis l'ensemble idéographique jusqu'à sa décomposition phonétique en syllabes simples. Les idéogrammes peuvent en effet se présenter sous différentes formes et entrer en combinaison pour former un nom propre composé de deux ou trois éléments, et alors il peut arriver que, chaque élément étant indépendant des autres, un même nom puisse renfermer une partie phonétique et une partie idéographique. Le nom de *Nidintabel*, babylonien insurgé, mentionné dans les inscriptions trilingues, en a fourni l'exemple. En étendant le principe qu'il révèle aux autres noms propres assyriens, nous avons pu donner une théorie de la composition des noms propres qui montre dans quelles circonstances on peut avoir la certitude de la lecture de ces noms (1).

Cependant les expressions idéographiques que l'on rencontre dans les textes assyriens ne sont pas toutes de la même nature. J'en ai signalé deux catégories distinctes (2) : — les unes forment des groupes que je considère comme des ***idéogrammes d'origine***, si je puis m'exprimer ainsi, parce qu'ils ont été créés tels par les inventeurs de l'écriture anarienne. Ce sont des combinaisons d'images dont les formes altérées rappellent encore pour l'œil les objets qu'ils désignent ; ils ont été ainsi acceptés par tous les peuples qui se sont servis du même système graphique, quelle qu'ait été leur langue, et on les comprend aussi facilement dans les inscriptions arméniaques et susiennes, dont on ne peut encore lire la partie phonétique, que dans les inscriptions assyriennes les mieux interprétées. On les reconnaît toujours, dans les textes assyriens, à leur indépendance des règles de l'orthographe ordinaire ; ils

(1) *Les noms propres assyriens. Recherches sur les expressions idéographiques*, janvier 1864.
(2) *Inscriptions de Hammourabi, roi de Babylone*, p. 29.

sont invariables et ne se prêtent à aucune des flexions qui pourraient en dénaturer les signes.—Les autres proviennent de groupes *originairement phonétiques*, qui exprimaient phonétiquement, dans la langue des inventeurs de l'écriture anarienne, une idée qui déjà n'était plus rendue par une image. Ces groupes subissaient nécessairement les modifications vocales de la langue primitive ; mais ils ont été acceptés, avec l'ensemble du système graphique anarien, pour exprimer la même idée, par des peuples qui ne parlaient plus la langue dans laquelle leur articulation était comprise. Il s'en est suivi que ces groupes ont été considérés, à leur tour, comme de véritables images qui ne s'adressaient plus qu'à l'œil dans les textes assyriens, et les scribes de Babylone et de Ninive en ont reproduit les formes graphiques sans se préoccuper de leur articulation ni de leurs flexions, pour s'en servir comme de véritables idéogrammes.

Ces faits sont constants ; on en trouve de nombreux exemples dans les textes. On avait cru ainsi que les Assyriens avaient reçu dans leur langue un grand nombre d'expressions étrangères, lorsqu'ils n'avaient admis, en réalité, dans leurs inscriptions, que des formes graphiques. Il nous a semblé dès lors qu'on pouvait dire que les Assyriens écrivaient véritablement des signes phonétiques, mais qu'il les *prononçaient autrement* (1). J'ai désigné ces groupes, pour les distinguer des idéogrammes d'origine, sous le nom de groupes *allophones*. Ils comprennent en général toutes ces expressions scythiques ou touraniennes dont M. Oppert a signalé des exemples dans son *Expédition en Mésopotamie* (t. II, p. 95 et suiv.) et dont on ne peut plus aujourd'hui contester la nature.

(1) Comme nous écrivons, en français, les deux lettres *e. g.*, qui veulent dire *verbi gratia*, et que nous prononçons *par exemple*.

Il est facile de comprendre maintenant que les complications qui naissent du pouvoir idéographique des signes sont les plus sérieuses, et qu'elles laissent loin derrière elles les embarras qui peuvent naître de l'incertitude des valeurs, lorsqu'on se trouve en présence d'un signe polyphone dont il s'agit de déterminer l'articulation. Cependant, comme en fait, les groupes idéographiques ou allophones doivent toujours être ramenés à une transcription phonétique, la lecture des inscriptions assyriennes repose véritablement sur la détermination des valeurs phonétiques. Or, comme le plus grand embarras qu'elle présente provient du phénomène de la polyphonie, je vais essayer d'en déterminer la portée et indiquer les moyens qui me paraissent les plus propres à aplanir cette difficulté.

Rappelons-nous comment on a procédé pour obtenir la lecture du nom de Darius, que nous avons déjà cité plusieurs fois ; il s'écrit :

et se lit : DA — RI — VA — VUS.

Le signe , dont la valeur a été long-temps indécise, n'a été définitivement lu *vus* que lorsqu'on a eu la preuve qu'il permutait avec les signes *vu* et *us*; mais, d'un autre côté, on s'aperçut que le même signe terminait également le nom de l'Égypte, qui s'écrit :

et se lit : MI — SIR,

Le dernier caractère est remplacé dans ce mot par les deux signes

si et *ir*. Ce signe a donc deux valeurs distinctes : il est *polyphone*, et cette polyphonie n'est pas spéciale à ces deux mots, dont l'un présenterait un fait isolé ; car d'autres mots renferment le même signe et présentent également la même décomposition, tantôt en *vu us*, tantôt en *si ir;* cependant, la lecture, une fois déterminée, est constante ; elle persiste pour le même mot. Ainsi, par exemple, jamais le signe ne présente une décomposition qui permettrait de lire le nom de Darius *Da-ri-ya-si-ir*, ou le nom de l'Égypte *Mi-vu-us*. Le fait annoncé par le colonel Rawlinson est donc exact, et malheureusement de trop nombreux exemples viennent le confirmer.

Un mot dans l'écriture assyrienne, dont le texte perse nous donne la transcription et le contrôle, rend surtout sensible ce fait par la juxta-position du même caractère employé avec deux valeurs syllabiques différentes. C'est le nom du fondateur de la dynastie des Achéménides, dans lequel le double crochet ⟨⟨ est pris tantôt avec la valeur de *man*, tantôt avec celle de *nis*, et quelquefois, dans le même mot, avec ces deux valeurs. Ce fait est d'autant plus remarquable que le même signe, outre ces deux *valeurs syllabiques*, a la *valeur idéographique* de *roi*, qu'il faudrait prononcer *s'arru*. Cet exemple est tellement connu qu'il nous suffit de le rappeler ici.

La difficulté existe donc et pourtant elle n'a pas arrêté les progrès sérieux qui se sont accomplis ; car on ne peut nier que l'on ait lu pendant long-temps les textes assyriens avec cette difficulté, et malgré cette difficulté. Le colonel Rawlinson, qui le premier l'a signalée, n'en a pas moins traduit les passages où précisément il la rencontrait si inopinément.

M. Brandis a essayé de la limiter aux noms propres; selon lui, ces noms seuls en auraient été affectés (1); malheureusement on a constaté que ce phénomène se reproduisait, non-seulement dans les noms communs, mais encore dans les adjectifs et dans les verbes; en un mot, que ce phénomène envahissait toutes les parties du discours.

M. Oppert, sans toutefois résoudre complètement la difficulté, en a d'abord singulièrement restreint l'étendue, en découvrant un fait que sa fréquente répétition a permis d'élever à la hauteur d'un principe de lecture, et auquel il a donné le nom de *complément phonétique*. Ce fait résulte du mélange des caractères idéographiques et des caractères phonétiques dans un même mot: il existe dans l'écriture hiéroglyphique des Égyptiens, suivant tous les égyptologues; M. de Rosny en a reconnu l'existence dans l'écriture japonaise; il devait se trouver dans l'écriture assyrienne, comme on peut légitimement le supposer dans toutes les écritures hiéroglyphiques. Voici en quoi il consiste : un signe idéographique est susceptible d'éveiller plusieurs idées; pour les distinguer, les Assyriens écrivaient d'abord l'idéogramme et lui donnaient la terminaison phonétique que le mot aurait eue, s'il eût été écrit phonétiquement. Le nom de Nabuchodonosor présente souvent les deux premiers signes idéographiques [cuneiform signs] AN AK (Nabu), avec la terminaison phonétique *cuduriusur* (*supra*, p. 187). Lorsque le groupe est moins fréquent, lorsque les signes sont moins nombreux, il est quelquefois plus difficile de distinguer la valeur idéographique du premier signe. Ainsi le signe [cuneiform sign] a la valeur idéo-

(1) *Ueber den historischen Gewinn aus der Entzifferung der assyrischen Inschriften.* Berlin, 1856.

graphique de *soleil*, par suite celle de *soleil levant*, puis celle de *jour*. Ces différents mots sont rendus par des signes qui répondent à des prononciations syllabiques différentes, suivant le rôle qu'ils jouent dans la composition du mot. Nous avons ainsi deux expressions pour lire le même mot :

IDÉOGRAPHIQUEMENT.	PHONÉTIQUEMENT.
Ut um	yu — um = *jour.*
Ut mi	yu — mi = *les jours.*
Ut si	sa - am - si = *soleil.*
Ut du	sa - du - u = *soleil levant.*

Les groupes de gauche paraissent dans les inscriptions, avec la même signification que ceux de droite; en faut-il conclure que le signe idéographique , qui a la valeur phonétique de UT, a également les valeurs syllabiques de *yu*, *sam*, *sadu?* Évidemment non, et cette polyphonie apparente s'est évanouie devant la démonstration du complément phonétique qui permet de prononcer un groupe, non pas d'après la valeur syllabique de chaque signe, mais d'après la valeur phonétique de l'ensemble des caractères.

Ce principe a singulièrement réduit les valeurs polyphones que l'on avait attribuées au même signe; mais il n'a point fait dispa-

raître la difficulté ; pour la vaincre définitivement, M. Oppert propose le moyen suivant :

Lorsqu'on rencontre, dit-il (1), un signe doué de plusieurs valeurs, comme elles sont peu nombreuses, *on les essaie l'une après l'autre et l'on adopte celle qui va le mieux*. M. Oppert revient deux fois sur ce moyen. Ainsi énoncé, il ne saurait satisfaire la critique la plus superficielle. Mais M. Oppert a voulu dire quelque chose de plus sérieux dont l'ensemble de son travail peut donner l'explication, le voici : la langue assyrienne est sémitique ; or, toutes les fois qu'un signe aura plusieurs valeurs, il faudra rejeter celles qui ne pourraient donner au mot une tournure sémitique, et conserver au contraire celle qui donne au groupe ce caractère. C'est la conséquence de son système de lecture par nécessité philologique.

Ainsi posée, et nous ne croyons pas avoir dénaturé ou affaibli la pensée de M. Oppert, elle mérite examen. En effet, c'est par suite de la nécessité de trouver, dans les groupes de la première colonne qui devaient contenir un génitif pluriel, une terminaison en *anam*, que Rask a donné à deux lettres de l'alphabet perse des valeurs qui avaient échappé aux recherches de ses prédécesseurs et qui ont été pleinement justifiées. La nécessité philologique, qui peut servir à faire découvrir une lettre inconnue de l'alphabet arien, ne peut-elle pas servir à déterminer la valeur d'un signe polyphone assyrien? Nous ne le pensons pas. Aucune nécessité philologique n'a pu déterminer *a priori* la double valeur du signe qui termine les noms de Darius et de l'Égypte. Il ne s'agissait pas, en effet, *d'essayer* celle qui *va le mieux*, il fallait la trouver.

M. Oppert s'appuie encore, il est vrai, sur des documents émanés des Assyriens eux-mêmes ; ces documents sont connus

(1) *Expédition scientifique en Mésopotamie*, p. 105.

sous le nom de *Syllabaires de Sardanapale*. Parmi les nombreuses tablettes chargées d'écritures cunéiformes que les explorateurs de Koyoundjik ont exhumées de Ninive, on n'a pas tardé à reconnaître que ces nombreuses tablettes étaient les débris d'une immense bibliothèque, dans laquelle toutes les sciences connues des Assyriens avaient des représentants; quelques-unes paraissent être des dictionnaires, des grammaires, des syllabaires, dans lesquels les Assyriens expliquent eux-mêmes les principes de leur écriture. Je ne crois pas, toutefois, que cette écriture fût une énigme si impénétrable pour eux, qu'elle eût déjà, de leur temps, besoin d'une explication officielle pour fixer la valeur des caractères. Non, ces documents ont été rédigés par ce besoin commun, que tous les peuples partagent, d'expliquer leur langue aux générations naissantes. Nos grammaires ne témoignent pas plus de l'imperfection ou des difficultés de notre langue, que les *Syllabaires de Sardanapale* ne témoignent, à son point de vue, de l'imperfection ou des difficultés de la langue de Ninive. Mais c'est en vain que M. Oppert appelle à son secours les enseignements des Assyriens eux-mêmes. Ces monuments, qui pourront plus tard nous être d'une grande utilité, ne peuvent nous servir pour éclairer ces questions élémentaires. Ne faut-il pas, en effet, avant de les aborder, avoir une règle certaine pour guide? Autrement ils ne pourraient jamais que résoudre la question par la question, puisque la première chose à établir, pour pouvoir les invoquer utilement, est de prouver qu'on sait les comprendre.

Il faut bien distinguer la *lecture* du *déchiffrement*. La lecture suppose la connaissance de la valeur des signes; le déchiffrement a pour but d'établir cette valeur. Nous sommes donc obligés de prouver, de la manière la plus élémentaire, la valeur

des signes avant d'invoquer, à l'appui du choix que nous faisons entre toutes ces valeurs, les nécessités de l'idiome. Or, ce moyen existe et nous croyons pouvoir en donner la preuve.

En suivant le développement des progrès qui se sont accomplis dans la lecture de ces textes, il nous a semblé que tous les travaux antérieurs nous conduisaient naturellement au moyen que nous avons proposé et dans lequel nous persévérons aujourd'hui. Déjà, dans un mémoire autographié (1), nous en avons posé le principe, en indiquant qu'il devait exister, dans les nombreux signes de l'écriture assyrienne, une certaine catégorie de caractères qui semblaient échapper à cette mobilité désespérante, et qui pouvaient servir de base à l'alphabet ou plutôt au syllabaire assyrien.

Les difficultés typographiques que nous avons à vaincre gênent singulièrement notre démonstration : elle eût été plus saisissante, s'il nous eût été possible de réunir dans un même tableau la liste de tous les caractères assyriens avec leurs différentes formes, et avec les différentes valeurs qui leur ont été attribuées ; mais, à défaut de ce premier tableau synoptique, il faudra se reporter aux listes publiées par MM. Botta, de Saulcy, Hincks, Rawlinson, Oppert, etc.: nous les supposons, du reste, suffisamment connues pour y avoir recours. Nous supposons également que celui qui voudrait vérifier notre démonstration se sera rendu compte des différences graphiques qu'un même caractère peut avoir, selon l'âge des monuments et suivant les localités, pour le ramener à un type unique, tel que l'assyrien des trilingues ou l'assyrien moderne de Babylone ou de Ninive.

Ces faits posés, examinons maintenant l'ensemble des valeurs syllabiques attribuées aux signes de l'écriture anarienne : nous y voyons immédiatement deux grandes divisions: — des signes qui

(1) *Sur les polyphones assyriens.* 25 octobre 1859.

représentent des valeurs syllabiques simples ; — des signes qui représentent des valeurs syllabiques complexes.

Les valeurs syllabiques simples ont été les premières et les plus facilement constatées. En effet, le premier signe du nom de Darius n'a jamais souffert de difficulté. Grotefend, Löwenstern y ont lu un D, comme M. de Saulcy, je dirais même comme M. Luzzatto, qui cherchait une langue indo-germanique dans ces textes dont les autres savants prévoyaient le sémitisme. Sir H. Rawlinson voit non-seulement un D dans ce signe, mais le syllabisme, qu'il soupçonnait déjà, lui fit admettre que cette lettre ne pouvait s'articuler qu'avec la voyelle A. Plus tard, le syllabisme est proclamé, et le Dr Hincks et M. Oppert lui donnent définitivement l'articulation de DA. La valeur de ce signe me paraît donc aussi incontestable que celle d'une lettre qui appartiendrait aux alphabets les mieux connus; il en est de même de tous les signes *qui représentent des syllabes simples.*

Les valeurs syllabiques complexes ont été plus difficiles à déterminer. En effet, si on examine maintenant le dernier signe du nom de Darius, , on voit tous les efforts qu'il a fallu déployer pour arriver à établir son articulation véritable, qui comporte les deux valeurs de *rus* et de *ṣir*. Il en est de même du double crochet qui a les deux valeurs syllabiques de *man* et de *nis* et la valeur idéographique de *śarru*.

Je dis maintenant que les signes qui expriment des valeurs syllabiques simples n'expriment qu'une syllabe de cette nature, et quand un caractère est doué d'une de ces valeurs, nul autre ne peut l'avoir avec lui. En effet, toutes les valeurs syllabiques simples nécessaires à la langue assyrienne sont trouvées et suffisent à son expression.

Il ne s'agit donc plus que de constater les faits. C'est l'objet des deux tableaux que nous avons dressés plus loin, et qui comprennent toutes les syllabes simples de la langue assyrienne, ainsi que nous pouvons l'établir ici.

L'écriture assyrienne ne fournit que trois voyelles, isolées des consonnes qui semblent correspondre aux trois voies :

– –

א (a) י (i) ו (u),

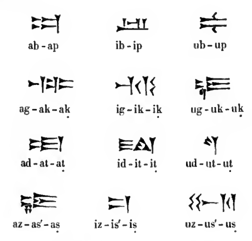
le ה et l'ע seuls paraissent n'avoir pas de représentant direct; d'un autre côté, si ces deux lettres manquent, nous avons deux caractères qui tiennent de l'*i* et de l'*u*, et qui cependant ne paraissent pas avoir de représentant syllabique distinct des articulations que les consonnes pourraient former avec ces deux voyelles; c'est le signe , *i* (*e* ou *o*, d'après M. Hincks), et le signe , *u* (ou *yu*, d'après M. Oppert). Enfin, on a reconnu deux diphthongues et

ai *ya*

Nous avons indiqué déjà (page 270) que les voyelles se contractent quelquefois avec des signes syllabiques simples, et donnent lieu à de nouveaux signes (peu nombreux) qui ont ainsi une valeur complexe : par exemple, on trouve , *bi* pour , *bi-i*. Ces valeurs se substituent quelquefois aux signes syllabiques simples; mais elles n'ont pas trouvé place quant à présent dans notre tableau, puisqu'au besoin on pourrait les ranger dans la classe des syllabes complexes.

Nous avons divisé le tableau de notre syllabaire assyrien en deux parties :—la première comprend les signes correspondant aux syllabes simples à la consonne initiale ; la seconde, les signes correspondant aux syllabes simples à la consonne désinente. Or, il nous reste 17 consonnes sémitiques qui forment avec les 3 voyelles assyriennes 51 articulations, lorsque la voyelle est désinente ; elles sont exprimées par 48 caractères assyriens seulement. En voici la raison : le exprime à la fois le *da* et le *ṭa* ; et le exprime à la fois le *di* et le *ṭi* ; la différence entre la douce et l'aspirée n'est sensible qu'entre le *du* et le *ṭu*. Le *za* et le *ṣa* sont exprimés également par le même caractère ; enfin, les articulations de l'M et du V sont rendues par les mêmes signes. Il reste donc 48 caractères pour exprimer toutes les articulations simples *possibles* à la vocale désinente, et chacune de ces articulations a son caractère et ne peut avoir que lui. En effet, si en dehors de ce tableau tout autre signe de l'écriture assyrienne représentait une de ces valeurs, comme elle a déjà un correspondant, il s'ensuivrait que ce signe représenterait, ou une variété graphique, ou une variété de style, puisqu'il n'y a point d'homophones ; si, dans le tableau, un signe avait deux valeurs syllabiques simples, il serait alors l'homophone d'un signe déjà rendu, et laisserait un vide qu'il faudrait combler ou expliquer. — La seconde partie du tableau paraît, au premier abord, beaucoup moins complète. Les 17 consonnes sémitiques devraient donner, avec les consonnes désinentes, le même nombre de caractères que nous avons constaté avec les consonnes initiales. Si tous les vides ne sont pas remplis, cela ne tient pas à l'insuffisance du déchiffrement, mais à une loi générale du système graphique que M. Oppert a formulée, du reste. D'abord, les trois voyelles, avec

l'aspiration finale du ה, ne sont rendues que par un seul signe. D'un autre côté, il n'y a qu'un signe pour exprimer les articulations suivantes :



Des exemples pris dans les inscriptions trilingues suffisent pour prouver, de la manière la plus péremptoire, que les articulations qui se terminent par des consonnes de la même classe, et qui ne diffèrent que par la dureté ou la douceur de la prononciation, ont des représentants communs (1).

Cette loi n'a pas été contestée, et les nombreux exemples que M. Oppert cite à l'appui suffisent pour se convaincre de son exactitude. Il ne reste donc à exprimer que les articulations provenant de 9 consonnes ; ce qui exige 27 caractères seulement, et chacune de ces articulations est représentée par un signe.

Le syllabaire assyrien est donc complet.

(1) *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, p. 26.

Voyons, maintenant que ces faits sont acquis, ce qui reste en dehors des caractères nécessaires pour exprimer les syllabes simples dans les nombreuses combinaisons du clou ou du coin qui ont donné naissance à l'écriture assyrienne.

Nous ne trouvons plus qu'un nombre plus ou moins considérable de signes, dont la valeur a été également l'objet des plus scrupuleuses recherches, et qui ont été plus ou moins rigoureusement déterminés. Ils s'expliquent tous par des combinaisons de signes que traduisent les articulations simples, et ils représentent :

1° Des idéogrammes, dont la valeur est nécessairement fournie par une transcription en caractères syllabiques, que l'on pourra toujours ramener aux éléments simples qui constituent la base du syllabaire assyrien ;

2° Des syllabes complexes formées, soit par la contraction du signe syllabique simple et d'une voyelle, soit par la contraction de deux syllabes simples, et qui peuvent être plus ou moins polyphones ; ce sont ces signes dont il s'agirait maintenant de déterminer la valeur pour que le système phonétique fût complet. On peut entrevoir les développements que nécessiterait un pareil travail, il nous suffira d'indiquer ici les principes sur lesquels il repose.

Rappelons-nous comment on est arrivé à constater la valeur des signes. La valeur des syllabes simples résulte du dépouillement direct des noms propres. Ce que j'appelle le syllabaire assyrien proprement dit comprend 82 caractères, représentant 87 valeurs. Sur ce nombre, 68 valeurs sont données directement par les noms propres des inscriptions trilingues. Pour établir les autres d'une manière élémentaire, il faut sortir de ces inscriptions

et trouver dans les textes de Babylone et de Ninive de nouveaux noms propres. Or, les mêmes signes qui ont indiqué à Persépolis les noms d'hommes, de villes ou de pays, se retrouvent encore dans ces nouveaux textes, et on ne tarde pas à y reconnaître des noms nouveaux qui se présentent en foule pour appuyer les valeurs déjà acquises, et compléter en même temps les valeurs restées sans contrôle.

La valeur des signes complexes se détermine par voie de comparaison, ainsi que nous l'avons établi pour le nom de Darius. Ce sont ces procédés qui conduisent à la détermination de la valeur de toutes les articulations complexes. Or, ce qui donne la certitude que le même signe se lit *vus*, dans le nom de Darius, et *sir*, dans le nom de l'Égypte, donne la certitude de l'efficacité du moyen que l'on doit employer pour déterminer la valeur d'un signe polyphone : ce qui donne la certitude de la polyphonie sert ainsi à l'expliquer. En étendant l'application de ce principe, on arrive ainsi à déterminer la valeur de tous les signes de l'écriture anarienne.

Je ne veux pas dire cependant que toutes les valeurs syllabiques complexes nécessaires à la langue assyrienne soient déterminées ; je ne veux pas dire non plus que tous les signes de l'écriture anarienne aient des représentants syllabiques constatés. — Non, il y a des articulations *possibles* et même *probables* qui n'ont pas encore de représentants ; — il reste encore quelques signes (cinq ou six au plus) dont l'articulation n'est pas encore fixée. Mais notre principe n'en est pas altéré. S'il y a des lacunes dans l'ensemble du système phonétique, c'est que les articulations *possibles* n'ont pas encore été rencontrées et que les signes *incompris* n'ont pas encore été saisis dans les groupes qui présentent à la fois le signe

incompris et sa décomposition syllabique. Si ces signes sont uniques dans les textes assyriens que nous avons à notre disposition, la difficulté est insoluble pour le moment; il faut attendre une heureuse découverte sans se presser de les classer dans la catégorie de ces groupes peu nombreux, mais pour jamais incompris, que l'on rencontre dans les langues mortes et qui résistent à toute investigation. Si les mots dans lesquels ils se trouvent sont essentiels au discours, ils se représenteront dans les textes: c'est une affaire de temps et de recherches; et lorsque *dans le même mot* ou *dans ses dérivés* nous trouverons ces signes remplacés par leurs éléments simples, on aura la certitude de leur articulation.

Il n'y a pas un seul idéogramme qui ne se traduise par des signes syllabiques simples;

Il n'y a pas un signe syllabique complexe qui ne se traduise par des signes syllabiques simples;

Il n'y a donc pas un seul signe polyphone qui ne se traduise également par des signes syllabiques simples.

En dehors des valeurs syllabiques simples, les signes qui les représentent peuvent sans doute avoir des valeurs plus ou moins complexes, provenant de leur signification idéographique, et ces valeurs complexes seront plus ou moins polyphones; mais elles n'en seront pas moins résolues également par les signes syllabiques simples, et, nous le répétons, ces valeurs simples ne peuvent être attribuées qu'*à un seul caractère: nul autre ne peut l'avoir avec lui.*

La détermination des valeurs idéographiques et des valeurs syllabiques complexes plus ou moins polyphones n'est donc plus

véritablement qu'une affaire de patience, et la justification s'établit par des citations de lignes, de pages.

J'ai dû me borner à indiquer ici les bases sur lesquelles repose l'ensemble du système graphique assyrien. La justification de la valeur phonétique de tous les signes de l'écriture anarienne est l'objet d'un volumineux travail, auquel nous avons donné tous nos soins pour le rendre aussi complet que possible. Lorsqu'il a été terminé, nous l'avons soumis à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et le corps savant qui a déjà couvert de tant d'éclat les études assyriennes, a bien voulu en admettre l'impression dans la partie de ses *Mémoires* réservée aux communications des savants étrangers.

Nota. — Notre premier tableau comprend les valeurs simples qui répondent aux exigences de l'alphabet sémitique. Nous l'avons établi tel qu'il résulte des données qui nous sont fournies par l'état actuel des travaux ; mais on comprend aisément que des recherches ultérieures pourraient modifier quelques-unes des valeurs que nous avons indiquées, sans que le principe que nous avons posé en soit nécessairement atteint.

Le second présente, à l'appui des valeurs que nous avons annoncées, les valeurs déterminées par les recherches de MM. de Saulcy, Luzzatto, Hincks, Rawlinson et Oppert.

N° I. 1re partie.	SYLLABES SIMPLES AUX CONSONNES DÉSINENTES S'ARTICULANT avec (*a*).		avec (*i*).		avec (*u*).	
א	a	«	«	«	«	«
ב	ba		bi		bu	
ג	ga		gi		gu	
ד	da (*ta*).		di (*ti*).		du	
ה	«	«	«	«	«	«
ו	«	«	«	«	«	«
ז	za (*sa*).		zi		zu	
ח	ḥa		ḥi		ḥu	
ט	ṭa (*da*).		ṭi (*di*)		ṭu	
י	«	«	«	«	«	«
כ	ka		ki		ku	
ל	la		li		lu	
מ	ma		mi		mu	
נ	na		ni		nu	
ס	'sa		'si		'su	
ע	«	«	«	«	«	«
פ	pa		pi		pu	
צ	ṣa (*za*).		ṣi		ṣu	
ק	ḳa		ḳi		ḳu	
ר	ra		ri		ru	
ש	sa		si		su	
ת	ta.		ti.		tu.	

N° 1. 2e partie.	SYLLABES SIMPLES AUX CONSONNES DÉSINENTES S'ARTICULANT					
	avec (*a*).		avec (*i*).		avec (*u*).	
א	«	«	«	«	«	«
ב	ab	«	ib	«	ub	«
ג	ag	«	ig	«	ug	«
ד	ad	«	id	«	ud	«
ה	«	«	«	«	«	«
ו	«	«	«	«	«	«
ז	az	«	iz	«	uz	«
ח	aḥ	[cuneiform]	iḥ	[cuneiform]	uḥ	[cuneiform]
ט	aṭ	«	iṭ	«	uṭ	«
י	«	«	«	«	«	«
כ	ak	[cuneiform]	ik	[cuneiform]	uk	[cuneiform]
ל	al	[cuneiform]	il	[cuneiform]	ul	[cuneiform]
מ	am	[cuneiform]	im	[cuneiform]	um	[cuneiform]
נ	an	[cuneiform]	in	[cuneiform]	un	[cuneiform]
ס	as'	[cuneiform]	is'	[cuneiform]	us'	[cuneiform]
ע	«	«	«	«	«	«
פ	ap	[cuneiform]	ip	[cuneiform]	up	[cuneiform]
צ	aṣ	«	iṣ	«	uṣ	«
ק	aḳ	«	iḳ	«	uḳ	«
ר	ar	[cuneiform]	ir	[cuneiform]	ur	[cuneiform]
ש	as	[cuneiform]	is	[cuneiform]	us	[cuneiform]
ת	at.	[cuneiform]	it	[cuneiform]	ut.	[cuneiform]

N° 2. TABLEAU DES DIFFÉRENTES VALEURS ATTRIBUÉES

Nota. — Les chiffres compris dans les colonnes 4, 5, 7, répondent aux numéros

SYLLABES SIMPLES.		FORMES.	DE SAULCY. 1849.	LUZZATTO. 1850.	HINCKS. 1849-1851.	
א	a		a, ah	a	1	a, bal
ב	ba		M, W *ou* B	B *ou* P	7	ba
	bi		M, V *ou* B	B *ou* P	8	bi
	bu		M, V *ou* B	B *ou* P	80	pu
ג	ga		D	»	13	ga
	gi		D	lada, rada	14	ge *or* go
	gu		G	G	15	gu
ד	da		D	D	22	da
	di		»	»	23	de *or* do
	du		D	N	25	du, gin
ה	»	«	»	»	»	»
ו	u		»	u, ou	5	u
	yu		o, ou	A	4	u
ז	za		Z, S	S	32	za
	zi		Dj	»	33	zi
	zu		S	»	34	zu
ח	ḥa		K	Kh	39	kha
	ḥi		»	K	40	khe *or* kho
	ḥu		hou	u, ou	41	khu
	aḥ, iḥ, uḥ		ah	»	43	akh.

AUX SIGNES DU SYLLABAIRE ASSYRIEN.

d'ordre des listes publiées par MM. Hincks, Rawlinson et Oppert.

RAWLINSON. 1851.			OPPERT. 1858.		
	Valeurs syllabiques.	Valeurs idéographiques.		Valeurs syllabiques.	Valeurs idéographiques.
1	a, ah	*son*, pal, bu	1	a	*goutte (ruk), eau, loin, rahuk ; fils*, habl.
65	ba	»	43	ba	*déchirer*, nasar
66	bi	»	44	bi	kas.
87	bu	»	45	bu	*nœud*, sir; *lier*, sadad.
20	ga	»	23	ga	»
21	gi	»	24	gi	*fondation*, ussus; *déporter*, nasah.
22	gu	»	25	gu	»
38	da, ta	»	32	da, ṭa	»
39	di	»	33	di, ṭi	*finir, se coucher*, salam; *juger*, din.
40	du	»	34	du, gin	*être*, kan; *stare*, *possession.*
»	»	»	»	»	»
7	u, va	*name of god, ten, and*	5	u, gi	*dix, dieu Ao, conjonction.*
8	u, hu, hva	monogr. for the sun	3	u, sam', sav	*mesure*, mahar, amar.
148	sa	»	96	za, sa	*image.*
160	si	»	99	zi	»
161	su	»	100	zu	*signe zodiacal, sperme.*
17	kha	»	11	ḥa	*poisson*, nun.
18	khi	da	12	ḥi, tum, tuv	*rendre heureux*, tib.
19	khu	»	13	ḥu, pak	»
16	kh	»	14	aḥ, iḥ, uḥ	*lointain*, ruḥuk.

	SYLLABES SIMPLES.	FORMES.	DE SAULCY. 1849.	LUZZATTO. 1850.	HINCKS. 1849-1851.	
י	i		e, i, a	A	3	i, yé, yo, nit
	'i		E, i	A	2	e *or* o
	ṭa		D	D	22	da
	ṭi		»	»	23	de *or* do
	ṭu		K	»	»	»
כ	ka		Kh	»	51	ka
	ki		I, R	R	52	ki
	ku		K	K	53	ku
	ak		»	»	18	ag *or* ak
	ik		S	»	19	ig, ik, yeg *or* yek
	uk		ak	»	20	ug, uk, weg *or* wik
ל	la		L	V	54	la
	li		L *ou* R	»	55	le *or* lo
	lu		L *ou* R	»	56	lu, *dib*, tib
	al		akh	R	58	at
	il		»	»	59	it
	ul		S	»	61	ut, wit
מ	ma		M, W *ou* B	B *ou* P	62	ma, va
	mi		M, W *ou* B	B *ou* P	28	mi
	mu		M, W *ou* B	»	63	me *or* mo, sham
	am		M, W *ou* B	»	29	av, am
	im		S??	»	30	iv, im, yev, yem

RAWLINSON. 1851.			OPPERT. 1858.		
Valeurs syllabiques.		Valeurs idéographiques.	Valeurs syllabiques.		Valeurs idéographiques.
3	i , ya	nit	2	i , mih	*majestueux* , naïd.
2	E	sign of dual nun	4	i , 'kip	*voûte* , kâbu ; *parler*, kabû.
38	da	»	32	da , ṭa	»
39	di	»	33	di , ṭi	*finir*, *se coucher*, salam ; *juger*, din.
»	»	»	35	tu	*Drachme.*
13	ka	»	17	ka , pit dik	*épouser*, iris ; *peau* , kag.
14	ki	law , with	18	ki , rup	*terre* , irṣit ; *ville* , *place* , asar.
15	ku	du , law , with	19	ku, dur, tas nun	*servir*, *adoration* , tiglat.
10	ak	monog. of the god *Nebo*	26	ak	*faire* , ibis ; *surveiller*, pakad.
11	ik , yak	»	27	ik , gab	*colonne* , *linteau.*
12	uk	»	28	uk	»
118	la	»	74	la	*négation* , *non.*
119	li	»	75	li , gup	*élevé* , *métal* , illu.
120	lu	»	76	lu , dip , lip	*brebis* , *prendre un butin* , ṣabat.
115	al	as ?	77	al	»
123	il	»	78	il	»
117	ul , val	»	80	ul	*sans (sine).*
71	ma , vap	u	51	ma , va	*commencer*, *terre.*
72	mi , vi	»	52	mi , vi , gak	»
73	mu , vu	*year* , *name* , sum	54	mu , vu	*nom*, *commémorer*, *an*, *donner.*
68	am , av	»	55	am , av	*élevé*, *colonne* , rim.
69	im, iv, yam, yav	name of god , det of card. points	56	im , iv	*région céleste.*

SYLLABES SIMPLES.		FORMES.	DE SAULCY. 1849.	LUZZATTO. 1850.	HINCKS. 1849-1851.	
	um		in? an?	»	31	uv, um
נ	na		n	n	66	na
	ni		N	n	67	ne *or* no, sal
	nu		N	n	68	nu
	an		a	a	70	an, il, assur, kin
	in		in, an	»	71	in, yen
	un		o, ou	N	72	un, wen
ס	'sa		S	»	73	sa
	'si		S	ou, u	74	si
	'su		S	R	75	su, sib
	as'		as	Z	35	az
	is'		Z	B	37	iz, is, yez, yes, [illegible], [illegible]
	us'		S	»	38	uz, us, wes, wez
	»	«	»	»	»	»
פ	pa		F. P	»	77	pa, shirut khut
	pi		M. W *ou* B	B. P	78	pe *or* po
	pu		»	»	81	pu
	ap		»	B. P	9	ab, ap
	ip		K. Kh	»	11	ib, ip, veb, yep
	up		Kh	»	12	ub, up, web *or* wep
צ	sa		Z. S	S	32	za
	si		as	»	82	se *or* so

RAWLINSON. 1851.			OPPERT. 1858.		
Valeurs syllabiques.		Valeurs idéographiques.	Valeurs syllabiques.		Valeurs idéographiques.
70	um, uv, vam, vav	ki	57	um, uv, tip, mar, dip	*table*, *registre*, dippu.
96	na	»	41	na	anna.
97	ni	sal	42	ni, sal, zal	pelle, yan
98	nu	»	43	nu	*image*, salam.
93	an	*a god*, il	44	an	*étoile*, *Dieu ;* ilu, *veiller*.
94	in, yan	»	45	in	»
95	un, van	mun, kind	46	un	*homme*, *monde*.
154	'sa	»	92	'sa	*donner*, nadan ; *poser*, akin.
155	'si	»	93	'si	*corne*, ḳarn ; *coup*, miḥṣat.
156	su	rim	94	'su, sin, siv	*multiplier*, rabu.
145	as	»	101	as'	»
146	is, yas	det of fire	102	is', gis	*bois*, *arbre*.
147	us, vus	»	103	us'	»
»	»	»	»	»	»
62	pa	Nebu, kha	40	pa, hat	*oindre*, nasak.
63	pi	»	41	pi	*oreille*, uzn ; *goutte*, giltan.
64	pu	»	42	pu	»
59	ap	»	46	ap	*vallée*.
60	ip, yap	»	47	ip, dar	*génération*, *race* (dur).
61	up, vap	»	48	up, ar	*nez*, upp.
148	sa	»	96	ṣa, za	*image*.
149	si	sul	97	ṣi	*voir*, namar.

Syllabes simples.		Formes.	De Saulcy. 1849.	Luzzatto. 1850.	Hincks. 1849-1851.	
	ṣu		S	»	83	su
	ḳa		»	»	84	qa
	ḳi		»	»	»	»
	ḳu		m	»	87	qu
ר	ra		L . R	R	88	ra
	ri		L . R	R	89	ri
	ru		L . R	R	91	ru
	ar		ar	R	92	ar
	ir		L . R	R	93	ir , yar
	ur		L . R	R	96	ur , wer
ש	sa		S	S	98	sha , gar , kur
	si		»	A	101	shi
	su		N	A	102	shu , qut
	as		S	R	104	ash
	is		S	S	105	ish , yesh
	us		is	V	106	ush , wesh
ת	ta		D	T	108	ta
	ti		T	T	110	ti
	tu		»	T	111	tu
	at		at	T . R	26	ad *or* at , abu
	it		hu	»	27	id , it , yed , yet
	ut		jour. far. T.	»	112	ut, ud, tu, par, sam sikh

RAWLINSON. 1851.			OPPERT. 1858.		
	Valeurs syllabiques.	Valeurs idéographiques.		Valeurs syllabiques.	Valeurs idéographiques.
150	su	nin. niba (?)	98	ṣu, hul	»
214	sik (?)	»	20	ḳa	»
»	»	»	21	ḳi, kin	*forteresse*, tirt.
23	ku	khas	22	ḳu. kum. kuv	*fatiguer*, haṣal.
105	ra	»	66	ra	*inonder*, raḥaṣ.
106	ri	»	67	ri, tal	*colline*, tall.
107	ru	»	68	ru	»
102	ar	»	69	ar	»
103	ir	»	70	ir	»
104	ur, var	lak, lik, liku	72	ur,tas,lis,ran	*chien*, kalb.
136	sa	*sun* or *fire*	81	sa, gar	*lumière*, nur; *faire*, sakan; *accorder*, sarak.
137	si	athousand, epit. of the Sun. Pan	83	si, tim, tiv, pan	*œil*, *face*, *mille*.
138	su	»	85	su, kat	*main*, kat.
133	as	»	87	as	*mesurer*, ḥasaḥ; *raison*.
134	is, yas	mil *or* vil (?)	89	is, mil, vil	*bouclier*, *temple*.
135	us, vas	*masc. sing* (?)	91	us	*mâle*, *mouiller*, *étendre*, *stade*.
35	ta	*from*	29	ta	*de*, istu.
36	ti	»	30	ti	*serpent*, sil; *lancer*, laka.
37	tu	»	31	tu	»
33	at	*father*	36	at	*père*, abu.
34	it, yat	*fem. of one*. or *first*	37	it	*une* (*fém.*), ihiṭ.
41	ta	*Day*, *Time Sun*, Par	38	ut, tam, tav, par, ta, lik	*soleil*, *jour*, nahar, *fleuve*, *eau*.

§ 3 — INSCRIPTIONS DE VAN, DE SUSE, etc.

L'écriture anarienne comprend encore, ainsi que nous l'avons déjà dit, des inscriptions qui ont résisté jusqu'ici aux efforts de la science. Ces langues nouvelles, qui restent à découvrir, procèdent du même système graphique que l'assyrien; il ne faut pas en exagérer les difficultés. Les phénomènes bizarres qui tiennent à l'expression idéographique des idées, ou à la valeur multiple des signes, ne sont pas si étranges, quand on vient à les analyser, qu'ils le paraissent au premier abord. Aussi on peut espérer que toutes ces inscriptions, faites pour être lues, seront lues un jour.

Sur les bords du lac de Vân, où Schulz tomba victime de son dévouement à la science, assassiné par les Kurdes, on voit un certain nombre d'inscriptions en caractères cunéiformes, qui ont été publiées par la Société asiatique de France (1). Elles sont, pour la plupart, gravées sur un énorme rocher que l'on aperçoit de plus de dix-huit lieues dans la plaine et qui domine la ville de Vân et le lac qui porte son nom. Parmi les quarante-deux inscriptions qui furent recueillies pour la première fois par l'infortuné voyageur, il y en a trois qui appartiennent à l'époque des Achéménides, d'autres à une époque, à un règne dont on n'a pu préciser ni la date ni la place dans l'histoire. M. de Saulcy a reconnu, le premier, dans ces inscriptions les mêmes caractères, les mêmes

(1) *Journal asiatique*, IIIe série, t. IX.

signes idéographiques qu'on a constatés dans l'écriture assyrienne, et qui semblent y avoir conservé la même signification, tels que *fils*, *Dieu*, *ville*, etc. (1). Mais, quand on vient à articuler les mots que forment les lettres, il est tout-à-fait impossible de les comprendre : on soupçonne seulement, par les inflexions des groupes, que la langue ainsi représentée doit être une langue indo-germanique. Enfin dans ces inscriptions on a trouvé des tables généalogiques, sur lesquelles le Dr Hincks a lu le nom d'un roi d'Arménie, *Argiste* (2), qu'on retrouve dans les textes ninivites ; mais c'est tout ce que la science a pu constater.

D'un autre côté, la capitale des Cissiens a fourni également des inscriptions en caractères cunéiformes, pour lesquelles les tentatives d'interprétation ne sont pas plus avancées : et pourtant la lecture de ces inscriptions est peut-être plus facile que celle de toutes les autres inscriptions en écriture cunéiforme anarienne. Mais la seule chose que l'on ait pu comprendre jusqu'ici, par l'ensemble des lettres, c'est que si la langue de ces nouvelles inscriptions est encore inconnue, elle diffère de celle de Vân (3).

Enfin, les nombreuses tablettes de Ninive offrent des particularités très-remarquables. Quelques-unes représentent de véritables dictionnaires, dans lesquels un mot assyrien est traduit par un mot d'une langue encore inconnue, que M. Oppert désigne sous le nom de *casdo-scythique*. Ce sera évidemment là le point

(1) Conf. *Inscriptions de Vân*, 20 juin 1847 ; et la *Lettre a M. Prisse d'Avenne*, dans la *Revue orientale* du 15 juin 1852.

(2) *Memoir on the inscription of Vân* (1852), in the Journal of the royal Asiatic Society. — Voyez aussi Layard, *Nineveh and Babylon*, chap. XVIII, p. 400 et suiv.

(3) *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, p. 68. — Voyez aussi les deux courtes inscriptions que M. Oppert a essayé de transcrire pour l'ouvrage de M. L. de Rosny, intitulé : *Recherches sur l'ecriture des differents peuples*, p. 68 et 69.

de départ de nouvelles découvertes, d'autant plus importantes, que les inscriptions de cette nature sont très-nombreuses et permettent d'espérer de curieuses révélations sur l'antique civilisation de l'Asie centrale.

On découvre donc encore, de ce côté, des horizons sans bornes pour l'histoire. Quand la philologie saura rendre compte de tous ces idiomes, de toutes ces richesses, le paragraphe que nous ouvrons aujourd'hui pour les langues inconnues qui procèdent du même principe graphique que l'assyrien, et que nous sommes obligé de fermer aussitôt après avoir constaté l'insuffisance des connaissances actuelles, se remplira peut-être alors comme celui que nous avons consacré aux inscriptions de Babylone et de Ninive. Qui pouvait soupçonner, il y a vingt ans, tous les monuments que l'on a exhumés sur les bords du Tigre? Qui pouvait croire que dix ans d'étude suffiraient pour les faire connaître, et pour élever l'assyrien à la hauteur d'un idiome dont on peut désormais discuter toutes les formes?

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Caen, typ. de A. Hardel.

